VOYAGE
DANS
L'HÉMISPHERE AUSTRAL,
ET
AUTOUR DU MONDE.

TOME TROISIEME.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHERE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE,

*Fait sur les vaisseaux de roi l'*Aventure *& la* Résolution, *en 1772, 1773, 1774 & 1775; écrit par* JACQUES COOK, *Commandant de la* Résolution; *dans lequel on a inséré la relation du Capitaine* FURNEAUX, *& celle de MM.* FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

Ouvrage enrichi de plans, de cartes, de planches, de portraits, & de vues de pays, dessinés pendant l'expédition, par M. HODGES.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, N.° 38.

M. DCC. XCII.

A

C

Dép
ſe
de
M
fi

L E
poin
vern
vora
chaq
rins,
troſſe
le de
& r

VOYAGE
AU POLE AUSTRAL
ET
AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du vaiſſeau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obſtacles qu'a opposé la glace. Méthode ſuivie pour reconnoître la mer pacifique Auſtrale.

LE 26, à huit heures du ſoir, je pris mon point de départ du Cap Palliſer, & je gouvernai au ſud un peu à l'eſt, avec un vent favorable du N. O. & du S. O. Nous voyions chaque jour des paſſes-pierres, des veaux marins, des poules du Port-Egmont, des albatroſſes, des pintades, & d'autres peterels; &, le deux Décembre par 48d 23′ de latitude ſud, & 179d 16′ de longitude oueſt, nous apper- ANN. 1773. 26 NOV. 2 Décemb.

çûmes pluſieurs pinguins au bec rouge, qui
ANN. 1773. Décembre. demeurerent autour de nous le lendemain.

5 Le 5, par 50d 17′ de latitude ſud, & 179 40′ de longitude eſt, la déclinaiſon de l'aimant fut de 18d 25′ eſt.

6. Le lendemain, à huit heures & demie du ſoir, nous étions aux Antipodes de nos amis de Londres, & par conſéquent à la plus grande diſtance poſſible d'eux.

« Le ſouvenir de nos familles & de la douceur de nos ſociétés, arracha un ſoupir à » ceux dont le cœur ſentoit les tendres liens » de l'affection filiale ou paternelle. Nous » ſommes les premiers Européens, & peut-» être nous ſommes les ſeuls qui ſoyons parvenus à ce point. On dit communément » en Angleterre, que ſir François Drake *a* » *paſſé ſous l'arche du milieu du pont de Lon-*» *dres*. Mais c'eſt une erreur, car il fit route » le long de la côte d'Amérique; cette fauſſeté » s'eſt probablement répandue, parce qu'il a » paſſé les *perioeci*, ou le 180 degré de longitude dans le même cercle de latitude ſeptentrionale, ſur la côte de la Californie. »

8. Le 8, par 55d 39′ de latitude, & 178d 53′ de longitude oueſt, nous ceſsâmes de voir les pinguins & les veaux-marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étoient retirés vers les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande: nous

avions alors un vent fort du N. O. & une groſſe houle du S. O. Nous atteignîmes cette houle, dès que la pointe ſud de la Nouvelle-Zélande fut dans cette direction ; mais, comme nous n'avions point eu de vent de ce rumb les ſix jours précédens, & qu'au contraire il avoit ſoufflé de l'eſt, du nord & du N. O., j'en conclus qu'il ne peut pas y avoir de terre au midi, ſous le méridien de la Nouvelle-Zélande, à moins qu'elle ne ſoit très-loin au ſud. Les deux jours ſuivans, le ciel fut orageux avec de la pluie neigeuſe & de la neige ; les vents ſouffloient entre le nord & le ſud-oueſt. ANN. 1773. Décembre.

« Le 10, à midi, nous étions par 59d de 10.
» latitude ſud, ſans avoir rencontré de gla-
» ces, quoique l'année précédente nous en
» euſſions trouvé, le 10 Décembre, entre le
» 50 & le 51e degré de latitude. Il eſt dif-
» ficile de rendre raiſon de cette différence ;
» peut-être l'hiver qui précéda notre première
» campagne, avoit accumulé plus de glace
» que l'année ſuivante, ce qui eſt d'autant
» plus probable que nous apprîmes au Cap,
» que l'hiver y fut plus froid qu'à l'ordinaire.
» Une tempête violente briſa peut-être la glace
» du pole, & la chaſſa au nord juſqu'à l'en-
» droit où elle frappa nos regards : peut-être
» auſſi que cet effet fut produit par ces deux
» cauſes, & par pluſieurs autres. »

L'orage ſe calma le 11, & le ciel s'éclair-
ANN. 1773. 11 Décem. ciſſant, nous reconnûmes que nous étions par 61d 15′ de latitude ſud, & 175d 41′ de longitude oueſt. Ce beau tems fut de peu de durée: le ſoir, le vent devint fort du S. O. & ſouffla par raffales accompagnées de groſſes ondées de neige, de grêle & de pluie neigeuſe. Le mercure, dans le thermomètre, tomba à 32d, par conſéquent le tems très-froid ſembloit indiquer que la glace n'étoit pas éloignée.

12. Le lendemain, au matin, à quatre heures, par 62d 10′ de latitude ſud, & 172d de longitude oueſt, nous vîmes la première iſle de glace, 11d ½′ plus au ſud, que nous ne l'avions trouvé l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance. Nous apperçûmes en même-tems un peterel antarctique, quelques albatroſſes griſes, des pintades & des peterels bleus. Le vent tourna du S. O. par le N. O. au N. N. Eſt. Le plus ſouvent il fut frais & accompagné de neige, & d'une brume épaiſſe; en conſéquence, je gouvernai au S. E. & à l'E., en tenant toujours le vent ſur la perpendiculaire du vaiſſeau, afin de pouvoir retourner à-peu-près ſur la même route, ſi nous étions arrêtés par des obſtacles. Nous avions, depuis quelques jours, une groſſe mer du N. O. & du S. O., de façon que, probablement, il n'y a point de terre proche entre ces deux points.

« Le 13, le thermomètre ſe tint à 31d; & » nous cinglâmes à l'eſt, avec une briſe fraî- » che, quoiqu'il tombât une quantité pro- » digieuſe de neige, qui rempliſſoit tellement » l'athmoſphère, que nous ne voyions pas » à dix verges devant nous. Edidée avoit » déjà témoigné ſa ſurpriſe, en obſervant » les jours précédens de petites ondées de » neige & de grêle: ce phénomène eſt abſo- » lument inconnu dans ſon pays. Ces *pierres* » *blanches*, qui ſe fondoient dans ſes mains, » étoient miraculeuſes pour lui, & quoique » nous eſſayaſſions de lui expliquer que le » froid contribuoit à leur formation, je crois » que ſes idées, ſur cette matière, n'étoient » pas fort claires. Les flocons de neige, qui » ne ceſſerent de tomber ce jour, le ſurpri- » rent plus que tout ce qu'il avoit vu juſ- » qu'alors: après avoir conſidéré long-tems » ſes qualités ſingulières, il nous dit qu'il » l'appelleroit de la *pluie blanche*, quand il » ſeroit de retour dans ſon iſle. Il n'apperçut » pas les premières glaces, parce que nous » les dépaſsâmes de trop bonne heure dans » la matinée; mais, deux jours après, à en- » viron 65d de latitude ſud, il fut frappé » d'étonnement en regardant un des plus » gros morceaux; & lorſqu'il découvrit, le » lendemain, une immenſe plaine de glace,

ANN. 1773. Décembre.

ANN. 1773. Décembre.

» qui nous empêchoit de marcher plus loin
» au ſud, il témoigna un grand plaiſir, parce
» qu'il croyoit que c'étoit une terre. Nous
» lui dîmes qu'il ſe trompoit, & qu'il n'avoit
» que de l'eau douce ſous les yeux; mais
» nous ne pûmes le lui perſuader qu'en mon-
» trant la glace qui s'étoit formée dans les
» futailles ſur le pont. Il nous aſſura cepen-
» dant, qu'à tout évènement, il vouloit lui
» donner le nom de *terre-blanche*, afin de la
» diſtinguer de tout le reſte. Il avoit raſſem-
» blé, à la Nouvelle-Zélande, un certain
» nombre de petites baguettes, dont il faiſoit
» ſoigneuſement un paquet, ce qui lui tenoit
» lieu de journal. A chaque iſle qu'il avoit
» vu & viſité, après ſon départ des iſles de
» la Société, il avoit ajouté une petite ba-
» guette, de ſorte que ſa collection montoit
» alors à neuf ou dix, dont il ſe rappelloit
» très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou
» *whennua-téatéa* étoit la dernière. Il deman-
» doit ſouvent à combien d'autres pays nous
» aborderions en allant en Angleterre; &,
» d'après quelques noms que nous lui dîmes,
» il forma un paquet ſéparé, qu'il étudioit
» chaque jour avec autant de ſoin que le
» premier. L'ennui de cette partie de notre
» voyage, le rendoit probablement ſi em-
» preſſé d'en connoître la fin, & les pro-

» viſions ſalées, & la froideur du climat, » contribuèrent à le dégoûter. Son amuſement » ordinaire étoit de détacher les plumes rou- » ges des tabliers de danſe qu'il avoit acheté » à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache » de huit ou dix. Il paſſoit le reſte de ſon » tems à ſe promener ſur le pont, à parler » avec les officiers & les bas-officiers, & à » ſe chauffer dans la chambre du capitaine. » Nous profitâmes de l'occaſion pour nous » inſtruire davantage de ſa langue : nous » corrigeâmes peu-à-peu le vocabulaire que » nous avions fait aux iſles de la Société, & » nous acquîmes ainſi, ſur ſon pays & ſur » les iſles voiſines, des connoiſſances qui nous » porterent à y faire diverſes recherches du- » rant notre ſeconde relâche. »

ANN. 1773. Décembre.

Nous rencontrâmes pluſieurs grandes iſles le 14 ; & à midi des glaces flottantes, à travers leſquelles je m'ouvris un paſſage, par 64d 55′ de latitude ſud, & 163d 20′ de longitude oueſt. Nous voyions des albatroſſes griſes, des peterels bleus, des pintades & des hirondelles de mer. En avançant au S. E. ¼ E. avec un vent frais de l'oueſt, le nombre des iſles de glace s'accroiſſoit prodigieuſement autour de nous. Depuis midi, juſqu'à huit heures du ſoir, nous n'en vîmes que deux ; mais, avant quatre heures du matin du 15, nous en avions dépaſſé dix-

15.

ANN. 1773. Décembre.

ſept, outre beaucoup de glaces flottantes, au milieu deſquelles nous avions navigué. A ſix heures, je fus obligé de marcher au N. E. afin d'éviter une immenſe plaine au S. & au S. E. Les glaces, dans la plupart des endroits, y étoient empilées: en d'autres, on voyoit des coupures dans la plaine, & au-delà une mer nette. Je crus qu'il ſeroit dangereux de la traverſer, parce que le vent ne nous auroit pas permis de retourner par le chemin où nous aurions paſſé; d'ailleurs, comme il étoit fort & le tems extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de ſortir promptement de ces glaces flottantes, qui ſont encore plus périlleuſes que les grandes iſles. Cette glace n'étoit point telle qu'on en trouve ordinairement dans les baies ou rivières, & près de la côte, mais pareille à celle qui ſe détache des iſles, & qu'on peut appeller proprement les parois des groſſes pièces, ou les fragmens qui tombent quand les grandes iſles commencent à s'écarter de l'endroit où elles ſe forment.

Nous ne portâmes pas long-tems au N. E. avant d'être enfermés: nous fûmes obligés de revirer & de faire force de voiles au S. O., ayant au ſud une plaine, ou des glaces flottantes, & au nord pluſieurs iſles d'une groſſeur énorme. Après avoir marché deux heures ſur ce bord, le vent tournant heureuſement à l'oueſt, nous

revirâmes pour forcer de voiles au nord, & nous ſortîmes bien-tôt des glaces flottantes, mais non pas ſans recevoir des coups très-violens des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos ſoins nous ne pouvions pas éviter. En ſortant d'un danger, nous rentrions dans un autre: le tems étoit brumeux, & pluſieurs grandes iſles embarraſſoient notre route, de ſorte que nous avions à faire loff tout, pour en éviter une, & arriver tout plat, pour en éviter une autre. Nous fûmes ſur le point de nous briſer ſur une de celles-ci, & ſi cela étoit arrivé, le vaiſſeau & tous les hommes de l'équipage, ſans aucune exception, auroient péris. Ces obſtacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au ſud, & à l'impoſſibilité de la reconnoître à cauſe de la glace, ſuppoſant qu'on en découvrît une, me déterminerent à remettre le Cap nord. Lorſque nous revirâmes la dernière fois, nous étions par 159d 20′ de longitude oueſt, & 66d de latitude ſud. Nous vîmes pluſieurs pinguins ſur les iſles de glace, & quelques peterels antarctiques dans l'air. ANN. 1773. Décembre.

« Malgré les périls continuels auxquels nous » étions expoſés, l'équipage étoit moins inquiet » que je ne l'aurois cru; &, comme dans une » bataille, le ſpectacle de la mort devient fa- » milier & ſouvent indifférent, ainſi nous nous

ANN. 1773. Décembre.

» trouvions, chaque jour, en danger de périr, » & nous étions tranquilles, comme si les flots, » les vents & les rochers de glace n'avoient pas » pu nous faire de mal. Ces glaces étoient de » toute sorte de forme, comme celles que » nous avions vu l'été précédent, & nous » appercevions un grand nombre de pyra- » mides, d'obélisques, & de clochers d'église, » dont la hauteur n'étoit pas fort inférieure » à celle que nous avions observée parmi les » premières isles de glace en 1772 ; beaucoup » d'autres aussi leur ressembloient, en ce qu'elles » étoient très-étendues, & parfaitement unies » au sommet.

» La quantité d'oiseaux, que nous avions » rencontré jusqu'ici dans notre passage, » auroit persuadé d'autres navigateurs, que » nous étions proches de terre ; mais nous » ne formions là-dessus aucune espérance.

» Le tems, extrêmement humide & d'un » froid désagréable, fut funeste aux colom- » bes & aux pigeons que plusieurs de nos » gens avoient acheté sur les isles de la So- » ciété, & sur celles des Amis, ainsi qu'aux » oiseaux chantans que nous avions eu tant » de peine à prendre en vie à la Nouvelle- » Zélande. J'avois, à mon départ de ce pays, » cinq colombes, mais elles moururent l'une » après l'autre, avant le 16 de Décembre,

» parce qu'elles étoient plus expoſées au froid
» dans nos chambres, que dans les poſtes
» des matelots. Le thermomètre ne s'y tenoit
» jamais qu'à trois degrés plus haut, qu'en
» plein air ſur le pont. »

ANN. 1773. Décembre.

Nous continuâmes à marcher au nord avec un vent frais de l'oueſt, accompagné de fortes ondées de neige, juſqu'à huit heures du ſoir : le vent diminua alors, le ciel commença à s'éclaircir ; &, à ſix heures du matin du 16, il y eut calme. Quatre heures après, il fut ſuivi d'une briſe du N. E. avec laquelle nous forçâmes de voiles au S. E. ayant une brume épaiſſe, des ondées de neige, & tous nos agrêts couverts de glace. Le ſoir, on eſſaya d'en prendre quelques morceaux, mais il fallut abandonner l'entrepriſe : la mer étoit trop groſſe, & les maſſes ſi larges, que la chaloupe couroit des dangers à en approcher.

Le lendemain, au matin, 17, on réuſſit mieux, car à midi, on en remplit pluſieurs bateaux : je fis voile alors à l'eſt, avec une petite briſe du nord, accompagnée de neige, & de pluie neigeuſe, qui, en tombant, ſe geloit ſur les agrêts. Nous étions par 64d 41′ de latitude ſud, & 155d 44′ de longitude oueſt. La glace, que nous prîmes, n'étoit pas des meilleures ; formée principalement de neige glacée, elle étoit poreuſe, & elle avoit ab-

17.

ANN. 1773. Décembre.

sorbé beaucoup d'eau salée : cette saumure se dissipoit, après avoir été quelque-tems sur le pont, & on en tiroit une eau douce. Nous continuâmes à forcer de voiles à l'est, avec un vent du nord d'un froid perçant, une brume épaisse, de la neige, & de la pluie neigeuse, qui décoroit de glaçons nos agrêts. Nous rencontrions, à chaque heure, quelques-unes des grandes isles de glace, qui rendent la navigation si dangereuse dans ces latitudes élevées. A sept heures, du soir, nous en trouvâmes un nouveau grouppe ; nous manquâmes de nous briser sur une d'elles, & nous eûmes peine à sortir du milieu des autres. Je retournai à l'oueſt jusqu'à dix heures, mais la brume se dissipa, & je repris ma route à
18. l'est. Le lendemain, à midi, nous étions par 64d 49′ de latitude S., & 149d 19′ de longitude O. Bien-tôt notre longitude, d'après la distance observée du soleil & de la lune, fut de 149d 19′ O. ; suivant la montre de M. Kendal de 148d 36′, & suivant mon estime de 158d 3′ : latitude 64d 48′ sud.

Le tems clair, & le vent qui tourna au N. O., m'inspirerent le desir de gouverner au sud ; j'y portai en effet le Cap jusqu'à sept
20. heures du matin du 20, que le vent passant au N. E. & le ciel se couvrant de nuages, je cinglai au S. E. L'après-midi, le vent fut fort,

fort, accompagné de brume épaiſſe, de neige, de pluie neigeuſe & de pluie, c'eſt-à-dire, du plus mauvais tems poſſible. Nos agrêts étoient ſi chargés de glace, que nous avions aſſez à faire d'abattre nos huniers, pour doubler les ris. A ſept heures du ſoir, par 147d 46′ de longitude, je paſſai une ſeconde fois le cercle antarctique ou polaire, & je continuai de marcher au S. E. juſqu'à ſix heures du lendemain matin : étant alors par 67d 5′ de latitude S. nous rencontrâmes tout-à-coup un grouppe de très-groſſes iſles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans ; &, comme la brume étoit extrêmement épaiſſe, nous eûmes toutes les peines du monde à en ſortir : je portai enſuite au N. O. juſqu'à midi : la brume étant un peu diſſipée, je remis le cap au S. Eſt. Les iſles de glace que nous rencontrâmes le matin, étoient très-hautes & très-eſcarpées, & formoient à leur ſommet divers pics, au-lieu que la plupart de celles que nous avions apperçu auparavant, étoient plates au haut & moins élevées : pluſieurs de celles-ci avoient cependant deux ou trois cents pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires qui inſpiroient la frayeur quand on les regardoit. De tous les oiſeaux qui nous avoient accompagné, il ne reſtoit que les albatroſſes griſes,

ANN. 1773. Décembre.

18.

mais nous reçûmes la visite d'un petit nombre de peterels antarctiques.

ANN. 1773 Décembre.

22. Le 22, nous gouvernâmes E.S.E. avec un vent frais du nord, qui soufflait par raffales: le perroquet d'artimon fut enlevé, mis en pièces, & rendu à jamais inutile. A six heures du matin, le vent tournant vers l'oueſt, je marchai eſt-nord, étant par 67d 31′ de latitude, (la plus haute où nous fussions encore parvenus) & 142d 54′ de longitude oueſt.

23. Nous continuâmes notre route à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. jusqu'à midi du 23, par 67d 12′ de latitude, & 138d de longitude; je gouvernai S. E.: nous voyons alors vingt-trois isles de glaces de dessus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, & cependant notre horizon ne s'étendoit pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, par 67d 20′ de latitude, & 137d 12′ de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvroient la mer dans toute l'étendue du sud à l'eſt, & elles étoient si épaisses & si serrées, qu'elles obstruoient entièrement notre passage. Le vent étant assez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramasser quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en faisit de larges pièces aux côtés du bâti-

ment, & on les prit à bord avec nos palans à croc : l'enlèvement de la glace fut si pénible, cause du froid, que les bateaux restèrent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages; je portai ensuite à l'oueſt sous les huniers & les basses voiles, tous les ris pris, avec un vent fort du nord, accompagné de neige & de pluie neigeuse, qui, se gelant sur les agrêts en tombant, rendoit les cordages aussi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étoient d'ailleurs si fortement gelés dans les poulies, qu'il falloit faire les derniers efforts pour abattre ou pour hisser un hunier; & le froid si vif, qu'à peine pouvoit-on le supporter : des glaces couvroient, en quelque sorte, toute la mer : il y avoit des coups de vent & une brume épaisse. ANN. 1773 Décembre.

Dans une position si défavorable, il étoit naturel de penser à retourner au nord, puisqu'il n'y avoit point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroissoit pas possible de s'avancer plus loin au sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurois laissé au nord, sans le reconnoître, un espace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

ANN. 1773 Décembre.

Tandis qu'on ramaſſoit de la glace, nous prîmes deux peterels antarctiques; &, en les examinant, nous perſiſtâmes à les croire de la tribu des peterels. Ils ſont, à-peu-près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & d'une partie du côté ſupérieur des ailes, ſont d'un brun léger; le ventre & le deſſous des ailes blancs; les plumes de la queue, blanches auſſi, mais brunes à la pointe: nous prîmes en même-tems un nouveau peterel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris ſombre. Je remarquai que ces oiſeaux avoient plus de plumes que ceux que nous avions vus: tant la Nature a pris ſoin de les vêtir ſuivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes auſſi des albatroſſes, couleur de chocolat: nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiſeaux, ainſi que les peterels dont on a parlé plus haut; d'où on peut conjecturer, avec raiſon, qu'il y a une terre au ſud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos matelots, qui avoit été au Groënland, l'appella cheval de mer; mais tous nos Meſſieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre ſe tenoit de 33 à 34^{d} à midi.

« Pluſieurs perſonnes étoient alors affligées » de rhumatiſmes violens, de maux de tête ; » d'autres avoient les glandes enflées, & des » fièvres de catharre, qu'on attribuoit à l'u- » ſage de la glace. Mon pere, qui ſe plaignoit » d'un rhume, depuis quelques jours, fut » obligé de garder le lit : ſa maladie ſembloit » provenir de l'humidité de ſa chambre, dans » laquelle tout pourriſſoit : le froid y fut s'y » ſenſible ce jour, que le thermomètre ne s'y » tint qu'à deux degrés & demi plus haut » que ſur le pont. »

ANN 1773. Décembre.

Le 24, le vent diminua, tournant au N. O. & le ciel s'éclaircit par 67d de latitude, & 138d 15′ de longitude. Comme nous avancions au N. E. avec un bon vent du N. O. Les iſles de glace ſe multiplioient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immenſe quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y alloit avoir calme, je conduiſis le vaiſſeau dans un parage auſſi net qu'il me fut poſſible : la Réſolution cependant dériva avec la glace ; &, profitant de chaque léger ſouffle de vent, on l'empêcha de tomber ſur quelques-unes de ces iſles flottantes. Nous paſsâmes ainſi le ſoir de Noël, à-peu-près de la même manière que l'année précédente. Heureuſement il n'y avoit point de nuit, & le tems étoit clair ; car, avec

la brume des derniers jours, il auroit fallu un miracle pour conserver le vaisseau.

A. 1773. Decembre.

« Le capitaine, suivant la coutume, invita » les officiers & les maîtres à dîner, & l'un » des lieutenans régala les bas-officiers. On » donna aux matelots une double portion de » poudding, ils bûrent l'eau-de-vie de leur ra- » tion, qu'ils avoient épargné quelques mois » d'avance pour le jour de Noël: ils eurent » grand soin de s'enivrer. La vue d'une quan- » tité innombrable d'isles de glaces, au milieu » desquelles nous dérivions à la merci du » courant, au danger de faire naufrage à » chaque moment contre une de ces masses, » ne les empêcha pas de se livrer à leurs amu- » semens favoris. Tant qu'il leur resta de l'eau- » de-vie, ils *firent Noël en bons chrétiens*. La » longue habitude de la mer leur inspire » du mépris pour les périls; & la fatigue » & l'inclémence du ciel, durcissant leurs » muscles, & leurs nerfs, rendent insensible » leur esprit. On conçoit aisément que des » hommes, qui ne s'occupent pas même » de leur sûreté, s'intéressent peu au bien-être » des autres. Assujettis à des ordres stricts, » ils exercent une autorité tyrannique sur » ceux que la fortune met en leur pouvoir; » & accoutumés à faire face à l'ennemi, ils » ne redoutent que la guerre. Par la force de

» l'habitude, le meurtre eſt tellement devenu
» une paſſion de leur ame, que, pendant
» notre voyage, je les ai vu montrer plu-
» ſieurs fois, un horrible empreſſement de
» tirer ſur les Indiens, pour le plus léger pré-
» texte. En général, la vie qu'ils menent les
» prive des conſolations domeſtiques, & de
» groſſiers beſoins remplacent, chez eux, des
» affections délicates. Quoique membres d'une
» ſociété civiliſée, on peut les regarder, en
» quelque ſorte, comme un corps d'hommes
» barbares, paſſionnés, vindicatifs; mais
» d'ailleurs braves, ſincères, & vrais les uns
» envers les autres.

ANN. 1773 Décembre

» Tant que nous reſtâmes ſous la zone-
» torride, nous eûmes à peine une nuit: &
» je trouve, dans le journal de mon pere,
» pluſieurs articles écrits quelques minutes
» avant minuit, à la lueur du ſoleil. Cet aſtre
» étoit ſi peu de tems au-deſſous de l'horizon,
» qu'un crépuſcule très-fort ne ceſſa pas de
» nous éclairer. Ce phénomène frappa d'é-
» tonnement Œdidée, qui vouloit à peine en
» croire ſes ſens. Nous fîmes envain des efforts
» pour le lui expliquer: & il nous aſſura que
» ſes compatriotes le traiteroient de menteur,
» quand il leur parleroit de la pluie pétrifiée,
» & du jour perpétuel. Les premiers Venitiens,
» qui reconnurent l'extrémité ſeptentrionale

ANN. 1773. Décembre.

» du continent de l'Europe, ne furent pas » moins surpris de ce que le soleil ne quittoit » point l'horizon, & ils racontent qu'ils ne » pouvoient distinguer le jour de la nuit que » par l'instinct d'un oiseau de mer qui alloit » se jucher sur la côte pendant quatre heures » (*a*); comme nous étions probablement fort » éloignés de terre, cette indication nous » manqua, & nous avons souvent observé » un grand nombre d'oiseaux voltiger autour » de nous, pendant toute la nuit, & en par- » ticulier de grosses troupes de différentes » espèces, jusqu'à quatre heures. »

26. Le 26, au matin, toute la mer étoit couverte de glaces dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles; nous vîmes plus de deux cents grandes isles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

« Cette scène ressembloit aux débris d'un » monde fracassé : au milieu de ce boulever- » sement on entendoit, de toutes parts, les » imprécations & les juremens des matelots » qui n'étoient pas encore sortis de leur ivresse. »

Notre latitude, à midi, étoit de 66d 15';

(*a*) Piétro Quirino fit voile en Avril 1431, & fit naufrage à l'isle de Roest ou de Ruslen, sur la côte de Norwège, sous le cercle-polaire, en Janvier 1432. Voyez *Navigatione*, &c. de *Ramusio*, 1574, *vol. II.*

notre longitude 134d 22′. Nous trouvâmes, par obſervation, que le vaiſſeau avoit dérivé environ vingt milles au N. E. ou à l'E. N. E. au-lieu qu'à en juger par les iſles de glace, il ſembloit qu'il n'avoit point eu de dérive, ou du moins qu'il en avoit eu peu: d'où nous conclûmes que la glace dérivoit à-peu-près dans la même direction, & avec la même vîteſſe. Une briſe, qui s'éleva du O. S. O. à quatre heures, nous mit en état de gouverner au nord; route par où il étoit plus probable que nous ſortirions des dangers qui nous entouroient. ANN. 1772. Décembre.

Je marchai au nord avec une bonne briſe de l'oueſt, accompagné d'un tems clair, juſqu'à quatre heures du lendemain, au matin, 27: rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, & on en prit aſſez à bord pour remplir nos futailles vuides. Je fis enſuite voile au N. O. avec une bonne briſe du N. E. & un tems de gelée clair. Notre latitude étoit de 65d 53′ S. & la longitude de 132 42′ O.; il n'y avoit pas la moitié autant de glaces qu'auparavant.

« Mon pere & douze autres perſonnes, » furent attaquées de nouveau de rhumatiſ- » mes, & obligés de garder le lit. Le ſcorbut » ne ſe montroit pas encore ſous un aſpect » effrayant; mais tous ceux qui en avoient

» de légers ſymptômes, (j'étois du nombre)
ANN. 1773. Décembre. » bûrent, deux fois par jour du moût de
» bière frais, entièrement chaud, & s'abſ-
» tinrent, autant qu'il leur fut poſſible, de
» viandes ſalées. La langueur générale, le
» viſage pâle de preſque tout le monde, ſem-
» bloient nous menacer des ſuites plus fu-
» neſtes. Le capitaine Cook étoit très-maigre:
» il avoit une conſtipation continuelle, & il
» perdit l'appétit. »

28. Le 28, à quatre heures du matin, le vent ayant tourné plus à l'E. & au Sud Eſt, devint frais & fut ſuivi d'ondées de neige. Notre route fut nord juſqu'à midi du lendemain.

29. Etant alors par 62d 24′ de latitude, & 134d 39′ de longitude, je gouvernai N. O. ¼ N. Quelques heures après, le ciel s'éclaircit, & le vent diminua & tourna plus au ſud.

30. Le 30, nous eûmes un petit vent de l'oueſt, un tems ſombre & nébuleux, avec de la neige & de la pluie neigeuſe par intervalles: nous vîmes pluſieurs baleines jouer autour du bâtiment, mais très-peu d'oiſeaux, des iſles de glace en abondance, & une houle du O. N. O.

31. Le 31, un petit vent ſouffla de l'oueſt, & un tems beau & clair nous fournit l'occaſion d'aérer les voiles de rechange, de nétoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude étoit de 59d 40′ S. & notre longitude 135d

11′ O. L'obſervation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant ſud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des maſſes ſi énormes de glace venoient du ſud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures ſuivi d'une briſe de l'eſt, qui nous mit en état de reprendre notre route au N. O. $\frac{1}{4}$ Nord. ANN. 1773. Décembre.

Le premier de Janvier, le vent ne reſta pas long-tems à l'eſt, mais tournant par le ſud à l'oueſt, il fut frais, & ſuivi d'ondées de neige. Le ſoir, par 58^{d} 39′ de latitude ſud, nous dépaſsâmes deux iſles de glace, & nous n'en revîmes enſuite que lorſque nous portâmes de nouveau au ſud. ANN. 1774. 1 Janvier.

Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme: nous étions à 58^{d} 2′ de latitude, & 137^{d} 12′ de longitude. Une briſe de l'eſt ſuccéda au calme, & je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ O. Je portai ainſi le Cap, parce que je voulois reconnoître un plus grand eſpace de mer, entre le point où j'étois, & notre route au ſud. 2.

Le 3, à midi, par 56^{d} 46′ de latitude, & 139^{d} 45′ de longitude, le tems devint beau, & le vent tourna au S. O. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la claſſe des pererels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre, ſur-tout dans les 3.

baies & ſur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne ſais que penſer de ces oiſeaux. S'il y en avoit eu davantage, je ſerois porté à croire que nous n'étions pas alors très-éloignés de terre, car je n'en avois jamais vu à une auſſi grande diſtance des côtes. Ceux-ci avoient probablement été amenés ſi loin, par quelques bancs de poiſſon : en effet, il devoit y avoir de ces bancs autour de nous, puiſque nous étions environnés d'un grand nombre de peterels bleus, d'albatroſſes & d'autres oiſeaux qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou preſque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes auſſi deux ou trois morceaux de goëmon, mais il étoit vieil & gâté.

ANN. 1774. Janvier.

A huit heures du ſoir, par 56d de latitude S., & 140d 31′ de longitude O. Le vent, ſe fixant dans l'oueſt, m'obligea de gouverner nord-eſt, & m'empêcha de reconnoître un eſpace à l'oueſt de près de 40d de longitude, & de 20 de latitude. Si le vent avoit été favorable, je projetois de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'oueſt, dans le parallèle où nous étions, & de retourner enſuite à l'eſt, par le cinquantième parallèle. Cette route auroit tellement coupé l'eſpace mentionné ci-deſſus, qu'il n'auroit plus reſté de doute ſur la ſuppoſition d'une terre dans ces

parages : nous avons peu de raiſons de penſer qu'il y en a une. Nous ſommes portés plutôt à croire le contraire ; car nous avons eu une groſſe houle creuſe, pendant pluſieurs jours du O. & du N. O., quoique le vent ait ſoufflé d'une direction oppoſée la plus grande partie de ce tems ; preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre. ANN. 1774. Janvier.

Pluſieurs perſonnes de l'équipage avoient encore une fièvre légère ; effet des rhumes. Heureuſement les remèdes les plus ſimples la diſſipoient, il ne falloit pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois ſur la liſte des malades.

Nous marchâmes au N. E. $\frac{1}{4}$ N., juſqu'au 6 à midi. Nous étions alors par 52^d de latitude S. & 135^d 32′ de longitude oueſt, & à environ deux cents lieues de notre route à Taïti, dans lequel eſpace, tout examiné, il n'eſt pas probable qu'il y ait une terre étendue ; il eſt moins vraiſemblable encore qu'il y en ait une à l'oueſt, puiſque nous avions eu, & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monſtrueuſes : en conſéquence, je gouvernai N. E. avec un vent frais du O. S. O. 6.

Le 7, à huit heures du matin, par 51^d 49 de latitude ſud, nous obſervâmes pluſieurs 7.

distances du soleil & de la lune, qui donnerent la longitude suivante:

ANN. 1774. Janvier.

Par MM. Wale,	133d	24′	0
Gilbert,	133d	10′	
Clerke,	133d		0
Smith,	133d	37′	25″
Moi,	133d	37′	
Moyen,	133d	21′	43″
Suivant la montre	133d	44′	ouest.
Mon estime,	133d	39′	
Déclinaison de l'aimant,	6d	2′	est.
Thermomètre	50d		

Le lendemain, au matin, nous fîmes de nouvelles observations, & en tenant compte de la route du vaisseau, les résultats furent conformes aux observations précédentes. Je dois remarquer que notre longitude ne pourra jamais être fautive, tant que nous aurons un aussi bon guide que la montre de M. Kendal. A midi, je gouvernai E. N. E. $\frac{1}{4}$ E., par 49d 7 de latitude S. & 131d 2′ de longitude ouest.

Le 9, par 48d 17′ de latitude S. & 127d 10′ de longitude ouest, je mis le cap à l'est avec un bon vent frais de l'ouest, accompagné d'un tems clair & agréable & d'une grosse houle, qui venoit de la même direction que le vent.

« L'équipage commençoit à ſupporter ces
» climats froids avec d'autant plus de peine
» qu'il n'y avoit pas d'eſpoir de retourner en
» Angleterre cette année. D'abord les viſages
» parurent annoncer du découragement ; mais
» peu-à-peu les matelots ſe réſignerent à leur
» ſort. Il faut avouer cependant que nous
» étions tous affligés de ne pas ſavoir où on
» vouloit nous conduire : & en effet le capitaine
» ne dit à qui que ce ſoit qu'elle étoit notre
» deſtination. »

ANN. 1774. Janvier.

Le matin, du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & pluſieurs officiers allerent tuer des oiſeaux : ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les diſtances poſſibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre eſpérance d'en trouver aucune, & le lendemain à midi, par 45d 51′ de latitude S. & 122d 12′ de longitude oueſt, & à un peu plus de deux cents lieues de la route que je ſuivis en allant à O-Taïti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai S. E. avec un vent frais du S. O. ¼ O. Le ſoir, quand notre latitude étoit de 48d 22′ S. & notre longitude de 121d 29′ oueſt, nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de 2d 34′ Eſt : nous n'en avons jamais eu de moindre en-dehors du tropique. Le ſoir du lendemain, elle fut de

10.

11.

12.

4d 30′ eſt : notre latitude 50d 5′ S. & 119 ½ de
ANN. 1774 Janvier. longitude oueſt.

12. Je marchai plus au ſud, juſqu'au ſoir du 13, que notre latitude fut de 53d 0′ S., & notre longitude 118d 3′ oueſt. Le vent ſouffiant alors avec force du N. O., avec une brume épaiſſe & de la pluie, ce qui rendoit dangereuſe une navigation au large, j'allai au plus près au S. O., & je continuai cette route juſqu'à midi du lendemain.

14. « Le matin, une vague énorme frappa le » vaiſſeau & inonda les ponts. L'eau de la mer » retomboit pardeſſus nos têtes & éteignoit » nos lumières ; de ſorte que nous croyons » quelquefois être engloutis & tomber dans » l'abyme. Tout étoit à flot dans la chambre » de mon pere, & ſon lit abſolument rempli » d'eau. Son rhumatiſme le tourmentoit de- » puis plus de quinze jours, avec tant de vio- » lence qu'il ne pouvoit ſe ſervir de ſes jambes, » & ſes peines redoublerent ce matin. Notre » ſituation étoit alors fort triſte, même pour » ceux qui avoient conſervé leur ſanté, & » inſupportable pour les malades, à qui leurs » membres perclus cauſoient des douleurs ex- » ceſſives. L'aſpect de l'Océan étoit épou- » vantable ; & on eût dit qu'il ſe mettoit en » colère de ce que de préſomptueux mortels » oſoient marcher ſur ſon ſein. Tout portoit l'empreinte

» l'empreinte de la triſteſſe, & un ſilence alar-
» mant régnoit autour de nous. Ceux mêmes
» qui étoient accoutumés à la mer depuis leur
» enfance, avoient du dégoût pour les nour-
» ritures ſalées : l'approche de l'heure du dîné
» nous faiſoit de la peine ; &, dès que l'odeur
» des alimens atteignoit nos organes, il nous
» étoit impoſſible d'en manger.

ANN. 1774. Janvier.

» Ce voyage ne peut être comparé à aucun
» autre, pour la multitude des fatigues & des
» maux que nous avons eſſuyés. Les navigateus
» qui ont parcouru la mer du ſud avant nous,
» naviguoient en-dedans du tropique, ou du
» moins ſous la zone-tempérée. Ils jouiſſoient
» preſque toujours d'un ciel doux & ſerein ;
» & ils marchoient à la vue des terres qui leur
» fourniſſoient des rafraîchiſſemens. De pa-
» reilles campagnes ſont des parties de plaiſirs,
» à côté des nôtres. Les objets nouveaux &
» attrayans ſoulagent l'eſprit, égayent la con-
» verſation & raniment le corps : mais les
» mêmes points de vue frappoient ſans ceſſe
» nos regards ; la glace, la brume, les tempêtes
» & la ſurface ridée de la mer, formoient
» une ſcène lugubre, que n'égayoient jamais
» les rayons du ſoleil : enfin le climat étoit
» froid, & nous mangions des alimens dé-
» teſtables. En un mot, il ſembloit que tout
» notre être ſe deſſéchoit, & nous devenions

ANN. 1774. Janvier.

» indifférens à tout ce qui anime la vie en
» d'autres tems. Nous sacrifions notre santé,
» nos jouissances, à la gloire de naviguer dans
» des parages inconnus jusqu'alors. C'étoit
» en effet, comme dit Juvenal :

Propter vitam, vivendi perdere causas.

» La situation des matelots étoit aussi af-
» fligeante que celle des officiers, par une
» autre cause. Leur biscuit, qu'on avoit trié
» à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau,
» & ensuite encaissé, étoit aussi gâté qu'au-
» paravant ; ce qui provenoit de ce que, dans
» le triage, on en conserva de mauvais, &
» de ce que les tonneaux n'avoient été ni
» assez fumigés, ni assez séchés. Ils ne rece-
» voient tous d'ailleurs que les deux tiers de
» leur ration ordinaire ; mais une si petite
» quantité de biscuit, étant à-peine suffisante
» quand il est bon, étoit bien loin de l'être
» alors, qu'il y en avoit la moitié de pourri.
» Ils ne se plaignoient point : ce jour cepen-
» dant le premier aide du maître vint dire,
» avec amertume, au capitaine, que ni lui,
» ni ses camarades n'avoient de quoi se ras-
» sasier ; & il lui montra, en même-tems des
» restes pourris & puans de son pain. Ses
» remontrances eurent de l'effet, & tout l'é-
» quipage reçut une ration ordinaire. M. Cook
» sembloit recouvrer ses forces ; mais ceux

» qui étoient attaqués de rhumatismes, se » trouvoient aussi indisposés que jamais. »

ANN. 1774. Janvier.

Le 14, nous étions par 56d 4′ de latitude S. & 122d 1′ de longitude oueſt. Le vent ayant tourné au nord, & la brume continuant, je cinglai à l'eſt, ſous les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-tems porter ces voiles; car, avant 8 heures du ſoir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre en panne, ſous le perroquet d'artimon, juſqu'au matin du 16; le vent ayant alors beaucoup diminué & paſſé à l'oueſt, on hiſſa les baſſes voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au ſud. Bien-tôt le ciel s'éclaircit; &, le ſoir, notre latitude fut de 56d 48′ S., & notre longitude 119d 8′ oueſt.

14.

16.

Nous continuâmes à marcher au ſud, inclinant à l'eſt, juſqu'au 18, que nous portâmes au S. O., avec un vent de S. E., étant par 61d 9′ de latitude S. & 116d 7′ de longitude oueſt. A dix heures du ſoir, il y eut un calme qui dura juſqu'à deux heures du lendemain au matin: une briſe ſe leva du nord, devint bien-tôt un vent frais, & ſe fixa au N. Eſt; j'en profitai pour gouverner ſud, juſqu'à midi du 20, par 62d 34′ de latitude S., & 116d 24′ de longitude oueſt; il y eut un nouveau calme.

18.

19.

20.

ANN. 1774. Janvier.

Dans cette poſition, nous avions en vue deux iſles de glace, dont l'une ſembloit auſſi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées juſqu'ici : elle n'avoit pas moins de deux cents pieds de hauteur, & elle ſe terminoit par un pic reſſemblant à la coupole de l'égliſe de Saint-Paul. Comme une groſſe houle venoit de l'oueſt, il n'étoit pas probable qu'il y eût une terre entre nous, & le méridien, de 133^{d} $\frac{1}{2}$, point de longitude où nous étions, ſous cette latitude, quand nous cinglâmes au nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu ſouvent du goëmon ; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas un ſigne aſſuré de la proximité de terre, puiſqu'on rencontre du goëmon ſur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de S. E. mais il fut très-incertain & accompagné de groſſes ondées de neige : enfin il ſe fixa au S. $\frac{1}{4}$ S. E., & nous forçâmes de voiles à l'eſt. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige & de la pluie neigeuſe.

23. Le 22, par 62^{d} 5' de latit. S. & 112^{d} 24' de longitude O., nous vîmes une iſle de glace, un peterel antarctique, pluſieurs peterels bleus, & quelques autres oiſeaux connus ; mais

rien ne nous donnoit l'eſpoir de trouver terre. ANN. 1774. Janvier.

Le 23, à midi, notre latitude fut 62d 22′ S., & notre longitude 110d 24′. L'après-midi, nous dépaſsâmes une iſle de glace. Le vent, qui étoit frais, continua à tourner à l'oueſt; & le lendemain au matin, à huit heures, comme il ſouffloit du nord de l'oueſt, je gouvernai S. ¼ S. O. & S. S. O. Nous étions alors par 63d 20′ de latitude S., & 108d 7′ de longitude oueſt, & nous avions une groſſe houle du S. O. Je ſuivis la même route; juſqu'à midi du lendemain 25, que je gouvernai droit au ſud: notre latitude étoit à ce moment de 65d 24′ S., & notre longitude de 109d 31′ oueſt. Le vent venoit du nord: le tems étoit doux & aſſez agréable, & nous n'appercevions pas un ſeul morceau de glace; ce qui nous parut un peu extraordinaire; car, un mois auparavant & à environ deux cents lieues à l'eſt, nous fûmes, en quelque ſorte, enfermés par de grandes iſles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterèle, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatroſſes brunes. Le ſoir, ſous le même méridien, & par 65d 44′ de latitude Sud, la déclinaiſon de l'aimant fut de 19d 27′ eſt; mais le lendemain, au matin, par 66d 20′ de latitude Sud & la même longitude qu'on a énoncé

23.

24.

25.

28.

plus haut, elle fut seulement de 18d 20′ est: le moyen, entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité. Nous avions alors neuf petites isles en vue; &, bientôt après, nous entrâmes, pour la troisième fois, dans le cercle polaire antarctique, par 109d 31′ de longitude. A midi, voyant quelque chose qui ressembloit à une terre au S. E., on orienta les voiles à l'instant, & je portai dessus. Bien-tôt après, nous ne découvrîmes plus rien; mais je suivis la même route jusqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien assurés que c'étoit un brouillard ou de la brume: je remis le Cap au sud, avec une jolie brise du N. E. accompagnée d'une brume épaisse de neige & de pluie neigeuse.

ANN. 1774. Janvier.

27.

Les isles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant &, par 69d 38′ de latitude S., & 108d 12 de longitude O., nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir besoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux qui donnèrent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots qui travaillerent à cette opération, eurent froid; mais ils étoient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées sur le parage où nous étions; car une brume épaisse nous empêchoit de voir à deux cents verges autour de nous;

& , comme nous ne connoiſſions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'oſai pas gouverner au ſud, avant que le tems fût clair. Nous paſsâmes ainſi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondoit à la nuit; car il n'y avoit d'autre obſcurité que celle qu'occaſionnoit les brouillards. ANN. 1774. Janvier.

« A minuit, le thermomètre n'étoit qu'à » 34d; & le lendemain nous jouîmes du ſo» leil le plus doux que nous euſſions eu dans » la zone-torride. Mon pere alla pour la pre» mière fois ſur le pont, après avoir été re» tenu un mois au lit.

» Nous eſpérions avancer au ſud, auſſi loin » que les navigateurs étoient allés vers le pole » boréal. On verra que nous fûmes bien-tôt » détrompés. »

A quatre heures du matin du 29, la brume ſe diſſipa, & le jour devenant clair & ſerein, je gouvernai de nouveau au ſud, avec joli vent du N. E. & du N. N. E. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 22d 41′ E., par 69d 45′ de latitude Sud & 108d 5′ de longitude oueſt; & l'après-midi, à la même longitude, & par 70d 23′ de latitude Sud, elle fut de 24d 81′ eſt. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au ſud, & nous laiſsâmes derrière nous un morceau de goëmon, couvert de bernacles, qu'une albatroſſe brune 29.

mangeoit. A dix heures, nous paſsâmes une
ANN 1774. Janvier. iſle de glace, qui n'avoit pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyoit pluſieurs autres à l'avant. Le tems devenant brumeux, je ſerrai le vent au nord; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit & je remis le cap au ſud.

30. Le 30, à quatre heures du matin, nous obſervâmes que les nuages, au-deſſus de l'horizon au ſud, étoient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous ſavions que cela annonçoit une plaine de glace: Bientôt on la découvrit du haut des mâts; & à huit heures, nous étions près de ſes bords: elle s'étendoit à l'eſt & à l'oueſt, fort au-delà de la portée de notre vue; & la moitié de l'horizon étoit éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchiſſoit juſqu'à une hauteur conſidérable. Je comptai diſtinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt-dix-ſept collines de glace, outre celles qui étoient ſur les bords, la plupart très-larges, & reſſemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes ſur les autres, & ſe perdant dans les nuages. Le bord extérieur & ſeptentrional de cette immenſe plaine, étoit compoſé de glaces flottantes ou briſées, empilées & ſerrées les unes contre les autres, de manière qu'aucun corps ne pouvoit y pénétrer; cette bordure avoit

environ un mille de large : par-derrière, la glace ſolide ne formoit plus qu'une ſeule maſſe très-compacte. Excepté les collines, elle étoit un peu baſſe & plate; mais ſa hauteur ſembloit s'augmenter en allant vers le ſud; &, de ce côté, on n'en appercevoit pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je penſe, des montagnes comme celles-ci dans les mers du Groënland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire; de ſorte qu'on ne doit pas établir une comparaiſon entre les glaces du nord & celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuſes ajoutent un ſi grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il eſt bien différent de naviguer ſur cette mer glacée ou ſur celle du Groënand.

ANN. 1774. Janvier.

Je ne dirai pas qu'il fût par-tout impoſſible d'avancer plus loin au ſud; mais la tentative auroit été dangereuſe & téméraire; &, dans ma poſition, aucun navigateur, je crois, n'y auroit penſé. A la vérité, c'étoit mon opinion, ainſi que celle de la plupart des officiers, que cette glace s'étendoit juſqu'au pole, ou que peut-être elle touchoit à quelque terre, à laquelle elle eſt fixée dès les tems les plus anciens; qu'au ſud de ce parallèle, ſe forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions ça & là au nord, qu'elles en ſont en-

ANN. 1774 Janvier.

suite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, & jetées au nord par les courans que, dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

« On remarquera que nous eûmes les vents » modérés & souvent Est, dans ces hautes » latitudes, comme on dit qu'ils règnent » dans la zone glaciale, du côté du nord. » Mon pere croyoit que tout le pôle austral, » jusqu'à la distance de 20 degrés, plus ou » moins, est couvert d'une glace solide, & » que le soleil en consume chaque année les » bords, qui se régénerent pendant l'hiver :

Stat glacies iners,
Menses per omnes. HORAT.

» mais je ne pense pas qu'une terre soit nécessaire pour expliquer la formation de ces » glaces. »

En approchant, nous entendîmes des pinguins, mais nous n'en vîmes point; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux qui nous donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au sud de cette glace; &, dans ce cas, les oiseaux & les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avois l'ambition d'al-

ler plus loin qu'aucun des premiers navigateurs, & auſſi loin qu'il eſt poſſible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obſtacle, qui abrégeoit les dangers & la fatigue inſéparable de la navigation des parages du pole auſtral. Puiſque donc il ne me reſtoit aucun moyen de marcher un pouce plus avant au ſud, je revirai, & je remis le Cap au nord : nous étions alors par 71d 10′ de latitude S. & 106d 54′ de longitude oueſt. ANN. 1774. Janvier

Heureuſement, le tems étant clair quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes aſſez-tôt; car, dès que j'eus revire, une brume nous enveloppa. Le vent étoit à l'eſt & ſouffloit frais; de ſorte que je pus retourner une ſeconde fois ſur un eſpace que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermomètre, ſe tint à 32d $\frac{1}{2}$, & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaiſſe continua avec des ondées de neige; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un pouce d'épaiſſeur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles; mais le ciel étoit ſombre & nébuleux, & l'air exceſſivement froid : cependant, dans notre horizon, il n'y avoit point de glace ſur la mer. 31.

Je portai au nord, avec un vent d'eſt, juſqu'à l'après-midi du premier de Février; 1 Février.

ANN. 1774. Février.

lorſque, rencontrant des glaces flottantes, détachées d'une iſle au-deſſus du vent, je mis deux chaloupes en mer, & apres qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au nord, & au N. E., avec de jolies briſes du S. E. accompagnées de beau tems, & quelquefois de neige & de pluie neigeuſe.

4. Le 4, nous étions par 65d 42′ de latitude S., & 99d 44′ de longitude. Le lendemain, la force & la poſition du vent varierent beaucoup; & il y eut de la neige &. de la

6. pluie neigeuſe. Enfin, le 6, apres un calme de quelques heures, nous atteignîmes une briſe du ſud, qui, bien-tôt fraîchit, ſe fixa au O. S. O., & fut ſuivi de neige & de pluie neigeuſe.

Je formai alors la réſolution de marcher au nord, & de paſſer l'hiver ſuivant en-dedans du tropique, ſi je ne découvrois point de terre, avant d'y arriver. J'étois bien perſuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne ſoit ſi loin au ſud, que les glaces le rendent inacceſſible; & ſi j'en trouvois un dans l'Océan atlantique auſtral, il étoit néceſſaire d'employer tout l'été à le reconnoître. D'un autre côté, en ne ſuppoſant point de terre dans l'Océan atlantique auſtral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainſi l'expédition, du moins relativement à ce

continent, premier objet du voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du ſud, avec un bon vaiſſeau, envoyé expreſſément pour faire des découvertes, & un équipage en ſanté, des proviſions & des munitions de toute eſpèce, j'aurois manqué de conſtance, & on auroit pu m'accuſer de peu de jugement, puiſque je ſuppoſois par-là que la mer Pacifique du ſud a été ſi bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne penſois pas ainſi, quoique j'euſſe prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au ſud, il reſtoit encore de la place pour de très-grandes iſles, dans des parages qui n'avoient pas été entièrement examinés. Pluſieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étoient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs poſitions mal déterminées. Je croyois en outre qu'une campagne plus longue au milieu de cette mer, avanceroit les progrès de la navigation, de la géographie, & peut-être de l'hiſtoire naturelle, &c. J'avois pluſieurs fois communiqué mes idées ſur cette matière au capitaine Furneaux; mais, comme l'exécution de ces projets dépendoit de notre navigation au ſud, qui pouvoit durer plus ou moins, ſuivant les circonſtances, pour ne pas courir le riſque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti.

ANN. 1774. Février.

ANN. 1774. Février.

Puiſqu'il ne m'étoit encore rien arrivé qui empêchât de remplir ces vues, je me propoſois d'abord de rechercher la terre qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un ſiècle, dans le 38e parallèle; ſi je ne la trouvois pas, de chercher l'iſle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connoît ſi peu la poſition, que les tentatives faites dernièrement pour la trouver, n'ont pas réuſſi. Je projetois enſuite d'entrer dans le tropique, & de m'avancer à l'oueſt, en relâchant ſur les iſles que je rencontrerois, juſqu'à notre arrivée à O-Taïti, où il falloit m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je penſois auſſi à porter à l'oueſt juſqu'à la terre *auſtrale du Saint Eſprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle les grandes Cyclades. Quiros dit que cette terre eſt conſidérable, ou qu'elle gît dans le voiſinage de quelque terre étendue; & comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valoit la peine d'être éclairci. De cette terre, mon deſſein étoit de gouverner au ſud & de retourner à l'eſt, entre le cinquante ou le ſoixantième parallèle; me propoſant, s'il étoit poſſible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre ſuivant; tems où nous aurions devant nous la meilleure partie de l'été pour reconnoître la

portion auſtrale de l'Océan atlantique. Quelque grande que fût cette entrepriſe, ſon exécution me ſembloit poſſible ; & quand je la communiquai aux officiers, j'eus la ſatisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrois pas juſtice à ces Meſſieurs, ſi je ne déclarois pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empreſſement à exécuter toutes les meſures que je jugeois convenables de prendre. Il eſt à peine beſoin de dire que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéiſſance & d'activité ; &, en cette occaſion, ils furent ſi loin de deſirer la fin du voyage, qu'ils ſe réjouirent de le voir prolongé d'un an, & d'arriver bien-tôt dans un climat plus doux. ANN. 1774. Fevrier.

Je gouvernai alors au nord, inclinant à l'eſt ; &, le ſoir, nous fûmes ſurpris par une furieuſe tempête du O. S. O., accompagnée de neige & de pluie neigeuſe. Elle s'éleva ſi ſubitement, qu'avant que nous puſſions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués, furent mis en pièces, & le reſte de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, ſans la moindre interruption, juſqu'au lendemain matin qu'il commença à diminuer, mais il ſouffla cependant très-frais juſqu'à midi du 12, qu'il y eût calme. 7. 12.

Nous étions, par 50d 14′ de latitude S. &

95d 18′ de longitude oueſt. « Le thermomètre avoit gagné le quarante-huitieme degré. » Comme pluſieurs oiſeaux voltigeoient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chaſſeurs en tuerent quelques-uns, que nous mangeâmes le lendemain. L'un étoit de l'eſpèce dont on a ſi ſouvent parlé dans ce journal, ſous le nom de poule du Port-Egmont, de l'eſpèce du goëſland, à-peu-près de la groſſeur d'un corbeau, d'un plumage brun foncé, excepté au-deſſous de chaque aile, où il a des plumes blanches. Les autres oiſeaux étoient des albatroſſes ou des fauchets.

ANN. 1774. Février.

13.

Nous eûmes une briſe du N. O., après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voile au S. O. pendant vingt-quatre heures, &, durant cette route, nous vîmes un morceau de bois, un paquet de goëmon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'oueſt, je revirai, & je forçai de voiles au nord, juſqu'à midi du 14; tems où nous étions par 49d 32′ de latitude S. & 95d 11′ de longitude oueſt. Nous eûmes des calmes & des briſes légères qui ſe ſuccéderent l'un à l'autre, juſqu'au lendemain.

14.

Le 15, le vent fraîchit au O. N. O., & fut accompagné d'une brume épaiſſe, & d'une bruine les trois jours ſuivans. Durant cet intervalle, nous forçâmes de voiles au nord, inclinant

15.

clinant à l'eſt, & je traverſai la ligne de route que j'avois ſuivi en allant à Taïti, en 1769. Je projetai de me tenir un peu plus à l'oueſt; mais les vents forts qui ſoufflerent de ce rumb, m'en empêcherent. ANN. 1773. Février.

« Un grand nombre de perſonnes étoient » toujours attaquées de violens rhumatiſmes, » qui les privoient de l'uſage de leurs membres; » mais le ſang des malades étoit ſi foible, qu'ils » avoient peu de fièvre. Quoique l'uſage de » la ſour-krout eût empêché le ſcorbut de » paroître pendant le froid; cependant, comme » elle eſt compoſée de choux, elle n'étoit pas » aſſez nourriſſante pour que nous puiſſions » nous paſſer de biſcuit & de bœuf ſalé: mais » le premier étant pourri, & l'autre preſque » conſumé par le ſel, cette nourriture ne » rendoit pas au corps ſa force & ſa vigueur. » Mon pere, qui avoit éprouvé des douleurs » extrêmes durant la plus grande partie de » notre campagne au ſud-eſt, eut des maux » de dents, les joues enflées, des maux de » goſier, & un mal-aiſe par tout le corps, » juſqu'au milieu de Février qu'il parut ſur » le pont avec une maigreur effrayante. Le » chaud, qui lui étoit ſalutaire, fut funeſte » au capitaine Cook: ſa maladie bilieuſe ſem- » bloit avoir diſparu, mais il manquoit tou- » jours d'appétit: le retour au nord lui pro-

ANN. 1774. Février.

» cura une obſtruction dangereuſe, qu'il » voulut cacher à tout l'équipage : en s'efforçant de manger comme les autres, il accrut le mal, au-lieu de le guérir. La douleur augmenta tellement qu'il fut contraint » de garder le lit, & de recourir à une médecine qui, au-lieu de produire l'effet » qu'on en eſpéroit, cauſa un vomiſſement très-fort. Il eut bien-tôt un hoquet alarmant » qui dura plus de vingt-quatre heures, & » qui nous fit déſeſpérer de ſa vie. On eſſaya tous les remèdes, & tous les remèdes étoient inutiles. Il paſſa une ſemaine » entière dans le danger le plus imminent. » Notre domeſtique tomba malade en même-tems que le capitaine, & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette époque, il devint ſi foible, qu'il ne put nous » être d'aucun ſervice pendant notre route » entre les tropiques. »

18. Le 18, le vent tourna au S. O. & ſouffla très-frais, mais accompagné d'un tems clair qui nous donna occaſion de déterminer notre longitude par pluſieurs obſervations de lune que firent Meſſieurs Wales, Clarke, Gilbert & Smith. Le réſultat moyen fut de $94^{d}\ 19'\ 30''$ oueſt : la montre de M. Kendal indiquoit en même-tems $94^{d}\ 46'$ oueſt, & notre latitude étoit de $43^{d}\ 53'$ ſud. Le vent ne ſe tint pas

long-tems au S. O. avant de retourner à l'oueſt, & au oueſt-nord-oueſt.

ANN. 1774. Février.

Comme nous avancions au nord, le changement de l'air nous affecta d'une manière plus ſenſible. Le 20, à midi, nous étions par 39d 58′ de latitude Sud & 94d 37′ de longitude Oueſt. Le ciel étoit clair & agréable, & je puis dire que ce fut le ſeul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 66d. 20.

Nous continuâmes à gouverner au nord, parce que le vent reſtoit dans l'ancien rumb; &, le lendemain, à midi, nous étions à 37d 54′ de latitude ſud; c'eſt-à-dire, dans le parallèle où l'on place l'iſle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçoit une terre dans notre voiſinage. 21.

Le lendemain, à midi, notre latitude fut 36d 10′ Sud, & notre longitude 94d 56′ oueſt. Bien-tôt après le vent tourna au S. S. E., & me mit en état de gouverner O. S. O. Je crus qu'en ſuivant cette direction, je trouverois plus probablement la terre que je cherchois, & cependant je n'avois aucune eſpérance de réuſſir; car une large houle creuſe venoit du même rumb. Je ſuivis cependant cette route juſqu'au 25, que le vent ayant paſſé de nouveau à l'oueſt, j'abandonnai mes recherches, & je portai au nord, afin d'atteindre la la- 22. 25.

titude de l'isle de Pâque : nous étions alors par 37d 52′, & 101d 10′ ouest de longitude. « La » situation dangereuse où se trouvoit le ca- » pitaine, fut peut-être la raison pour laquelle » nous n'avançâmes pas plus loin au sud. »

ANN. 1774. Février.

J'étois bien assuré que la terre découverte par Juan Fernandez, si jamais elle a existé, ne peut être qu'une petite isle : car il y a peu d'espace pour une grande terre, ainsi qu'on le voit clairement par les routes du capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Résolution. Si l'on veut lire des détails sur la découverte dont il est ici question, on les trouve dans la collection des voyages à la mer du sud par M. Dalrymple. Cet écrivain place la terre sous le méridien de 90d, où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque M. de Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94d jusqu'au 101d. Il n'est pas probable qu'elle gisse à l'est de 90d ; parce que, dans ce cas, elle auroit été apperçue par les vaisseaux qui vont des parties nord aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit traité sur le passage de Vénus, publié en 1768, donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols en 1714, à 38d de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili ; c'est-à-dire, à 110 111d

de longitude oueſt, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de ſorte qu'il eſt difficile que ce ſoit là ſa poſition. En un mot, elle ne peut être qu'aux environs du 106 ou 108d du méridien oueſt, & alors ce n'eſt qu'une petite iſle, ainſi que je l'ai déjà obſervé. ANN. 1774. Février.

Comme ma colique bilieuſe me retenoit toujours au lit, M. Cooper, le premier officier ſous moi, avoit la conduite du vaiſſeau, & je fus fort ſatisfait de ſa petite adminiſtration. Les ſymptomes les plus dangereux de ma maladie ne ſe diſſiperent qu'après bien de ſoins. M. Patten, chirurgien de la Réſolution, me donna des preuves d'un habile médecin, & d'une garde compatiſſante, & je reconnoîtrois mal ſes ſoins envers moi, ſi je ne lui témoignois pas ma reconnoiſſance d'une manière publique. Quand je commencai à guérir, un chien appartenant à M. Forſter qui l'aimoit beaucoup, fut la victime de mon eſtomac délicat. Il n'y avoit aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainſi que pour le bouillon qu'on en fit, lorſque je ne pouvois ſupporter aucune autre nourriture : ce mets, qui auroit rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convaleſcence ; tant il eſt vrai que la néceſſité ne connoît point de loi.

« Les ſoins extrêmes de M. Patten man-

ANN. 1774 Février.

» querent de le faire mourir. Comme il paſſa » pluſieurs nuits ſans prendre de repos, & » qu'il quittoit à-peine le lit du capitaine, » afin de dormir une heure pendant le jour, » nous tremblâmes pour ſa vie, de laquelle » dépendoit, en quelque ſorte, celle de preſ- » que toutes les perſonnes de l'équipage. Il » eut une maladie de bile, qui fut dangereuſe » à cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomac, & » il eſt très-probable que ſi nous n'avions pas » rencontré terre promptement, il auroit été » la victime de l'exactitude & de la conſtance » avec laquelle il remplit ſes devoirs de chi- » rurgien. »

28. Le 28, par 33d 7′ de latitude S., & 102d 33′ de longitude O., nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs & des *nodies*; qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'eſt pas aſſuré de cela. Perſonne ne ſait à quelle diſtance s'écartent des côtes les oiſeaux de mer; pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un ſeul ſur lequel on puiſſe compter, pour annoncer, avec certitude, le voiſinage de terre.

Par 30d 30′ de latitude S., & 101d 45′ de longitude O., nous commençâmes à voir des frégates: par 29d 44′ de latitude & 100d 45′ de longitude oueſt, nous eûmes calme près

de deux jours, &, pendant cet intervalle, la chaleur fut insupportable; mais, ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-grosse houlle au Sud-Ouest. ANN. 1774 Février.

« Le scorbut faisoit de grands progrès & » j'en eus une forte atteinte : Des taches li- » vides, des gencives gâtées, l'enflure de mes » jambes, jointes à des douleurs violentes, » m'affoiblirent extrêmement dans l'espace » de peu de jours; & mon estomac étant » dérangé, je ne pus pas prendre assez de » moût pour dissiper le mal. Beaucoup d'au- » tres personnes, qui se traînoient pénible- » ment sur les ponts, étoient dans le même » cas.

» Depuis trois jours le ciel étoit clair & » serein, & la chaleur de l'air rendoit le tems » agréable; mais nous étions impatiens d'ar- » river à un endroit où l'on pût trouver des » rafraîchissemens. »

Le 6 de Mars, le calme fut suivi d'un vent d'est, avec lequel je gouvernai N. O. jusqu'à midi du 8, lorsque par 27d 4′ de latitude S., & 103d 58′ de longitude O., je mis le Cap à l'O. Je rencontrois chaque jour un grand nombre d'oiseaux, tels que des frégates, des oiseaux du tropique, & des oiseaux d'œuf, des *nodies*, des fauchets, &c. Nous passâmes à côté de plusieurs morceaux d'éponge, & 6 Mars. 8.

ANN. 1774. Mars.

d'une petite feuille ſèche, reſſemblant à une baie. Bien-tôt après un ſerpent de mer, pareil à tous égards, à celui que nous avions vus auparavant aux iſles du tropique, frappa nos regards. Nous apperçûmes auſſi quantité de poiſſon; mais nous étions de ſi mauvais pêcheurs, que nous prîmes ſeulement quatre albatroſſes, qui furent très-agréables à l'équipage, & ſur-tout à moi qui ſortoit de maladie. « La moindre peſoit 23 livres; nous n'avions pas mangé de poiſſon frais depuis » cent jours. »

CHAPITRE II.

Suite du paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'iſle de Pâque ; relâche & incidens à l'iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du pays. Deſcription de quelques-unes des ſtatues giganteſques les plus ſurprenantes qu'on y trouve.

LE 11, à huit heures du matin, on vit, du haut des mâts, une terre dans l'oueſt ; & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendoit du O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ douze lieues. ANN. 1774. 11 Mars.

« Il eſt difficile de décrire la joie que reſ-
» ſentit l'équipage. Nous avions paſſé trois
» mois & demi ſans voir terre, & les tem-
» pêtes, les dangers, les changemens de cli-
» mat, la mauvaiſe nourriture, & les fati-
» gues de toute eſpèce, avoient affoibli tout
» le monde. Chacun reprenoit ſon courage
» & ſa gaieté : nous croyions être parve-
» nus à la fin de nos maux, &, d'après la
» deſcription du navigateur hollandois, nous
» comptions trouver des volailles, & des
» fruits en abondance. »

Je ne doutai point que ce ne fût la terre de Davis ou l'iſle de Pâque ; car ſon aſpect,

du point où nous étions, correſpondoit par-
ANN. 1774. Mars faitement à ce qu'en dit Wafer : je m'attendois à découvrir l'iſle baſſe ſablonneuſe que rencontra Davis, ce qui auroit confirmé mon opinion ; mais je fus trompé. A Sept heures du ſoir, l'iſle nous reſtoit du N. 62d O. au N. 87d O. à au moins cinq lieues : dans cette poſition, une ligne de cent-quarante braſſes ne rapporta point de fond. Nous paſsâmes la nuit ayant alternativement des ſouffles de vent & des calmes.

« L'iſle étoit alors d'un aſpect noir & un » peu déſagréable. Nous nous amuſâmes à » prendre des goulus de mer, dont pluſieurs » nageoient autour du vaiſſeau, & ſe jetoient » avidement ſur l'hameçon, qui étoit amorcé » de porc ou de bœuf ſalé. »

12. Le lendemain, à dix heures du matin, il s'éleva une briſe du O. S. O. & je forçai de voiles ſur la terre ; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces ſtatues coloſſales, dont parlent les auteurs du voyage de Roggewin (*a*).

« A meſure que nous avançions, la terre » ſembloit peu fertile : il y avoit peu de ver- » dure, & on y voyoit à peine quelques buiſ-

(*a*) Voyez la collection des voyages de Dalrymple, *vol. II.*

» fons; mais, dans notre ſituation, le rocher ANN. 1774. Mars.
» le plus ſtérile étoit un charmant ſpectacle.
» Ce qui attiroit davantage nos regards, c'é-
» toient les ſtatues que l'équipage de Rog-
» gewin prit pour des idoles (*a*); mais nous
» conjecturâmes, dès-lors, que ce ſont des
» monumens érigés en l'honneur des morts,
» tels que les Taitiens & les autres Inſulaires
» de la mer du ſud en érigent près de leurs
» cimetières, & qu'ils appellent *E-Tée.* »

A quatre heures, P.M. nous étions à une demi-lieue au S. S. & N. N. O. de la pointe N. E. de l'iſle; & en ſondant on trouva trente-cinq braſſes, fond de ſable brun. Je revirai, & je tâchai d'entrer dans une ouverture qui ſembloit une baie, ſur la côte occidentale de la pointe ou du côté S.E.; mais la nuit nous ſurprit avant d'en venir à bout, & je louvoyai ſous la terre juſqu'au lendemain, ayant des ſondes de ſoixante-quinze à cent dix braſſes, même fond que ci-deſſus.

« Nous vîmes une plus grande quantité de
» feux aux environs des colonnes dont on
» vient de parler; les Hollandois, qui en
» obſerverent auſſi, les prirent pour des ſa-
» crifices aux idoles; mais il eſt plus proba-

(*a*) Voyez la collection des voyages de la mer ſud, par M Dalrymple.

ble que les Naturels les avoient allumés, afin d'y apprêter leurs alimens.

ANN. 1774. Mars.

« Nous passâmes la soirée à remarquer l'exactitude avec laquelle notre vaisseau trouvoit la longitude. Nous étions arrivés directement à cette isle, quoique plusieurs autres navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, & Bougainville l'eussent manqué, après avoir pris leur point de départ d'une isle aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez : il paroît que le capitaine Carteret s'égara uniquement à cause d'une latitude fautive dans les tables géographiques qu'il consulta. Nous admirions la construction ingénieuse de nos deux montres marines (*a*). Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement, après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, au mois de Juin 1773; mais celle de M. Kendall est allé parfaitement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble cependant que, dans une longue route, il faut plus compter sur les observations des distances de la lune au soleil & aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, que sur les gardes-tems. La méthode de déduire la longitude,

(*a*) Voyez ce qu'en dit le capitaine Cook dans l'introduction générale.

» d'après les distances du soleil & de la lune, » ou de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus précieuses qu'ait fait la navigation, doit immortaliser ses premiers » inventeurs. Tobias Mayer, professeur allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuse de calculer des » tables pour cela ; & le parlement d'Angleterre a accordé une récompense à ses » héritiers. Depuis sa mort, de nouveaux » calculs ont rendu sa méthode si facile, » que la longitude en mer ne sera peut être » jamais déterminée avec plus de précision » par aucun autre moyen. ANN. 1774. MAIS.

» La latitude de l'isle de Pâque correspond, » à une minute ou deux prés, avec celle » qui est marquée dans le journal manuscrit de Roggewin (*a*), & sa longitude » n'est fautive que d'un degré. La latitude » que lui donnent les Espagnols, est aussi » exacte ; mais ils se trompent sur la longitude, d'environ trente lieues. »

Le 13, à huit heures du matin, le vent, qui avoit été variable la plus grande partie 13.

(*a*) Voyez les vies des gouverneurs de Batavia, elle y est marquée à 27 degrés 4 minutes sud de latitude, & 265 degrés 42 minutes est de Ténériffe, ou à 110 degrés 45 minutes ouest de Londres.

ANN. 1774. Mars.

de la nuit, se fixa au Sud-Est, & souffla par raffales accompagnées de pluie ; mais bientôt le tems redevint beau. Comme le vent donnoit alors directement sur la côte S. E. qui ne met pas autant à l'abri que je le crus au premier coup-d'œil, je résolus de chercher un mouillage sur les côtés oueſt & N. O. de l'isle. Dans cette vue, j'arrivai vent arrière autour de la pointe méridionale, en travers de laquelle il y a deux petits islots ; l'un plus près de la pointe élevée & se terminant en pic, & l'autre bas & plat. Après avoir doublé la pointe & être parvenus devant une grève sablonneuse, nous trouvâmes les sondes de trente à quarante brasses, fond de sable, à environ un mille de la côte.

« Nous ne cessions de regarder le rivage » composé de roches brisées, dont l'aspect » caverneux & la couleur noire & ferrugi- » neuse, annonçoit des vestiges d'un feu sou- » terrain. Nous observâmes sur-tout deux ro- » chers : la forme de l'un étoit singulière, il » ressembloit à une colonne ou obélisque » énorme, & tous les deux étoient remplis » d'une quantité innombrable d'oiseaux de » mer, dont les cris discordans assourdis- » soient nos oreilles. A mesure que nous avan- » çions, le terrein s'inclinoit doucement vers » la mer. Sur la pente, nous découvrîmes

» pluſieurs plantations à l'aide de nos lu-
» nettes ; en général cependant la ſurface de
» l'iſle paroiſſoit très-déſerte & très-sèche.
» Mais, nos yeux, privés ſi long-tems du
» doux ſpectacle de la verdure, ſe portoient
» ſans ceſſe ſur cette iſle, où nous apper-
» cevions des Naturels preſque nuds, qui
» deſcendoient précipitamment du haut des
» collines pour ſe rendre à la grève. »

ANN. 1774. Mars.

Bien-tôt une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous; ils apporterent des plantains, qu'ils monterent dans notre vaiſſeau à l'aide d'une corde, & ils retournerent enſuite à terre; ce qui nous donna une bonne opinion des Inſulaires, & nous fit eſpérer de trouver ici les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin.

« Dès que les indiens furent près de nous,
» pour demander une corde, ils prononce-
» rent le même mot que les Taïtiens. Ce fut
» un ſingulier ſpectacle que celui qu'offroit
» tout l'équipage, qui s'approcha afin de con-
» templer les bananes qu'ils nous envoyerent.
» Chacun deſiroit de manger de ces beaux
» fruits. Toutes les phyſionomies reſpiroient
» la joie. Au moins cinquante d'entre-nous
» s'efforcerent de commencer une conver-
» ſation avec les Naturels de la pirogue; &,
» comme tout le monde leur parloit à-la-fois,

ANN. 1774. MARS.

» ils ne pouvoient répondre à perſonne. Le
» capitaine Cook leur jeta des rubans, des
» médailles & des grains de verre, pour les
» remercier de leurs préſens. Ils parurent
» les admirer beaucoup, & ils les emporte-
» rent ſur-le-champ à terre. En nous quit-
» tant, ils attacherent à une ligne de pêche,
» qui pendoit à l'un des côtés du bâtiment
» une petite pièce d'étoffe, de la même écorce
» que celle des Taïtiens & peinte en jaune.
» D'après quelques paroles qu'ils proférerent,
» nous conclûmes que leur langue eſt un dia-
» lecte du taïtien, qui eſt ainſi répandu juſ-
» qu'aux deux extrémités de la mer du ſud;
» tout, d'ailleurs, en eux, confirmoit cette
» opinion, & annonçoit que les deux peuples
» ont une origine commune. Ils étoient d'une
» ſtature moyenne, mais un peu mince;
» leurs traits reſſembloient à ceux des Taï-
» tiens, mais ils étoient moins agréables;
» l'un d'eux avoit une barbe d'environ un
» demi-pouce; l'autre ne paroiſſoit pas âgé
» de plus de dix-ſept ans. Ils étoient *tatoués*
» comme les Naturels des iſles de la Société,
» des iſles des Amis & de la Nouvelle-Zé-
» lande; mais des piquures couvroient tout
» leur corps parfaitement nud. Ce qui nous
» frappa le plus, fut la groſſeur de leurs
» oreilles, dont le bas, ſi alongé qu'il ap-

puyoit

» puyoit preſque ſur l'épaule, étoit percé
» d'un très-grand trou, où l'on mettoit ai- ANN. 1774. Mars.
» ſément quatre ou cinq doigts (*a*). Leur piro-
» gue à balancier compoſée de différentes pe-
» tites pièces qui n'avoient pas plus de quatre
» ou cinq pouces de large, & deux ou trois
» pieds de long, étoit d'environ dix ou douze
» pieds de longueur : chaque homme tenoit
» une pagaie, dont la pale étoit auſſi de plu-
» ſieurs pièces. Tous ces faits ſont d'accord
» avec ce que dit le voyage de Roggewin,
» imprimé à Dort, en 1728 (*b*); il paroît pa-
» rut d'ailleurs que l'iſle manque de bois,
» quoiqu'on aſſure le contraire dans la rela-
» tion du ſergent-major, dont on a déjà
» fait mention (*c*). »

Je continuai à ranger la côte, & je découvris la pointe ſeptentrionale de l'iſle, ſans appercevoir un meilleur mouillage que celui que nous avions dépaſſé. Je revirai donc, afin de retourner au premier endroit.

Sur ces entrefaites, j'envoyai le maître dans une chaloupe, pour ſonder le rivage.

(*a*) Voyez la collection de M. Dalrymple, *tom. II.* où l'hiſtoire de l'expédition des trois vaiſſeaux; *tom. I.* à la Haye, 1735.

(*b*) Voyez la collection de M. Dalrymple.

(*c*) *Ibid. vol. II.* ou hiſtoire, &c. *vol. I.*

ANN. 1774 Mars.

Il revint à cinq heures du soir; &, bien-tôt après, on jeta l'ancre par trente-six brasses, devant la grève sablonneuse dont on a parlé plus haut. Comme le maître s'avançoit vers la côte, avec une chaloupe, un des Naturels qui s'approcha de lui à la nage, demanda instamment d'être amené au vaisseau, où il passa deux nuits & un jour. La première chose qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de mesurer la longueur de notre bâtiment, depuis le couronnement jusqu'à l'arrière, & nous remarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimoit les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens : son langage étoit d'ailleurs intelligible pour nous.

« Dès que les Insulaires observerent notre » chaloupe en mer, ils se rassemblerent sur la » côte, près de l'endroit où nos gens sem- » bloient vouloir aborder. Au milieu d'une » foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus » d'une brillante étoffe jaune, ou plutôt » couleur d'orange, & nous les prîmes pour » des chefs. Nos yeux débrouilloient aussi » l'aspect des maisons qui sembloient très- » basses & longues, plus élevées dans le milieu, » & se terminant en pointe vers les deux ex- » trémités. Elles avoient la forme d'une pi- » rogue dont la quille ou le fond est tourné en » haut. On apercevoit une petite porte si basse » qu'il faut se baisser pour y entrer.

» L'Indien, que le maître amena à bord, » avoit environ cinq pieds huit pouces, & » beaucoup de poils sur sa poitrine & sur tout » le corps. Son visage étoit brun, sa barbe forte, » mais courte, & noire comme les cheveux » de sa tête, courts aussi. Le *tatouage* de ses » jambes offroit des compartimens d'un goût » que je n'ai remarqué nulle part. Tout son » vêtement consistoit en un ceinturon, où » pendoit un réseau trop clair pour rien » cacher à la vue. D'où un os plat, à-peu- » près de la forme d'une langue, & d'environ » cinq pouces de long, placé sur sa poitrine, » tenoit à un collier. Il nous dit que c'étoit » un os de marsouin, (*Eevée Toharra*) & il » employa précisément les mêmes mots qu'au- » roit employé un Taïtien; afin de se faire » mieux entendre, il lui donna aussi le nom » d'*Eevée-Eeka*, & nous reconnûmes que cela » signifioit l'os d'un poisson (*a*).

ANN. 1774. Mars.

» M. Gilbert nous raconta que, dès que » l'Indien se fut assis dans la chaloupe, il se » plaignit du froid, & qu'il fit des gestes très- » intelligibles; on lui donna une jaquette; on » mit un chapeau sur sa tête, & c'est dans » cet équipage qu'il parut sur le pont. Nous

(*a*) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux îles des Amis, signifient un poisson.

ANN. 1774. Mars.

» lui offrîmes des clous, des médailles, des
» cordons de grains de verre, qu'il nous pria
» de lui attacher autour du front. Il montra
» d'abord de la crainte & de la défiance, &
» il demanda ſi nous le tuerions comme un
» ennemi (*Matté-Toa*)? mais quand nous
» l'eûmes aſſuré qu'on le traiteroit fort ami-
» calement, il ſe crut en ſûreté, & au-lieu
» de témoigner de l'inquiétude, il ne parla
» que de danſer (*héeva*). Nous eûmes peine à
» le deviner au premier moment; mais, après
» lui avoir fait nommer les différentes parties
» du corps, nous reconnûmes bien-tôt que
» ſon langage approchoit de celui des iſles de
» la Société. Lorſque nous prononcions un
» mot qu'il n'entendoit pas, il le répétoit plu-
» ſieurs fois, avec des regards qui exprimoient
» fortement ſon ignorance. A l'approche de
» la nuit, il dit qu'il vouloit aller dormir,
» & il ſe plaignit encore du froid. Mon pere
» lui donna une étoffe de Taïti, de l'eſpèce
» la plus épaiſſe; il s'en couvrit, en diſant
» qu'il la trouvoit aſſez chaude. On le mena
» enſuite à la chambre du maître; il s'y coucha
» ſur une table, & dormit tranquillement
» toute la nuit.

» Edidée, qui avoit déjà montré de l'im-
» patience d'aller à terre, fut très-charmé de
» trouver que les habitans de cette iſle parloient

» preſque ſa langue; il entreprit pluſieurs fois
» de converſer avec l'Inſulaire qui étoit à
» bord, mais il fut interrompu par les queſ-
» tions que d'autres perſonnes du vaiſſeau
» propoſoient à notre hôte.

ANN. 1774. Mars.

» Un grand nombre de colonnes noires,
» rangées le long de la côte, frappoient nos
» yeux de toutes parts; pluſieurs étoient élevées
» ſur des plates-formes; nous y diſtinguions
» déjà quelque choſe de reſſemblant à une tête,
» & à des épaules humaines vers la partie ſu-
» périeure; mais le bas paroiſſoit une roche
» groſſière & informe. Souvent nous en
» comptions deux, quatre & cinq dans un
» même grouppe. Nous découvrîmes peu de
» plantations vers l'extrémité nord-eſt. La
» terre y eſt beaucoup plus eſcarpée que dans
» le milieu, & nous obſervions qu'il n'y avoit
» pas, ſur toute l'iſle, un arbre qui ſurpaſsât
» la hauteur de dix pieds.

» On remarquera qu'ils ont auſſi l'uſage
» de ſe *tatouer*; qu'ils fabriquent également
» des étoffes avec une écorce d'arbre; que la
» forme & le travail de leurs maſſues, & la
» manière d'apprêter leurs alimens, ſont les
» mêmes. D'ailleurs le dialecte de l'iſle de Pâ-
» que eſt pareil, à beaucoup d'égards, à celui
» de la Nouvelle-Zélande, ſur-tout dans la
» dureté de la prononciation & l'emploi des

ANN. 1774. Mars.

» gutturales, & il y a auſſi quelque choſe de
» celui de Taïti. Le gouvernement monarchi-
» que confirme encore l'affinité qui eſt entre
» les habitans de l'iſle de Pâque & les Inſu-
» laires des tropiques : ſeulement l'étendue de
» prérogative des chefs varie, ſuivant le degré
» de fertilité des iſles, & l'opulence & le luxe
» du peuple. »

Ayant mouillé trop près du bord de la grève, une briſe fraîche, qui ſouffla de terre vers les trois heures du lendemain matin, nous chaſſa au large ; &, après qu'on eut relevé l'ancre, je fis voile de nouveau pour regagner la côte. Tandis que le vaiſſeau exécutoit ces manœuvres, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos Meſſieurs, afin de connoître ce que l'iſle pourroit nous fournir. Nous débarquâmes ſur un rivage ſablonneux, où étoient aſſemblés cent ou cent cinquante Naturels qui montroient tant d'envie de nous voir, que pluſieurs ſe jetterent à la nage, & vinrent à la rencontre de nos chaloupes. Je leur diſtribuai d'abord des bagatelles ; &, par ſigne, je leur demandai enſuite à manger. A l'inſtant, ils nous offrirent des patates, des plantains ou des cannes à ſucre ; & ils les échangerent contre des clous, des miroirs & des morceaux d'étoffe.

Ils nous prouverent bien-tôt qu'ils ſont d'ha-

biles voleurs; & qu'ils trompent dans leurs échanges. Nous avions peine à garder nos chapeaux sur nos têtes: sur-tout il n'étoit presque pas possible de conserver quelque chose dans nos poches, pas même ce que nous avions acheté; car ils guettoient tous les momens de prendre ce que nous possédions; de sorte qu'après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits ou les mêmes outils, leur adresse venoit encore à bout de les remporter à terre. ANN. 1774. Mars.

En partant d'Angleterre, on m'apprit qu'un vaisseau espagnol avoit visité cette isle en 1769. Ce que nous voyions, nous en fournissoit des preuves: l'un d'eux avoit un chapeau bordé & trousse à l'européenne; un autre portoit un habit de grégo, & un troisième un mouchoir de soie rouge. Ils sembloient aussi connoître l'usage des fusils, & paroissoient beaucoup redouter ces armes. Roggewin qui, si nous en croyions les rédacteurs de son voyage, leur en fit sentir les terribles effets, leur inspira sans doute cette frayeur.

Près de la place de débarquement, on trouve aussi quelques-unes de ces fameuses statues, sur lesquelles je reviendrai dans un autre endroit. Le pays paroissoit stérile & sans bois: il y a cependant plusieurs plantations de patates, de plantains & de cannes à sucre; nous nous apperçûmes aussi des volailles, & nous trou-

vâmes un puits d'eau saumâtre. Comme nous manquions de ces deux articles, & que les Naturels montroient de la disposition à nous obliger, je resolus de relâcher ici un jour ou deux. De retour à bord, je jetai l'ancre en conséquence par trente-deux brasses, fond de beau sable brun, à environ un mille de la côte la plus proche; la pointe sud d'une petite baie, au fond de laquelle est la grève sablonneuse, dont j'ai fait mention, nous restant à l'E.S.E., à un mille & demi de distance. Les deux islots de roche, qui gisent en travers de la pointe méridionale de l'isle, étoient cachés derrière une pointe au nord. Ils nous restoient S. $\frac{1}{4}$ O. à quatre milles, & nous avions l'autre extrémité de l'isle au N. 25^{d} E., à environ six milles, la grève est la meilleure marque à laquelle on puisse reconnoître ce mouillage, parce que c'est la seule qu'il y ait sur ce côté de l'isle.

ANN. 1774. Mars.

« Quoique mes jambes fussent très-enflées, » & que je pusse à-peine marcher, je des- » cendis à terre avec le capitaine, mon pere, » le docteur Sparmann, &c. Des Naturels » presque tout nuds, nous reçurent sur le » rivage : plusieurs avoient un ceinturon, » d'où pendoit pardevant un morceau d'étoffe » de six ou huit pouces de long, ou un ré- » zeau. Un très-petit nombre portoient un » manteau qui descendoit jusqu'au genou.

» l'étoffe reſſembloit à celle de Taïti par la
» texture, & ils l'avoient piquée pour la ren-
» dre plus durable. La plupart de ces man-
» teaux étoient peints en jaune, avec de la
» racine de terre-mérite. Nous n'apperçûmes
» que peu d'armes parmi eux, quelques-uns
» cependant avoient des lances ou des piques,
» armées à la pointe d'un morceau triangu-
» laire, d'une lave noirâtre & tranſparente,
» (*pumex vitreus.* Linn.) qu'on appelle com-
» munément agate d'Iſlande. L'un d'eux te-
» noit une maſſue de combat, d'un morceau
» épais de bois d'environ trois pieds de long,
» ſculptée à une extrémité, & d'autres avoient
» de courtes maſſues, exactement pareilles aux
» Patoo-Patoos de la Nouvelle-Zélande. En
» général, on reconnoiſſoit à leur figure toute
» la ſtérilité du pays : leur taille étoit infé-
» rieure à celle des habitans des iſles de la
» Société & des iſles des Amis, & je ne vis
» pas un ſeul homme d'une haute ſtature.
» Leur corps étoit plus maigre, & leur vi-
» ſage plus mince que celui d'aucun autre
» peuple de la mer du ſud. Leur défaut de
» vêtemens, & leur empreſſement à obtenir
» nos marchandiſes, ſans rien offrir en re-
» tour, ſembloient être des preuves ſuffiſan-
» tes de pauvreté. Chaque partie de leur corps,
» & le viſage en particulier, étoient ſingu-

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. Mars.

» lièrement *tatoués*; les femmes, dont le nom-
» bre ne ſurpaſſoit pas neuf ou dix, avoient
» auſſi ſur leur viſage des piquures qu'on
» eût pris pour des mouches tels qu'en met-
» tent nos dames. Peu ſatisfaits de leur teint
» brun clair, elles s'étoient peintes toute la
» face avec une craie rougeâtre, ſur laquelle
» elles appliquent, en outre, l'orange brillant
» de la racine de terre-mérite, ou des rayures
» élégantes de blanc de coquilles. Leurs vête-
» mens paroiſſoient peu amples, comparés
» à ceux des Taïtiennes. Les Traits des deux
» ſexes étoient minces, mais point ſauvages,
» quoique le ſoleil, auquel les expoſe leur pays
» ſtérile, ait reſſerré leur front, & retiré,
» vers les yeux, les muſcles du viſage. Leur
» nez, ſans être trop large, eſt un peu plat
» entre les yeux; leurs lèvres ſont fortes,
» quoiqu'elles n'aient pas l'épaiſſeur de celles
» des Nègres; leurs cheveux noirs & bouclés;
» mais ils n'ont jamais plus de trois pouces
» de longueur; leurs yeux d'un brun foncé
» & petits; le blanc s'y apperçoit moins que
» chez les autres peuples des mers du ſud.
» J'ai déjà parlé de la longueur de leurs oreil-
» les, qu'ils alongent en mettant dans le trou
» des feuilles roulées de canne à ſucre qui
» ſont très-élaſtiques.

» L'action trop forte de ſoleil ſur leur tête,

» les a contraint d'imaginer différens moyens
» de s'en garantir. La plupart des hommes ANN. 1774. Mars.
» portent un cercle d'environ deux pouces
» d'épaiſſeur, treſſé avec de l'herbe d'un bord
» à l'autre, & couvert d'une grande quantité
» de ces longues plumes noires, qui décorent
» le cou des frégates : d'autres ont d'énormes
» chapeaux de plumes de goëland brun, preſ-
» qu'auſſi larges que les vaſtes perruques des
» juriſconſultes européens; & pluſieurs en-
» fin un ſimple cerceau de bois, entouré de
» plumes blanches de mouettes qui ſe balan-
» cent dans l'air. Les femmes mettent un
» grand & large chapeau d'une natte très-
» propre, qui forme une pointe en avant,
» un faîte le long du ſommet, & deux gros
» lobes derrière chaque côté. M. Hodges a
» peint une femme avec ce chapeau, & un
» homme qui a la tête couverte d'un autre
» manière. Il y en a deux gravures dans ce
» voyage, & elles expriment, au naturel,
» la figure des Inſulaires de l'iſle de Pâque.
» Nous ne vîmes, parmi eux, d'autres or-
» nemens que des morceaux d'os en forme
» de langue, dont j'ai déjà dit un mot, &
» des colliers ou des pendans d'oreille de co-
» quillage.

» Après avoir paſſé quelque tems ſur la
» grève, parmi les naturels du pays, nous

ANN. 1774. Mars.

» pénétrâmes dans l'intérieur des terres. » Toute la campagne étoit couverte de rochers & de pierres de différentes grandeurs, » qui, par leur couleur noirâtre & leur aſpect poreux, ſembloient avoir été expoſés » à un grand feu. Deux ou trois eſpèces d'herbes rideés croiſſoient au milieu de ces pierres, ce qui donnoit un air de vie à ce pays » inanimé d'ailleurs. A environ quinze verges de la place du débarquement, nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille quarrées, d'environ un pied, » & demi, ou deux pieds de long, & d'un » pied de large : ſa plus grande hauteur » étoit d'environ ſept à huit pieds ; mais inſenſiblement elle diminuoit en pente des » deux côtés, & toute la longueur étoit d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres étoient jointes d'après les règles les plus préciſes de l'art, & elles s'emboîtoient de manière à ſe tenir long-tems. Le » grain cependant n'eſt pas très-dur ; c'eſt » une lave pierreuſe, noirâtre, brune, caverneuſe & caſſante. Le terrein s'élève » tellement du bord de la mer vers le centre » de l'iſle, qu'une ſeconde muraille parallèle » à la première, dont elle n'étoit éloignée que » de douze verges, n'avoit pas plus de deux » ou trois pieds de hauteur. Du terreau

» & des herbages rempliſſoient tout l'eſpace
» entre les deux murailles. Cinquante verges
» plus loin, au ſud, nous trouvâmes un autre
» canton élevé, dont la ſurface étoit pavée
» de pierrres quarrées, ſemblables à celles qui
» formoient les murailles, & au milieu une
» colonne d'une ſeul pierre repréſentoit une
» figure humaine à mi-corps, d'environ deux
» pieds de haut, & de plus de cinq de large.
» La groſſièreté du travail de cette figure,
» annonce l'enfance des arts. Sur une tête mal
» deſſinée, on apperçoit, à peine, les yeux,
» le nez & la bouche: les oreilles exceſſivement
» longues, ſuivant la coutume du pays, ſont
» moins mal exécutées que le reſte. Le cou eſt
» petit & court, & on ne diſtingue preſque
» pas les épaules & les bras. Il y a au ſommet
» de la tête un énorme cylindre de pierre,
» de plus de cinq pieds de diamètre & de
» hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau,
» qui approche de celui des divinités égyp-
» tiennes portoient autrefois ſur leurs têtes,
» eſt d'une pierre différente du reſte de la
» colonne, & plus rougeâtre. La tête, & ce
» qui eſt au-deſſus, fait la moitié de toute
» la figure. Nous n'avons pas remarqué que
» les Naturels rendent aucun culte à ces co-
» lonnes; ils paroiſſoient cependant avoir
» pour elles de la vénération; car ils té-

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. Mars.

» moignoient du mécontentement lorſque
» nous marchions ſur l'eſpace pavée, ou ſur
» les piedeſtaux, ou que nous en exami-
» nions les pierres.

» Un petit nombre de Naturels nous ac-
» compagnerent plus loin en dedans du pays,
» près de quelques buiſſons, où nous eſpé-
» rions trouver de nouvelles plantes. Notre
» chemin fut très-rude ſur des tas de pierres
» de volcan, qui rouloient ſous nos pieds,
» & contre leſquelles nous nous bleſſions à
» chaque pas. Les Inſulaires, accoutumés à
» ces embarras, ſautoient agilement d'une
» pierre à l'autre, ſans la moindre difficulté.
» Nous apperçûmes de gros rats, qui cou-
» roient devant nous, & qui paroiſſoient être
» communs ſur toutes les iſles de la mer du
» ſud. Les arbriſſeaux, qui attirerent notre
» attention, furent une très-petite plantation
» de mûrier à papier, dont la tige a de deux
» à quatre pieds de hauteur, & dont ils font
» ici leurs étoffes, ainſi qu'à Taïti. Cet arbuſte
» eſt planté en allées, parmi de très-gros ro-
» chers, où les pluies ont amaſſé un peu de
» terreau. Nous découvrîmes aux environs
» des grouppes d'*hibiſcus populneus*, Linn.
» répandus aux iſles de la Société, où les In-
» ſulaires l'emploient dans leur teinture jaune;
» & des *mimoſa*, le ſeul arbriſſeau qui four-

» nisse des massues & des pattoo-patoos, & » du bois assez gros pour raccommoder leurs » pirogues. ANN. 1774. Mars.

» A mesure que nous avancions, la surface » du pays devenoit plus stérile & plus hérissée de roches, jetées ça & là, dans le désordre du chaos. Il paroît que le petit nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, formoient le gros de la nation; » car nous n'en rencontrâmes pas d'autres » dans notre promenade: nous n'apperçûmes » même que dix ou douze cabanes, quoique » notre vue embrassât une grande partie de » l'isle: l'une des plus jolies étoit située sur un » mondrain, à environ un demi-mille de la » mer, & nous y montâmes. Sa construction annonçoit la pauvreté & la misère de » ses propriétaires. Des pierres d'environ un » pied de longueur, de niveau avec la surface du terrein & formant deux lignes courbes, lui servoient de fondement; une distance de six pieds au milieu, & seulement » d'un pied aux extrémités, séparoit les deux » lignes courbes. Dans chacune de ces pierres » de fondement, je remarquai un ou deux » trous, remplis par un pieu. Les pieux du » milieu avoient six pieds de haut, mais les » autres diminuoient par degrés jusqu'à deux » pieds. Les pieux convergeant tous au som-

ANN. 1774. Mars.

» mer, étoient attachés par des cordages à
» des baux de traverſe, qui les tenoient en-
» ſemble. Une eſpèce de couverture de petits
» bâtons, revêtus d'une natte propre & de
» feuilles de cannes de ſucre, portoit ſur cha-
» cune des rangées de pieux, & formoit un
» faîté ou angle très-aigu au ſommet; ſur un
» des côtés, il y avoit un trou d'environ dix-
» huit pouces ou de deux pieds de haut, d'où
» ſortoit un long tuyau, par où l'eau ſe dé-
» chargeoit. Je me traînai à quatre pour en-
» trer dans cette ouverture: l'intérieur de la
» caſe étoit abſolument vuide, & je n'y vis
» pas même de l'herbe ſur laquelle on pût ſe
» coucher. Je ne pus me tenir droit dans au-
» cune partie, excepté au point précis du
» milieu: tout étoit ſombre & triſte. Les Na-
» turels nous dirent que la nuit ils occupent
» ces caſes: ils doivent y être entaſſés les uns
» ſur les autres, puiſqu'il y a ſi peu de ces
» habitations; à moins que le bas-peuple ne
» couche en plein air, & ne laiſſe ces miſé-
» rables huttes à leurs chefs.

» Outre les cabanes, nous obſervâmes plu-
» ſieurs amas de pierre, formant de petits
» mondrains, dont l'un des côtés abſolument
» perpendiculaire, a un trou qui va ſous terre.
» L'eſpace en dedans doit être très petit, &
» cependant il eſt probable que ces cavités ſer-

vent

» vent d'aſyle au peuple pendant la nuit. Peut-
» être qu'elles communiquent avec des caver- ANN. 1774. Mars.
» nes naturelles, telles qu'on en trouve parmi
» les courans de lave des pays de volcan. De
» pareilles cavernes, très-communes en Iſ-
» lande, ſont très-fameuſes pour avoir tenu
» lieu de maiſons aux anciens habitans de la
» contrée. M. Ferber, le premier hiſtorien mi-
» néralogique du Véſuve, a remarqué un
» ſemblable creux ſouterrain, dans une des
» laves modernes de cette montagne. Nous
» aurions été bien-aiſe de déterminer ſi notre
» conjecture avoit quelque fondement, mais
» les Naturels ne voulurent jamais nous per-
» mettre d'y entrer.

» La cabane que j'examinai étoit entourée
» d'une plantation de cannes à ſucre & de
» bananiers, en fort bon état, vu la qualité
» pierreuſe du terrein. Les bananiers croiſ-
» ſoient tous dans des trous d'un pied de
» profondeur, faits, à ce que nous ſuppo-
» sâmes, pour recueillir la pluie, & la con-
» ſerver plus long-tems autour de la plante.
» Sur ce mauvais terrein, les cannes à ſucre
» jettent cependant des tiges de neuf ou dix
» pieds, qui renferment un jus très-doux.
» Un ſeul Inſulaire, que nous trouvâmes le
» matin, nous offrit de ce jus, quand nous
» lui demandâmes quelque choſe à boire.

ANN. 1774. Mars.

» Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau » ſur leur iſle; mais, revenant à la place de » débarquement, nous rencontrâmes le capitaine Cook, que les Naturels avoient conduit très-près de la mer à une pointe taillée » dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau » y étoit dégoûtante; & cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. » M. Cook, faiſoit des échanges avec les Naturels, dont le nombre étoit diminué de » la moitié; les autres étoient probablement » allé dîner : nous remarquâmes de nouveau » que la quantité des femmes n'étoient pas » du tout proportionnée à celle des hommes. » Le matin, il n'y en avoit pas plus de douze » ou quinze, & alors il n'en reſtoit que ſix » ou ſept. Elles n'étoient ni réſervées, ni » chaſtes; & pour un petit morceau d'étoffe, » les matelots aſſouviſſoient leur paſſion. Leurs » traits avoient aſſez de douceur; mais leurs » grands chapeaux pointus leur donnoient » l'air des proſtituées de profeſſion.

» Nous fûmes de retour à bord avant midi : » le vaiſſeau étoit à l'ancre, quoique nous » l'euſſions laiſſé ſous voile. Les fruits & les » racines que nous rapportions, furent à » l'inſtant diſtribués aux malades, ainſi que » des volailles toutes cuites, qui, ayant été » apprêtées comme ſur les autres iſles de la

» mer du ſud, avoient la même ſaveur. Les
» patates d'un jaune d'or, auſſi douces que
» des carottes, (ce qui fit qu'elle ne nous
» plurent pas à tous également,) étoient
» très-nourriſſantes & très-anti-ſcorbutiques.
» La ſéchereſſe du ſol paroît concentrer les
» ſucs de ces fruits, ainſi que de tous les au-
» tres végétaux de cette iſle. Ceux qui aimoient
» les bananes, trouverent les leurs excellen-
» tes; & leurs cannes étoient plus ſucrées
» que celles de Taïti. »

ANN. 1774. Mars.

L'après-midi, on remplit des pièces d'eau, & nous ouvrîmes un petit commerce avec les Naturels du pays. Quelques-uns de nos Meſſieurs firent auſſi une excurſion dans l'intérieur de l'iſle, pour voir ce qu'elle produiſoit; & ils revinrent le ſoir, après avoir été volés.

« L'un des Naturels, qui ſe trouverent à
» la place de débarquement, ſembloit avoir
» de l'autorité ſur les autres, & il conſentit
» de bon cœur à nous accompagner. Il n'é-
» toit pas auſſi timide que le reſte de ſes
» compatriotes; & il ſe promenoit hardiment
» avec nous, tandis que les autres paroiſſoient
» alarmés du moindre de nos mouvemens.
» Cette frayeur cependant ne les empêchoit
» pas de fouiller nos poches, & de voler tout
» ce qu'ils pouvoient. Nous n'étions pas à

ANN. 1774. Mars.

» terre depuis plus d'une demi-heure, lorſ-
» qu'un d'eux, ſe gliſſant parderrière Œdidée,
» lui arracha de deſſus la tête un chapeau
» noir, & s'enfuit très-vîte, à travers des
» pierres raboteuſes, où il étoit impoſſible de
» le ſuivre. Œdidé fut ſi étonnée, qu'il pa-
» rut en perdre la parole, &, quand il vint
» ſe plaindre, le voleur étoit déjà fort loin.
» M. Hodges, aſſis ſur une petite éminence,
» deſſinoit une vue, & un autre Naturel lui
» enleva ſon chapeau de la même manière.
» M. Wales étoit à ſes côtés, tenant un fuſil;
» mais il réfléchit, avec raiſon, qu'une faute
» auſſi légère ne méritoit pas la mort.

» En nous promenant le long de la côte
» de la mer, nous découvrîmes la même eſ-
» pèce de céleri qui abonde ſur les grèves de
» la nouvelle-Zélande, & deux autres petites
» plantes communes à cette contrée. Je ne
» puis pas dire ſi ces plantes ſont indigènes
» ſur l'iſle, ou ſi elles ont été produites par des
» ſemences qu'ont transporté le courant de
» la mer ou les oiſeaux. Nous trouvâmes auſſi
» une plantation d'ignames, (*dioſcorea alata*,
» Linn.) Les traits, les coutumes & la langue
» du peuple de l'iſle de Pâques, ayant beaucoup
» d'affinité avec ce qu'on obſerve aux iſles
» de la mer du ſud, nous eſpérions y voir
» les animaux domeſtiques de Taiti, & de la

» Nouvelle-Zélande; mais, après les recher-
» ches les plus ſoigneuſes, je n'y ai remarqué ANN. 1774. Mars.
» que des volailles ordinaires, très-petites &
» d'un plumage peu fourni; deux ou trois
» noddies, ſi apprivoiſés qu'ils ſe plaçoient
» ſur les épaules des Naturels, frapperent
» auſſi nos regards; mais on ne peut pas en
» conclure qu'ils aient un grand nombre de
» ces oiſeaux.

» Au coucher du ſoleil, nous quittâmes
» l'aiguade, pour marcher vers l'anſe où nous
» attendoit la chaloupe. Comme nous paſſions
» ſur le terrein où étoit la colonne dont on
» a parlé, quelques Naturels, qui nous ac-
» compagnoient encore, nous firent ſigne de
» deſcendre & de marcher dans l'herbe, le
» long du piedeſtal; mais, voyant que nous
» ne nous embarraſſions pas de leurs geſtes, ils
» ne firent aucune autre tentative pour s'op-
» poſer à nous. Nous propoſâmes diverſes
» queſtions ſur la nature de ces pierres, à ceux
» qui paroiſſoient les plus intelligens; &,
» autant que nous comprîmes leurs réponſes,
» il nous parut que ce ſont des monumens
» érigés à la mémoire de leurs Arée-Kees ou
» de leurs rois. Je penſai que les environs du
» piedeſtal pouvoient bien être un cimetière,
» & en les examinant, j'y trouvai des os hu-
» mains qui confirmerent mes conjectures.

ANN. 1774. Mars.

» La longueur des os humains, montroit qu'ils
» avoient appartenu à des perſonnes d'une
» moyenne ſtature ; & un os de la cuiſſe, que
» je meſurai, répondoit à celui d'un homme
» de cinq pieds neuf pouces. A l'oueſt de l'anſe,
» il y avoit trois colonnes placées en ligne
» ſur une plate-forme ou piedeſtal très-large
» & très-élevé. Les Naturels donnoient à cette
» rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne
» ſeule, celui d'*Obéena*. Dix ou douze Indiens
» étoient aſſis à peu de diſtance de la dernière,
» autour d'un petit feu dans lequel ils grilloient
» des patates. Ils nous offrirent une partie de
» leurs ſoupers. Cette hoſpitalité nous ſurprit
» dans un pays ſi pauvre, & nous penſâmes
» aux peuples civiliſés qui, en pareil cas,
» n'ont preſque plus de commiſération pour
» les beſoins de leurs ſemblables. Nous retour-
» nâmes alors à bord, avec une petite quan-
» tité de patates, & environ ſix ou ſept
» plantes communes, que nous avions raſ-
» ſemblées. L'air de la côte fit un très-grand
» bien aux ſcorbutiques. J'étois parti le matin
» avec des jambes exceſſivement enflées : à mon
» retour, l'enflure avoit diminué & ma douleur
» s'étoit diſſipée. Je ne pouvois attribuer cette
» gueriſon ſubite qu'à l'exercice que j'avois pris,
» & peut-être à ces émanations ſalutaires,
» qui, dit-on, ſuffiſent ſeuls pour rendre

» la ſanté à ceux qui ont contracté le ſcorbut » en mer. »

ANN. 1774. 15 Mars.

Le lendemain, dès le grand matin, j'envoyai les lieutenans Pickerſgill & Edgcumbe, avec un détachement de ſoldat, & pluſieurs de nos Meſſieurs, pour reconnoître la contrée. Leur parti étoit compoſé de vingt-ſept perſonnes. Comme j'étois encore en convaleſcence, je manquois de force pour y aller moi-même, & je fus obligé de reſter à la place de débarquement parmi les Naturels. Ils me vendirent des patates, qu'ils recueilloient dans une plantation voiſine. Mais ce trafic, très-avantageux pour nous, fut bien-tôt arrêté par l'arrivée du propriétaire (du moins je ſuppoſai que cet homme l'étoit) de la plantation, qui en chaſſa tous ſes compatriotes. Je conclus, qu'on l'avoit volé, & que le vol entr'eux eſt défendu. Ils pratiquoient d'ailleurs envers nous toutes les fraudes imaginables, & ordinairement avec ſuccès. A peine avions-nous découvert une de leurs fripponneries qu'ils en inventoient une autre. A ſept heures du ſoir, le détachement, que j'avois envoyé dans la campagne, revint après avoir parcouru la plus grande partie de l'iſle.

Nos Meſſieurs partirent du rivage à neuf heures du matin : un ſentier les conduiſit au côté Sud-Eſt de l'iſle, & ils furent ſuivis d'une foule nombreuſe de Naturels, qui ſe

ANN. 1774. Mars.

précipitoient vers eux avec beaucoup d'empreſſement. Bien-tôt un homme d'un moyen âge, *tatoué* depuis les pieds juſqu'à la tête, & ayant un viſage peint d'une ſorte de piment blanc, parut avec une pique à la main, ſe promena à côté d'eux, & fit ſigne à ſes compatriotes de ſe tenir éloignés & de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora enſuite un morceau d'étoffe blanche ſur ſa pique, & ſe plaçant à leur tête, il les conduiſit lui-même, en agitant ce pavillon de paix. Durant la plus grande partie de la route, le terrein ſembloit ſtérile : c'étoit une argile noire, couverte par-tout de pierres : il y avoit cependant de vaſtes champs de patates, & des plantains; mais ils ne virent point de fruit ſur aucun des arbres. Vers la partie la plus élevée de l'extrémité méridionale de l'iſle, le ſol (d'une belle terre rouge) paroiſſoit beaucoup meilleur : l'herbe y étoit plus longue, & il n'y avoit pas de pierres comme dans les autres cantons ; mais on n'appercevoit ni plantations ni cabanes.

Sur le côté eſt, près de la mer, ils rencontrerent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates-formes de maçonnerie. Il y avoit eu ſur chacune d'elles quatre grandes ſtatues ; trois étoient tombées, la chûte en avoit briſé ou mutilé deux, de ſorte qu'il

n'en reſtoit plus qu'une debout, & une ſeconde couchée, mais entière. M. Walles meſura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de ſix pieds de large au-deſſus des épaules. Chaque ſtatue portoit ſur ſa tête une groſſe pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde : l'une de ces pierres, qui n'étoit pas la plus grande, avoit cinquante-deux pouces d'élévation, & ſoixante-ſix de diamètre. La partie ſupérieure de quelques cylindres étoit enlevée ; mais pluſieurs étoient entiers. ANN. 1774. Mars.

De cet endroit ils ſuivirent la direction de la côte au N. E. : l'homme, qui leur ſervoit de guide, marchoit toujours le premier, agitant ſon pavillon. Ils trouverent le pays très-ſtérile, l'eſpace d'environ trois milles ; &, en quelques endroits, manquant de terreau, de maniere qu'il n'offroit qu'un rocher nud, qui ſembloit être une mauvaiſe eſpèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'iſle : ce canton étoit entremêlé de plantations de patates, de cannes à ſucre & de plantains, moins hériſſé de pierres que ceux qui venoient de paſſer ; mais ſans eau ; les Naturels leur en apporterent cependant à deux ou trois repriſes différentes, &, comme ils avoient ſoif, ils la burent, quoiqu'elle fût ſaumâtre & puante. Ils paſſe-

ANN. 1774. Mars. rent auſſi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à ſucre ; &, ſe mettant à la tête du premier de nos anglois, qui marchoient de file, pour profiter du ſentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils obſerverent la même méthode dans la diſtribution de l'eau. Ils eurent ſoin que les plus altérés n'en buſſent pas trop, de peur qu'il n'en reſtât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Inſulaires s'efforçoient d'appaiſer la faim & la ſoif des étrangers, d'autres tâchoient d'enlever tout ce qu'ils avoient reçu en préſent. Pour prévenir des ſuites plus funeſtes, nos Meſſieurs furent obligés de tirer un fuſil chargé à petit plomb, ſur l'un d'eux qui eut l'audace d'arracher un de nos ſacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le ſac, fit quelque pas en s'enfuyant, & enſuite tomba : mais il ſe releva bien-tôt & marcha. Nous n'avons pas ſu s'il étoit dangereuſement bleſſé, ni ce qu'il devint. Comme ce malheur occaſionna du délai, & raſſembla les Naturels, l'homme qui juſqu'alors avoit conduit la bande, & un ou deux autres, coururent vers nos Meſſieurs ; mais au-lieu de s'arrêter quand ils en furent près, ils ſe mirent à courir autour de la bande, en répétant quelques mots d'une manière amicale. Les anglois

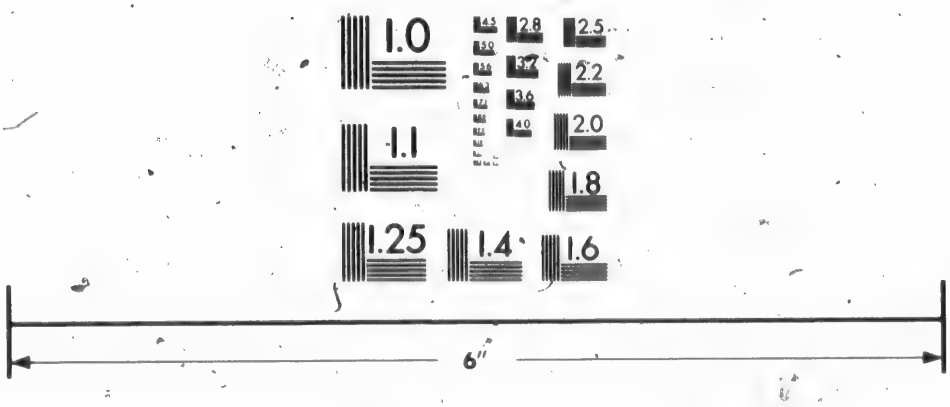
ayant continué leur marche, le vieil guide arbora ſon pavillon, & dirigea la troupe comme auparavant, & aucun Naturel n'entreprit de commettre le vol. ANN. 1774. Mars.

Ils obſerverent, en paſſant, un grand nombre d'Indiens raſſemblés ſur une colline, tenant des piques à la main; mais qui ſe diſperſerent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou ſix, l'un deſquels ſembloit être un Indien d'importance. C'étoit un homme robuſte & bien fait, d'une phyſionomie ouverte: il avoit le viſage peint, le corps *tatoué*, il portoit un habou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires; il aborda nos Meſſieurs, &, pour les ſaluer, il étendit ſes bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-deſſus de ſa tête, il les ouvrit enſuite le plus qu'il lui fut poſſible, & les laiſſa retomber peu-à-peu ſur ſes côtés. Le porte-étandard donna ſon pavillon blanc à cet homme, qui paroiſſoit être le chef de l'iſle; celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reſte du jour.

« Avant l'arrivée de cet homme, les Na-
» turels nous avoient averti que l'approche de
» leur *Hé-rée*, ou *Haréekée*, ou roi. Comme
» les Naturels, en nous faiſant des préſens,
» avoient prononcé le mot *Héeo* (*a*), ce qui

(*a*) *Hoa* aux iſles de la Société, & *Woa* à celle des Amis.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ANN. 1774. Mars.

» ſignifie ami : nous allâmes lui offrir des dons ; » M. Pickerſgill & moi, en prononçant *Hëo.* » Nous demandâmes ſon nom, & on nous dit » qu'il s'appelloit Ko-Toheetaï ; nous voulions » ſavoir s'il étoit chef ſeulement d'un canton » ou de tout le pays, & ſur cela il étendit ſon » bras, comme pour embraſſer l'iſle entière, » & dire *Waihu.* Afin de lui montrer que nous » le comprenions, nous mîmes nos mains ſur » la poitrine ; nous l'appellâmes par ſon nom, » & nous ajoutâmes le titre de roi de *Waihu*, » ce qui lui fit beaucoup de plaiſir. Alors il » ſe mit à cauſer pendant long-tems avec ſes » compatriotes. On ne remarqua pas qu'aucun » des Inſulaires eût pour lui des égards ou du » reſpect : dans une contrée ſi pauvre, le chef » ne peut guere s'approprier des honneurs, » ſans empiéter ſur les droits naturels de ſes » camarades, & ſans s'expoſer à des dangers. » Il parut mécontent de ce que nous déſirions » continuer notre marche, & il nous pria de » retourner ſur nos pas, en nous promettant » de nous accompagner : mais, voyant que » nous étions déterminés à aller plus avant, » il finit ſes ſupplications, & il nous ſuivit. »

Vers l'extrémité orientale de l'iſle, nos MM. rencontrerent un puits, dont l'eau étoit ſale, mais parfaitement douce, parce qu'il ſe trouvoit fort au-deſſus du niveau de la mer. Les Naturels

ne vont jamais y boire ſans ſe laver enſuite; & ſuſſent-ils cent, le premier ſaute directement au milieu du creux, boit & ſe lave lui-même, ſans la moindre cérémonie; un autre prend enſuite ſa place, & fait la même choſe. ANN. 1774. Mars.

Ils remarquerent que cette partie de l'iſle étoit remplie des ſtatues giganteſques dont on a parlé ſi ſouvent; quelques-unes placées en grouppes ſur des plates-formes de maçonnerie, d'autres ſeules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur: en général, ces dernières ſont beaucoup plus groſſes que les autres. L'une d'elles qui étoit tombée, avoit près de vingt-ſept pieds de long, & plus de huit pieds au-deſſus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paroiſſoit bien moindre qu'une qu'ils virent de bout: ſon ombre, un peu après deux heures, ſuffiſoit pour mettre à l'abri des rayons du ſoleil toute la troupe, compoſée de près de trente perſonnes.

« Les Inſulaires leur donnoit le nom gé-
» néral de *Hanga* TEBOW; ils appliquent le
» terme d'Hanga à chaque rangée; ils appel-
» loient les ſtatues en particulier *Ko-(a) Tomai*,
» *Ko-Tomoéerée*, *Ko-Hoò-oo*, *Morahiena*,
» *Oomarèeva*, *Weendboo*, *Weenapè*.

(a) *Ko* eſt l'article comme à la Nouvelle-Zélande, & aux iſles des Amis.

ANN. 1774. Mars.

« Nous nous arrêtâmes pour laiſſer à M. Hodges le tems de deſſiner quelques-uns de ces monumens : la gravure, qui accompagne ce voyage, eſt très-exacte. Nous profitâmes auſſi de l'occaſion pour dîner. »

Nos Meſſieurs monterent enſuite ſur une colline, d'où ils découvrirent toutes les côtes eſt & nord de l'iſle, où ils n'apperçurent ni baie ni crique, propre au débarquement d'une chaloupe, ni rien qui annonçât de l'eau douce. Celle qu'on leur offrit, étoit réellement ſalée, & cependant ce peuple en boit beaucoup, tant la néceſſité & la coutume ont de force. Ils furent obligés de retourner au puits dont on a parlé ; &, après y avoir étanché leur ſoif, ils dirigerent leur marche vers le vaiſſeau, parce qu'il étoit quatre heures.

« Nous traverſâmes le faîte des coll[illegible] qui ſe prolongent au milieu de l'iſle, par des chemins plus mauvais & plus fatigans que jamais : le pays jonché de cendres volcaniques, étoit en friche tout autour de nous, quoique pluſieurs veſtiges atteſtaſſent une ancienne culture. Je reconnus alors combien la longue durée de mon rhumatiſme m'avoit affoibli. Tous mes membres étoient criſpés, & je ne pouvois à-peine achever le reſte de la route, quoiqu'en pareilles occaſions, avant ma maladie, je fuſſe

» infatigable. Les Naturels, voyant que nous
» prenions un ſentier difficile, nous quitte-
» rent tous, excepté un homme & ſon petit
» garçon. Comme nos officiers & leur ſuite
» alloient trop loin, & qu'ils faiſoient un dé-
» tour pour arriver au vaiſſeau, je me ſépa-
» rai d'eux, & avec le docteur Sparmann,
» un matelot, & deux Naturels, je pris la
» route la plus courte. L'Inſulaire, me voyant
» très-foible, m'offrit ſa main, & mettant
» une dextérité étonnante dans ſa marche
» ſur les cailloux qui bordoient le chemin,
» il me ſoutint pendant un eſpace conſidé-
» rable. Le petit garçon alloit devant, &
» écartoit les pierres qui obſtruoient le paſ-
» ſage. Après nous être repoſé pluſieurs fois,
» nous atteignîmes enfin le ſommet de la
» colline, d'où nous vîmes la mer à l'oueſt,
» & le vaiſſeau à l'ancre. La colline étoit cou-
» verte d'un arbriſſeau de l'eſpèce des *mimoſa*,
» qui y croît juſqu'à la hauteur de huit ou
» neuf pieds : quelques-unes des tiges, pen-
» chées vers la racine, avoient à-peu-près
» l'épaiſſeur de la cuiſſe. Je trouvai encore
» un nouveau puits, dont l'eau avoit un goût
» de pourriture, & l'odeur de l'*hepar ſulphu-*
» *ris* : nous en bûmes cependant malgré ſa
» mauvaiſe qualité. Le ſoleil ſe coucha bien-
» tôt après notre départ de ce puits : nous

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. Mars.

» marchâmes plus de deux heures abſolument » dans les ténèbres; &, durant cet intervalle, » mon Indien me fut très-utile; mais, comme » j'avois trois milles d'avance, j'attendis M. Pickerſgill & ſa troupe, & j'arrivai avec lui, » ſain & ſauf au bord de la mer, après avoir » fait au moins vingt-cinq milles par des chemins déteſtables, où il n'y avoit pas un » ſeul arbre qui pût nous mettre à l'abri du » ſoleil. Je donnai à mes bons conducteurs » tout ce que j'avois d'étoffes de Taïti, & » d'ouvrages de fer.

» Je dois ajouter que la campagne étoit » hériſſée par-tout de pierres irrégulières, » caverneuſes, ſpongieuſes, brunes, noires » & rougeâtres, monumens inconteſtables » d'un volcan. En général, lorſqu'il n'y avoit » pas beaucoup de pierres dans les ſentiers, » ils étoient ſi étroits, que, pour avancer, » il falloit tourner les pieds en dedans : Les » Naturels leur donnent aiſément cette poſition. Cette manière de marcher étoit très-» fatigante pour nous; & nous nous bleſſions » ou nous tombions à chaque pas. Des deux » côtés le terrein étoit revêtu d'une herbe de » la Jamaïque (*paſpalum*), qui croiſſoit en » touffes, & ſi gliſſante, que nous ne pouvions pas nous y ſoutenir.

» Ailleurs on trouvoit un tuf ferrugineux, des plaines

» des plaines d'un ſeul rocher bien réuni, ou » de lave noire fondue, qui ſembloit contenir » du fer, ſans terreau, ni herbe, ni aucune » plante. ANN. 1774. Mars.

» Nous remarquâmes quelques armes, & » en particulier des bâtons minces armés, à » la pointe, d'une lave noire & vitrée, & » enveloppée avec ſoin dans un petit mor- » ceau d'étoffe. Je ne vis qu'un homme qui » eût une hache de bataille, reſſemblant à » celle des Zélandois, mais beaucoup plus » courte : une tête étoit ſculptée de chaque » côté, & un petit morceau de verre noir, » dont on a déjà parlé plus haut, repréſen- » toit les yeux. »

Dans un petit creux, ſur la partie la plus élevée de l'iſle, M. Pickerſgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des ſtatues. Ceux-ci ſembloient plus larges qu'aucun des autres; mais il étoit trop tard pour s'arrêter à les meſurer. M. Wales, qui m'a communiqué ces détails, penſe qu'il y a une carrière d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paroît fort raiſonnable, & je crois que cela eſt arrivé ainſi.

Sur le penchant de la montagne, vers

ANN. 1774. Mars.

l'oueſt, ils découvrirent un autre puits; l'eau, fortement minéraliſée, avoit, à la ſurface, une écume verte très-épaiſſe, & elle exhaloit une puanteur inſupportable. Nos meſſieurs furent contraints d'en boire; mais bien-tôt ils en furent malades.

On ne vit que deux ou trois arbriſſeaux dans toute cette excurſion, ainſi que dans celle de la veille. La feuille & la graine de l'un d'eux, (appellées par les Naturels *Torromédo*) reſſembloient beaucoup à la feuille & à la graine de la veſce ordinaire; mais la coſſe, par ſa groſſeur & ſa forme, approchoit plus de celle du tamarain. La graine a un goût amer déſagréable; & les Naturels, voyant nos Meſſieurs en manger, leur firent ſigne de la cracher; ils y ſuppoſent, vraiſemblablement, quelque qualité pernicieuſe; le bois, d'une couleur rougeâtre, eſt aſſez dur & aſſez peſant, mais très-tortu, petit, court, & il ne ſurpaſſe pas ſix ou ſept pieds de hauteur. Au coin S. O. de l'iſle, on découvrit un autre petit abriſſeau, dont le bois eſt blanc & caſſant; & reſſemble d'ailleurs, par la feuille, au frêne: on apperçut en outre, en pluſieurs endroits, la plante dont les Taïtiens font leurs étoffes; mais elle étoit foible & d'une mauvaiſe venue, & elle avoit tout au plus deux pieds & demi d'élévation.

Ils ne rencontrerent point d'animal d'aucune

eſpèce; ſeulement quelques oiſeaux frapperent leurs regards: à moins que les vaiſſeaux ne ſoient dans la plus grande détreſſe, rien ne doit les porter à relâcher ſur cette iſle. ANN. 1774. Mars.

« On a oublié de dire que nous fûmes reçus » au débarquement par deux cents Naturels » aſſemblés, parmi leſquels je ne comptai que » quatorze à quinze femmes, & très-peu d'en- » fans. Comme ces femmes prodiguoient leurs » faveurs, je conjecturai que celles qui étoient » mariées, & qui étoient ſages, avoient été » forcées par les hommes de ſe tenir à leurs » habitations dans les parties éloignées de l'iſle. » On n'a peut-être jamais vu, dans aucune » contrée, des courtiſanes auſſi lubriques: » les matelots renoncerent à toute pudeur, » & ils ne rougirent pas de ſe livrer à la dé- » bauche, ſans chercher à la couvrir autrement » que par l'ombre des ſtatues giganteſques.

» Nous nous détachâmes de la troupe, » M. Patten, le lieutenant Clerke & moi, » pour faire de petites promenades ſéparées, » & nous ſouffrîmes beaucoup de la chaleur » du ſoleil. Nous avions pris nos fuſils, dans » l'eſpérance de tirer des oiſeaux; mais nous » fûmes trompés. Nous trouvâmes, dans un » champ cultivé, une eſpèce de *ſolanum nigrum*, » qu'on emploie à Taïti & aux iſles de la So- » ciété, comme vulnéraire, & qu'on cultive

ANN. 1774. Mars.

» peut-être ici pour cela. L'herbe, qui pouſſe
» communément au milieu des pierres dans
» les terreins en friche, avoit été ſoigneuſement
» arrachée & étendue ſur toute la plantation,
» ainſi qu'on y étend la marne, peut-être
» pour préſerver la *ſolanna* des rayons brû-
» lans du ſoleil; ce qui ſemble prouver que
» les Naturels n'ignorent pas entièrement
» l'économie rurale.

» Paſſant près de quelques arbriſſeaux qui
» fermoient l'entrée de deux huttes, nous
» crûmes entendre des voix de femmes; mais,
» prêtant une oreille attentive, nous n'enten-
» dîmes plus rien. Nous traverſâmes différens
» champs qui n'avoient aucune eſpèce d'enclos,
» quoiqu'en diſent les rédacteurs du voyage
» de Roggewin, qui paroiſſent avoir conſulté
» leur imagination, plutôt que la vérité.

» La chaleur nous épuiſa dans un tems
» où il nous reſtoit encore bien du chemin
» à faire, avant d'arriver au bord de la mer.
» Nous rencontrâmes, par bonheur, un
» Naturel qui recueilloit des patates dans un
» champ. Nous lui dîmes que nous avions
» une grande ſoif; & quoiqu'il fût vieux, il
» ſe mit à courir à une vaſte plantation de
» cannes de ſucre, & il nous en apporta ſur
» ſon dos une charge des meilleures & des
» plus remplies de jus. Après l'avoir récom-

» penſé de ſes bons offices, nous nous mî-
» mes à ſucer ce jus, qui étoit extrêmement
» rafraîchiſſant. ANN. 1774. Mars.

» Arrivés à la place du débarquement,
» où le capitaine Cook faiſoit divers échan-
» ges, nous vîmes des Naturels qui le trom-
» poient, en lui vendant des paniers rem-
» plis, en apparence de bananes, tandis qu'au
» fond il y avoit des pierres. Après les noix
» de cocos, auxquelles ils donnoient la pré-
» férence, ils aimoient beaucoup les étoffes
» de Taïti & d'Europe, qu'ils eſtimoient ſui-
» vant la grandeur des pièces; ils mettoient
» un prix inférieur aux ouvrages de fer.
» Quand le marché étoit honnêtement con-
» clu, la plupart s'enfuyoient avec l'étoffe,
» la noix de cocos, ou le clou qu'ils venoient
» d'acquérir; comme s'ils euſſent eu peur
» d'un dédit de notre part. Témoins des
» baſſes fripponneries qu'ils exerçoient, nous
» déplorions leur ſort. Quoique la rareté des
» étoffes force pluſieurs d'entr'eux à aller
» nuds, ils échangeoient le peu qu'ils en
» avoient, contre celles de Taïti, & cepen-
» dant nous ne pouvions pas leur en don-
» ner une auſſi grande quantité. Le deſir
» d'avoir de ces étoffes, les porta à vendre
» différentes choſes, dont probablement ils
» ne ſe ſeroient pas défaits autrement, &

ANN 1774. Mars.

» entr'autres des chapeaux, des colliers, des
» pendans d'oreilles & de petites figures hu-
» maines de bois, de dix-huit pouces ou de
» deux pieds de long, étroites, & d'un tra-
» vail beaucoup plus net & beaucoup plus
» propre que celui des ſtatues. Les unes re-
» préſentoient des hommes, & les autres des
» femmes; les traits n'avoient rien d'agréa-
» ble, & l'enſemble de la figure étoit trop
» large; cependant on y appercevoit le goût
» de la ſculpture. Le bois en eſt bien poli,
» d'un grain ferme, & d'un brun ſombre,
» ainſi que celui du caſuarina; mais, comme
» nous n'avions pas encore vu cet arbre ſur
» l'iſle, j'attendis avec empreſſement le re-
» tour de nos autres Meſſieurs, comptant
» que peut-être leurs déçouvertes nous don-
» neroient des lumières là-deſſus. Edidée étoit
» enchanté de ces petites figures, mieux tra-
» vaillées que les E-Tées deſon pays, & il
» en acheta pluſieurs, qui, à ce qu'il nous
» dit, ſeroient d'un grand prix à Taïti: pen-
» dant qu'il faiſoit ſa collection, il en trouva
» une qui repreſentoit la main d'une femme,
» ſculptée en bois jaune & à-peu-près de
» grandeur naturelle. Les ongles s'étendoient
» au moins à trois quarts de pouce au-delà
» de l'extrémité des doigts, qui étoient dans
» la poſition qu'ils leur donnent à Taïti,

» quand ils danſent. Le bois eſt d'une eſpèce
» odorante, &, comme les Taïtiens, ils en ANN. 1774. Mars.
» recueillent les petits coupeaux pour parfu-
» mer leur huile. Nous n'avions pas rencon-
» tré cet arbre, ni obſervé l'uſage de por-
» ter de longs ongles ſur cette iſle, & nous
» ne concevions pas d'où venoient ces mor-
» ceaux de ſculpture aſſez bien faits. Edidée
» a dans la ſuite donné cette main à mon
» pere, qui l'a dépoſée au muſæum à Lon-
» dres : notre Indien raſſembloit auſſi des
» chapeaux à plumes, ſur-tout de ceux qui
» avoient des plumes de frégates, parce que
» ces oiſeaux rares à Taïti, y ſont fort eſti-
» més à cauſe de leurs couleurs luiſantes.

» Nous fûmes témoins de la manière dont
» le propriétaire du champ chaſſa les voleurs
» qui fouillerent ſes pommes de terre, dont
» on a parlé plus haut ; les Naturels des iſles
» de la Société nous dirent ſouvent qu'ils
» infligent des peines capitales aux voleurs ;
» mais nous n'en avons pas vu d'exemple.
» A l'iſle de Pâque, nous n'avons jamais re-
» marqué que le délit fût puni d'aucune
» manière.

» Nous trouvâmes à bord pluſieurs Inſu-
» laires qui étoient venus à la nage, quoique
» le vaiſſeau fût à trois quarts de mille de la
» côte. Ils témoignerent l'admiration la plus

ANN. 1774. Mars.

» extraordinaire pour tout ce qu'ils voyoient : » chacun d'eux mesura avec les bras tendus » la longueur du bâtiment de l'avant à l'arrière : des masses si énormes de bois étonnoient d'autant plus ce peuple, que ses » pirogues sont faites de petits morceaux. Il » y avoit, parmi eux, une femme qui étoit » aussi venue à la nage, & qui trafiqua de » ses charmes avec une grande impudence. » Elle s'adressa d'abord à plusieurs des bas-» officiers, & ensuite aux matelots : elle égala » réellement les fameux exploits de Messaline » (a). Enfin un de ses compatriotes l'emmena » dans une de ses pirogues, & pour prix de » de sa lasciveté, elle emporta quelques gue-» nilles & quelques morceaux d'étoffe de » Taïti. Une autre des femmes de l'isle, qui » s'étoit rendue au vaisseau la veille, n'avoit » pas été moins libertine. L'ardeur insatiable » de leurs desirs & le succès de leurs aga-» ceries, au milieu d'un équipage malade, » nous surprenoient également.

» Je fis une autre promenade à terre après » dîné, & je m'arrêtai quelque-tems avec » une famille qui fouilloit des patates : j'allai

(a) Voyez Pline, histoire naturelle ; *L. X, ch. 63* ; Tacite *Ann. XI.* Juven. *Sat. VI, v. 129.*

Lassata viris, nec dum satiata recessit.

» dans une hutte très-petite, & on me fit
» asseoir : il y avoit six ou sept personnes, ANN. 1774. MAI.
» dont une femme & deux petits garçons.
« On m'offrit des cannes de sucre, & je pré-
» sentai à mes hôtes des étoffes de Taïti,
» dont, à l'instant, ils envelopperent leur
» tête. Ils ne témoignerent pas autant de cu-
» riosité que les Naturels des isles de la So-
» ciété, & ils retournerent bien-tôt à leur
» première occupation. Ils me donnerent
» plusieurs de leurs chapeaux à panache, pour
» des morceaux d'étoffe de la largeur d'un
» mouchoir.

» Les rédacteurs du voyage de Roggewin
» semblent dire que les Hollandois tirerent
» fort librement sur les Insulaires, qui ne
» les offensoient point; & qu'après en avoir
» tué un nombre considérable, ils répandi-
» rent la terreur dans l'ame des autres. No-
» tre arrivée ranima peut-être cette frayeur,
» transmise d'âge en âge; ce qui les rendoit
» si timides & si bienveillans à notre égard;
» mais, indépendamment de cette considéra-
» tion, il y a dans leur caractère une dou-
» ceur, une commisération & une bonté
» naturelle, &, par conséquent, de l'hospi-
» talité pour tous les étrangers qui abordent
» sur leur misérable isle.

CHAPITRE III.

Description de l'isle de Pâque, de ses productions, de la situation de ses habitans, de leurs mœurs, & de leurs usages. Conjectures sur leur gouvernement, leur religion, & sur d'autres sujets. Description plus particulière des statues gigantesques.

ANN. 1774. Mars.

JE VAIS parler plus en détail de cette isle, qui est sûrement celle où relâcha l'amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les descriptions de son voyage ne soient plus d'accord avec l'état actuel du pays : c'est peut-être aussi celle que vit le capitaine Davis en 1686; car, quand on l'apperçoit de l'est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ainsi que je l'ai déjà observé; si ce ne l'est point, la terre qu'il découvrit ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80.e jusqu'au 100.e méridien. Le capitaine Carteret la plaçoit beaucoup plus loin; mais sa route semble avoir été un peu trop au sud. Si j'avois trouvé de l'eau douce, je me proposois de passer quelques jours à chercher l'isle Basse-Sablonneuse, que rencontra Davis, ce qui auroit terminé la question : mais, comme il

me restoit un long chemin à faire, avant d'être sûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avois besoin de rafraîchissemens, je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvoit entraîner des conséquences fâcheuses pour l'équipage : les matelots étoient déjà affectés, plus ou moins, du scorbut. ANN. 1774. Mars.

Aucune nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette isle : car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux marins. Il n'y a point de mouillage sûr; point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puisse remplir ses futailles. La nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve, sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les Insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire, & leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata-oreddy, des plantains & des cannes de sucre : ces fruits sont assez bons & sur-tout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangé; ils ont aussi des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'étoit dans leur opinion si précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi

ANN. 1774. Mars.

eux, des volailles apprivoisées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne saveur; des rats qu'ils semblent manger; car j'ai rencontré un homme qui en tenoit des morts à sa main; il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il se proposoit de s'en nourrir: à-peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, & ceux de mer sont en petit nombre; j'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique, des oiseaux d'œuf, des noddies, des hirondelles, &c. La côte ne paroît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels.

L'isle de Pâque, ou la terre de Davis, gît par 27d 5′ 30″ de latitude S. & 109d 46′ 20″ de longitude oueſt. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une surface montueuse & pierreuse, & une côte ferme. Les collines sont si élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues: en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux islots de roche gissant près du rivage: les pointes nord & est de l'isle s'élèvent directement de la mer à une hauteur considérable: entre ces deux pointes, sur la partie S. E. la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, les Hollandois mouillerent. Je jetai l'ancre, comme on l'a déja dit, à l'oueſt de l'isle, trois

milles au nord de la pointe méridionale ; la grève sablonneuse restant E. S. E. Cette rade est très-bonne avec les vents d'est ; mais dangereuse avec ceux de l'oueſt, ainsi que l'autre, sur la côte S. E. doit être périlleuse par les vents d'est. ANN. 1774. Mars.

D'après ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un navigateur ne touchera jamais sur cette isle, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il ne se détourne pas de sa route. Alors la relâche seroit avantageuse, car les Insulaires vendront avec empressement & à bon marché les rafraîchissemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile ; mais, dans ces parages, les vaisseaux doivent y avoir besoin d'eau, & on n'y en trouve point. Il fut impossible de consommer celle que nous y prîmes, tant elle étoit salée ; elle avoit filtré à travers une grève pierreuse, dans un puits de pierre. Les Naturels ont construit ce puits pour cela, un peu au sud de la grève sablonneuse, dont on a fait mention si souvent ; & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu plusieurs boire de l'eau de la mer.

« L'isle est si stérile, qu'on n'y trouve pas » plus de vingt espèces différentes de plan- » tes ; & la plus grande partie ne croîtroit » pas sans culture (*a*). L'espace qu'occupent

(*a*) Les Espagnols mettent les courges blanches

ANN. 1774. Mars.

» les plantations eſt plus conſidérable, en » comparaiſon de celui qui reſte en friche. » Enfin le ſol eſt pierreux & par-tout brûlé » par le ſoleil.

» Quand on conſidère la misère de ces In- » ſulaires, on eſt étonné qu'ils vendent des » proviſions, dont la culture a dû leur cou- » ter beaucoup de peine & de travail. La » mauvaiſe qualité du ſol, la privation d'a- » nimaux domeſtiques, de bateaux & d'uſten- » ſiles propres à la pêche, rendent leur ſub- » ſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais » le deſir de poſſéder les joujous, & les cu- » rioſités que nous apportions parmi eux, » donnant à leurs deſirs une force irréſiſti- » ble, les empêchoient de réfléchir ſur les » beſoins preſſans que bien-tôt ils éprouve- » roient. »

Les habitans de cette iſle ne ſemblent pas être plus de ſix ou ſept cents. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de ſe montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalouſie chez les hommes, ou de crainte de paroître en public chez les

au nombre des productions végétales de cette iſle, mais nous n'en avons remarqué aucune. Voyez la lettre judicieuſe de M. Dalrymple au docteur Hawkſworth.

femmes. On s'étendra davantage plus bas sur cette matière.

ANN. 1774. Mars.

A juger du teint, des traits & de la langue des Insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les habitans des isles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la même nation se soit répandue sur toutes les isles, dans ce vaste Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, jusqu'à l'isle de Pâque, c'est-à-dire, sur presqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Insulaires ne se connoissent que par de vieilles traditions; & le laps du tems a rendu ces nations, en quelque sorte, étrangères; chacune a adopté des coutumes, des manières particulières, &c. Un observateur intelligent y apperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général le peuple de cette isle est d'une race foible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (*a*), & ces Insulaires sont bien loin d'être des géants, comme l'assure un des auteurs du voyage de Roggewin. Ils sont vifs & actifs, d'une physionomie assez heureuse, & d'un maintien qui n'est pas désagréable: ils ont de l'amitié & de l'hospitalité pour les

(*a*) On se souviendra que le pied Anglois est moins long que le pied de France.

ANN. 1774. Mars.

étrangers; mais ils ſont auſſi portés au vol que les habitans des iſles de la Société.

Les hommes ſont couverts, depuis les pieds juſqu'à la tête, de figures toutes à-peu-près pareilles : ils leur donnent ſeulement une direction différente, ſuivant les caprices de leur imagination. Les femmes ſont peu *tatouées* : elles ſe peignent de rouge & de blanc, ainſi que les hommes. La première couleur ſe tire du tamaris; mais je ne ſais pas de quoi eſt compoſée la ſeconde.

Ils ſe vêtiſſent d'une pièce d'étoffe piquée, longue de ſix pieds ſur quatre, ou d'une natte : une ſeconde pièce enveloppée autour de leurs reins, & une troiſième ſur leurs épaules, forment un habillement complet. Mais la plupart des hommes ſont, en quelque ſorte, nuds : ils ne portent qu'un tablier entre leurs jambes : chacune des extrémités de ce tablier s'attache à une corde ou ceinturon, qui eſt ſur leurs reins. Leur étoffe eſt faite de l'écorce d'une plante, comme celle des iſles de la Société; mais, parce qu'ils en ont peu, nous trouvâmes un grand débit de celles de Taiti; & même de toute ſorte de draps ou de toile.

En général, leurs cheveux ſont noirs : les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au ſommet de la tête; les hommes les coupent, ainſi que leurs barbes. « C'eſt par propreté

» propreté comme les habitans de Tonga-
» Tabboo; mais heureuſement ils paroiſſent
» moins ſujets à la lèpre. » Ils ornent leur front d'un bandeau rond garni de plumes, & ils ſe couvrent d'un bonnet de paille, ſemblable à ceux qu'on voit en Ecoſſe. Je crois que les hommes ſur-tout mettent le bandeau, & les femmes le bonnet. Les deux ſexes ont de très-grands trous, ou plutôt des fentes dans leurs oreilles, ſouvent de près de trois pouces de longueur : ils en replient quelquefois la partie inférieure dans cette fente; & alors on diroit qu'une partie de l'oreille eſt coupée. Les principaux pendans ſont du duvet blanc, des plumes & des anneaux compoſés d'une ſubſtance élaſtique roulée comme le reſſort d'une montre : ils en rempliſſent l'intérieur du trou. Je jugeai que c'étoit pour donner plus d'étendue à la fente. Excepté des amulettes d'oſſemens ou de coquillages, je ne me ſouviens pas de leur avoir vu d'autres parures.

ANN. 1774. Mars.

Quelques pacifiques, quelques bons que ſemblent être ces Inſulaires, ils ne manquent pas d'armes offenſives, telles que des maſſues courtes de bois, & des piques : ces piques ſont des bâtons tortus d'environ ſix pieds de long, armés à une extrémité d'un morceau de caillou. Ils ont auſſi une arme de bois, pa-

ANN. 1774. Mars.

reille au pattoo-patoo de la Nouvelle-Zélande. « Mais ils ſont en trop petit nombre, & trop » pauvres pour être continuellement en » guerre. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils » aient des querelles avec les iſles voiſines, » puiſqu'on n'en connoît aucune aſſez proche » pour cela; & les habitans de celle de Pâ- » que, ne nous ont rien dit ſur cette ma- » tière. »

Ils habitent de très-miſérables cabanes baſ- » ſes, compoſées de bâtons, plantés en terre, à ſix ou huit pieds de diſtance, les uns des autres, recourbés en haut, réunis au ſommet, & formant une eſpèce d'arche gothique. Les plus longs ſe placent au milieu, & les plus courts de chaque côté, & à moins de diſtance. Le bâtiment eſt ainſi plus élevé, & plus large au milieu, & plus bas & plus étroit vers chaque extrémité. A ces bâtons, ils en attachent d'autres horizontalement, & le tout eſt couvert de feuilles de cannes de ſucre. La porte, qui eſt au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, & elle eſt ſi baſſe & ſi étroite, qu'un homme peut à-peine y entrer en ſe traînant ſur ſes mains. La plus grande caſe que j'ai vue, avoit ſoixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, & trois ou quatre à chaque bout. Il y a des eſpèces de maiſons voûtées en pierre, & conſtruites en

partie ſous terre; mais je n'ai jamais été dans une de celles-là.

ANN. 1774. Mars.

Je n'ai vu aucun uſtenſile de ménage, ſi ce n'eſt un petit nombre de citrouilles. Ils préféroient les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur donner. Ils apprêtent leurs alimens de la même manière qu'à Taïti; c'eſt-à-dire, avec des pierres chaudes, dans un four ou creux fait en terre. Ils échauffent les pierres avec de l'herbe ou des têtes de cannes à ſucre & de plantains. Ils grillent, ſous des feux de paille, d'herbe ſeche, &c. les bananes. Nous avons compté ſouvent dix ou douze feux dans un même endroit: c'étoit communément le matin & le ſoir.

« Nous n'avons remarqué aucun amuſe-
» ment parmi eux, & pas un ſeul inſtrument
» de muſique. Ils doivent cependant ſe livrer
» à quelque plaiſir de ce genre, puiſqu'un
» Inſulaire, nommé Maroo-wahai, qui cou-
» cha ſur notre bord, parla beaucoup de
» danſer, dès que nous eûmes calmé ſes
» craintes ſur les dangers qu'il croyoit cou-
» rir. »

Je n'ai apperçu que trois ou quatre pirogues dans toute l'iſle: elles étoient très-mauvaiſes & conſtruites de pluſieurs morceaux de bois, joints enſemble par un petit cordage. Elles ont environ dix-huit ou vingt pieds de long. L'avant

ANN. 1774. Mars.

& l'arrière ſont ſculptés ou un peu élevés; elles ſont très-étroites, & elles ont des balanciers; elles ne paroiſſent pas capables de porter plus de quatre perſonnes, & ainſi elles ne ſont point propres aux navigations éloignées. Quelques petits & quelques mauvais que ſoient ces bâtimens, je ne ſais d'où provient le bois dont on les a fait: car il y avoit, en particulier, une planche de ſix ou huit pieds de long, de quatorze de large à une extrémité, & de huit à l'autre; & nous n'avons pas trouvé un ſeul arbre qui puiſſe donner une planche de la moitié de cette groſſeur. En effet, il n'y avoit pas, dans toute la pirogue, une ſeconde pièce de la moitié de de cette groſſeur.

Ils peuvent s'être procuré ce gros bois de deux manières: ou les eſpagnols l'y ont laiſſé, ou les flots l'ont apporté ſur la côte de l'iſle, d'une terre éloignée: peut-être auſſi qu'il y a aux environs un iſle d'où ils l'ont tiré. A la vérité, nous n'avons vu aucun ſigne de terre; & les Naturels du pays ne nous ont donné aucun éclairciſſement ſur cette matière, quoique nous ayions employé pour cela toute ſorte d'expédiens. Nous ne réuſsîmes pas mieux en faiſant des recherches ſur le véritable nom de l'iſle; car, en comparant nos notes, nous trouvâmes trois différens; ſavoir, Tamaaray, Whyhu & Téapy. Sans prétendre dire

lequel des trois eſt le véritable, où même ſi l'un d'eux eſt le nom propre, j'obſerverai ſeulement qu'Œdidée, qui entendoit mieux que nous le langage du pays, quoiqu'il le comprît très-imparfaitement, nous dit avoir appris des Inſulaires que l'iſle s'appelloit Téapy. Il paroît, par la relation du voyage de Roggewin, que leurs pirogues ne ſont pas meilleures aujourd'hui que de ſon tems : le défaut de matériaux, & non pas de génie, ſemble être la raiſon pourquoi ils n'ont pas fait de progrès dans cet art. Nous avons remarqué des morceaux de ſculpture bien deſſinés, & bien exécutés.

ANN. 1774. Mars.

Leurs plantations diſpoſées agréablement en ligne droite, ne ſont enfermées par aucune haie : en effet, puiſqu'ils n'ont pas d'arbriſſeaux, ils ne pourroient les entourer que de pierres.

Je ne doute point que toutes ces plantations ne ſoient des propriétés particulières, & qu'il n'y ait, comme à O-Taïti, des chefs (qu'ils appellent Arée-Kés) auxquels ces plantations appartiennent; mais je ne connois, en aucune manière, le pouvoir ni l'autorité de ces chefs, non plus que le gouvernement de l'iſle.

Je ſuis auſſi ignorant ſur leur religion. Je crois que les ſtatues giganteſques, dont on a ſi ſouvent parlé, ne paſſent pas pour des idoles dans l'eſprit des Inſulaires actuels, quoi-

ANN. 1774. Mars.

que cela ait pu être lors de la relâche de Roggewin : du moins je n'ai rien apperçu qui porte à le penſer. Au contraire, je ſuppoſe que ce ſont des cimetières, deſtinés à certaines claſſes & à certaines familles. Quelques-uns de nos Meſſieurs ont vu, ainſi que moi, un ſquelette humain qu'on venoit de couvrir de pierres dans une de ces plates-formes. Ces plates-formes, en maçonnerie, ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou ſeize de large, & de trois à douze d'élévation : la dimenſion dépend en partie de la nature du terrein, car elles ſont ordinairement ſituées au bord de la grève qui fait face à la mer ; de ſorte que cette façade peut être de dix ou douze pieds, ou davantage de hauteur, tandis que la hauteur des autres côtés, peut n'être pas de plus de trois ou quatre. Elles ſont conſtruites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges, & la main d'œuvre n'eſt pas inférieure à celle du plus bel ouvrage de maçonnerie que nous ayions en Angleterre ; ils n'emploient aucune eſpèce de ciment ; cependant les joints ſont très-ſerrés, & les pierres emmortaiſées les unes dans les autres d'une manière très-adroite. Les côtés ne ſont pas perpendiculaires ; ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets, &c. qu'on élève en

Europe : mais leurs ſoins, leurs peines & leur ſagacité, n'ont pas pu préſerver ces monumens curieux des ravages du tems, qui dévore tout. ANN. 1774. Mais.

Les ſtatues, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur ſervent de baſe : elles ſont, autant que nous avons pu en juger, à-peu-près à mi-corps, & le bas ſe termine par un tronc. L'exécution en eſt groſſière, mais pas mauvaiſe. Les traits du viſage, & en particulier le nez & le menton, ne ſont point mal formés : mais les oreilles ont une longueur diſproportionnée ; & quant au corps, on a peine à y trouver de la reſſemblance avec celui d'un homme.

Je n'ai examiné que deux ou trois de ces ſtatues, près de la place du débarquement : elles ſont d'une pierre griſe, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Meſſieurs qui traverſérent l'iſle, & qui en obſervérent beaucoup d'autres, penſoient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Inſulaires, qui ne connoiſſent en aucune manière les puiſſances de la mécanique, ont pu élever des maſſes ſi étonnantes, & enſuite placer, au-deſſus, les groſſes pierres cylindriques, dont on a fait

ANN. 1774 Mars.

mention plus haut. La ſeule méthode que j'imagine, eſt d'élever peu-à-peu l'extrémité ſupérieure, en la ſoutenant avec des pierres, à meſure qu'elle ſe hauſſe, & en bâtiſſant tout autour, juſqu'à ce qu'elle ſoit toute dreſſée : ils feroient ainſi une ſorte de colline ou d'échafaudage, ſur lequel ils rouleroient le cylindre pour le placer ſur la tête de la ſtatue, & en ôter enſuite les pierres. Mais ſi la pierre eſt artificielle, les ſtatues peuvent avoir été miſes en place, dans leur poſition actuelle, & le cylindre poſé enſuite, en conſtruiſant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque manière qu'on les ait élevées, il a falla un tems immenſe; ce qui montre aſſez l'induſtrie & la perſévérance des Inſulaires, au ſiècle où on les a élevées; car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puiſqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines. Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gotomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c. &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Arée-Kée*. Le dernier ſignifie chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.)

« Ces monumens ſinguliers, étant au-deſſus

» des forces actuelles de la nation, ſont vrai-
» ſemblablement des reſtes d'un tems plus
» fortuné. Sept cents Inſulaires, privés d'ou-
» tils, d'habitations & de vêtemens, tout oc-
» cupés du ſoin de trouver des alimens &
» de pourvoir à leurs premiers beſoins, n'ont
» pas pu conſtruire des plates-formes, qui
» demanderoient des ſiècles de travail. En
» effet, nous n'avons pas remarqué, dans
» nos excurſions, un ſeul inſtrument qui
» ſoit du moindre uſage dans la maçonnerie
» ou la ſculpture. Je n'y ai jamais vu de
» carrières récemment exploitées, ni aucune
» ébauche de ſtatue qui pût paſſer pour l'ou-
» vrage du tems préſent. Il eſt donc très-
» probable que jadis ce peuple étoit plus
» nombreux, plus riche & plus heureux,
» qu'alors il avoit du loiſir pour flatter la
» vanité de ſes princes, en perpétuant leurs
» noms par des monumens durables. Les
» reſtes des plantations, qu'on trouve ſur
» le ſommet des collines, donnent un nou-
» veau poids à cette conjecture. On ne peut
» pas déterminer par quels accidens divers
» une nation ſi floriſſante, a pu décheoir
» & retomber à l'état d'indigence où on la
» trouve aujourd'hui. Mais il eſt aiſé d'ima-
» giner pluſieurs cauſes capables de produire
» cet effet; & la dévaſtation cauſée par un

ANN. 1774. Mars.

ANN. 1774. 1 Mars.

» volcan, ſuffiroit ſeule pour raſſembler tou-
» tes les misères ſur des Inſulaires reſſerrés
» dans un ſi petit eſpace : cette iſle, qui peut-
» être produiſit jadis un volcan, puiſque tous
» les minéraux ſont purement volcaniques,
» a, ſuivant toute apparence, été bouleverſée
» par le feu. Les arbres, les plantes, tous
» les animaux domeſtiques, & même une
» grande partie de la nation, peuvent
» avoir péri dans une de ces épouvan-
» tables convulſions de la nature ; & la faim
» & la misère auront pourſuivi ceux qui
» échapperent au feu.

» Toutes les femmes que nous avons vues
» dans les différentes parties de l'iſle, ne
» montent pas à trente, quoique nous l'ayions
» traverſée preſque d'un bout à l'autre, &
» il n'eſt point du tout probable qu'elles ſe
» fuſſent retirées dans quelque lieux cachés.
» Si réellement il n'y a pas plus de trente
» ou quarante femmes pour ſix ou ſept cents
» hommes, la nation doit s'éteindre en très-
» peu de tems, à moins que nos principes
» de phyſique ſur la pluralité des maris, ne
» ſoient erronés. La plupart de ces femmes
» ne nous ont pas donné lieu de croire qu'elles
» ne fréquentent qu'un ſeul époux : au con-
» traire, elles ſembloient auſſi débauchées
» que Meſſaline & Cléopâtre. Mais cette dif-

» proportion eſt un phénomène ſi ſingulier,
» qu'on a peine à la croire, & je ne ſerois ANN. 1774. Mars.
» pas éloigné de penſer que réellement les
» deux ſexes ſont en nombre égal. Quoique
» perſonne de notre équipage n'ait obſervé
» des vallées, ou de retraites où les femmes
» aient pu ſe ſouſtraire à nos regards pendant
» notre ſéjour; le lecteur ſe rappellera ce-
» pendant les cavernes dont il a été queſtion
» plus haut, & dont les Naturels nous refu-
» ſerent l'entrée. Les cavernes d'Iſlande ſont
» aſſez vaſtes pour contenir pluſieurs milliers
» d'habitans, & il eſt probable que, dans un
» iſle également volcanique, telle que celle
» de Pâque, de pareilles cavernes pourroient
» ſervir d'aſyle à un grand nombre de Naturels.
» Nous ne ſavons pas pourquoi les habitans
» de l'iſle de Pâque ſont plus jaloux de leurs
» femmes que les Taïtiens. Leurs craintes, à
» notre égard, n'étoient pas mal fondées, car
» la conduite des matelots eſt inſolente & im
» modeſte, par-tout où ils jouiſſent de quelque
» ſupériorité ſur les peuples ſauvages.

» Je dois dire que nous avons apperçu très-
» peu d'enfans & ſi ce peuple jugeoit à propos
» de ſouſtraire ſes femmes à nos yeux, il n'y
» avoit aucune raiſon de cacher les enfans
» Cette matière reſte ainſi dans l'obſcurité,
» & ſi réellement le nombre des femmes n'eſt

ANN. 1774 Mars.

» pas conſidérable, il doit avoir été diminué
» par quelque accident extraordinaire que les
» Naturels ſeuls peuvent révéler. Notre igno-
» rance de la langue nous a privé de beaucoup
» d'éclairciſſemens. »

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a pluſieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres ſupérieures de chaque pile, étoient généralement blanches; peut-être qu'elles le ſont toujours ainſi quand le tas eſt complet. Sûrement ces tas ont quelque objet: il eſt probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qui tiennent lieu des grandes ſtatues.

Les outils de ce peuple ſont très-mauvais, & comme ceux de tous les autres Inſulaires de cette mer, compoſés de pierres, d'os & de coquillages, &c. Ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal; ce qui eſt extraordinaire, car ils en connoiſſent l'uſage; mais on peut dire que c'eſt parce qu'ils n'en ont pas un grand beſoin.

« Enfin, en ſuppoſant que les volcans ont
» bouleverſé depuis peu cette iſle, ſes habi-
» tans doivent plus exciter de pitié qu'aucun
» autre pays moins civiliſé, puiſque, con-
» noiſſant les commodités, les aiſances & le

» luxe de la vie, le ſouvenir de ces biens doit
» leur en rendre la perte plus ſenſible. Œdi- ANN. 1774. Mars.
» dée déploroit ſouvent leur ſituation, & il
» ſembloit prendre plus de part à leurs maux
» qu'à ceux des Zélandois. Il ajouta un autre
» bâton au paquet qui compoſoit ſon jour-
» nal, & il grava dans ſa mémoire cette ob-
» ſervation ſur l'iſle de Pâque, *Tata-Maïtaï*,
» *Whennua*, *Eeno*; le peuple y eſt bon, mais
» l'iſle eſt très-pauvre; au-lieu qu'à la Nou-
» velle-Zélande il faiſoit plus de reproches aux
» habitans qu'au pays. Ses ſentimens étoient
» toujours humains, & ſes idées toujours juſ-
» tes: rien n'avoit corrompu la bonté de
» ſon cœur, & la droiture de ſon entende-
» ment. »

CHAPITRE IV.

Paſſage de l'iſle de Pâque aux iſles des Marquiſes. Evénemens ſurvenus tandis que le vaiſſeau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Réſolution ſur l'iſle Sainte-Chriſtine.

ANN. 1774. Mars. EN QUITTANT l'iſle de Pâque, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. & N. N. O. avec un bon vent d'eſt : Nous vîmes la côte juſqu'à la diſtance de quinze lieues. Je projetois de toucher aux Marquiſes, ſi je ne rencontrois aucune terre, avant d'y arriver. A peine fûmes-nous en mer, que je fus attaqué d'une ſeconde maladie bilieuſe, un peu moins violente que la première. Je crois que je m'étois trop fatigué à l'iſle de Pâque.

« Tous ceux qui avoient fait de longues » courſes à travers l'iſle, avoient le viſage » brûlé par le ſoleil, & ils éprouvoient des » douleurs extrêmes à meſure que la peau ſe » levoit. Le ſéjour à terre & le peu de végé- » taux que nous venions d'y prendre, avoient » rétabli la ſanté des ſcorbutiques ; mais plu- » ſieurs retomberent bien-tôt, & ſe plaignirent » de conſtipations & de maladies bi- » lieuſes, qui ſont mortelles dans les climats

» chauds. Notre chirurgien fut obligé de gar-
» der le lit ; &, ce qu'il y eut de plus mal- ANN. 1774. Mars.
» heureux, les malades ne pouvoient pas
» manger les patates que nous avions embar-
» quées à l'iſle de Pâque, parce qu'elles étoient
» trop venteuſes pour leurs eſtomacs foibles.
» Les calmes ſur-tout nuiſirent beaucoup aux
» malades ; mais on les voyoit ſe ranimer à
» meſure que le vent devenoit frais. Nous
» appercevions, chaque jour, des oiſeaux du
» tropique & des fauchets, & nous épouvan-
» tâmes pluſieurs bancs de poiſſons volans
» qui s'élancerent hors de l'eau. »

Le 22, par 19d 20′ de latitude ſud & 114d 22.
49′ de longitude oueſt, je gouvernai nord-oueſt. Depuis notre départ de l'iſle de Pâque, la déclinaiſon de l'aimant n'avoit pas été de plus de 3d 4′, & pas moins de 2d 32′ eſt ; mais le 26, par 15d 17′ de latitude ſud & 119d 45′ de longitude oueſt, elle ne fut plus que 1d 1 eſt ; enſuite elle commença à augmenter.

Le 29, par 10d 20′ de latitude & 123d 29.
58′, de longitude oueſt, je portai au O. N. O. & le lendemain à l'oueſt, étant alors par 3d 24′ de latitude, parallèle que je jugeai celui des Marquiſes, où, comme je l'ai obſervé auparavant, je me propoſois de toucher, afin de déterminer leur poſition, qui varie beaucoup dans les différentes cartes. Comme nous

avions un bon vent aliſé fixe, je fis dreſſer
ANN. 1774. Mars. la forge & réparer diverſes ferrures. On travailloit déjà, depuis quelque-tems, à calfater les ponts, &c. &c.

En avançant à l'oueſt, nous reconnûmes que la déclinaiſon augmentoit, mais lentement; car, le 3 Avril, elle n'étoit que de 4d 40′ eſt, par 9d 32′ de latitude & 132d 45′ de longitude, ſuivant une obſervation faite en même-tems.

3 Avril.

24 Mars. « Depuis le 24, le ciel, en général, étoit » ſerein & la couleur de la mer d'un joli » bleu plus ou moins foncé, ſuivant celle du » firmament. Les dauphins, les bonites & » les goulus ſe montroient de tems-en-tems, » ainſi que différens oiſeaux, qui ſe battoient
28. » avec les poiſſons volans. La chaleur du » ſoleil, tempérée par le mouvement rapide » de l'air, nous permettoit de faire ſur les » ponts des promenades fort agréables. Nous » avions beſoin de ces beaux jours pour ra- » nimer nos eſprits défaillans: les végétaux » de l'iſle de Pâque étoient déjà conſommés: » il falloit manger des viandes ſalées, ma- » rinées depuis trois ans, & dont les ſucs » étoient entièrement détruits, ou ſe con- » tenter de biſcuits, ſi l'eſtomac ne pouvoit » pas digérer ces ſubſtances groſſières. Comme » tout le monde deſiroit la terre, nous conſultions,

» ſultions, avec empreſſement, les livres qui traitoient du voyage de Mindana, & les termes vagues qui expriment la diſtance des Marquiſes au Pérou : donnant une libre carrière à nos conjectures, chaque jour produiſoit de nouveaux calculs ſur leur longitude. Nous paſsâmes pendant cinq jours conſécutifs ſur les différentes poſitions que les géographes ont donné à ces iſles. Durant cette route, nous joûmes de quelques ſoirées charmantes; & le 3, au coucher du ſoleil, nous obſervâmes en particulier, que le firmament & les nuages étoient teints de différentes couleurs vertes. Frézier avoit obſervé, avant nous, cette couleur qui n'eſt point extraordinaire ſi l'air eſt chargé de vapeurs, comme cela arrive ſouvent entre les tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poiſſon ſuceur, qui s'attacha à un poiſſon volant avec lequel nous avions amorcé un hameçon : preuve que ces animaux ne ſont pas toujours collés aux goulus, & nous apperçûmes un gros poiſſon de l'eſpèce des raies, appellé diable de mer par quelques auteurs; il reſſembloit parfaitement à un autre, qui avoit frappé nos regards dans la mer atlantique, le premier de Septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiſeaux du tropique & des

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» frégates augmentoit autour de nous à me-
» ſure que nous marchions à l'oueſt, & que
» nous approchions des iſles que nous nous
» attendions à trouver. »

Je continuai à cingler à l'oueſt juſqu'au
6. 6, à quatre heures de l'après-midi, tems où, par 9d 20′ de latitude & 138d 14′ de longitude oueſt, nous découvrîmes une iſle qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le S. O. $\frac{1}{4}$ S. qui ſembloit plus étendue que la première. J'arrivai ſur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un tems pluvieux, variable & des raffales; ce qui eſt aſſez commun dans cette mer, quand on eſt près d'une haute terre. Le lendemain, au matin, à ſix heures, la première iſle nous reſtoit au N. O.; la ſeconde au S. O. $\frac{1}{2}$ O.; & une troiſième à l'O. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernières: bien-tôt après, nous en apperçûmes une quatrième encore plus à l'oueſt. Nous étions alors bien aſſuré que c'étoient les Marquiſes, découvertes par Mindana, en 1595. La première iſle étoit une nouvelle découverte, & je la nommai iſle de Hood, d'après le jeune volontaire qui la montra le premier; la ſeconde étoit celle de San Pédro; la troiſième la Dominica; & la quatrième Sainte-Chriſtine.

« La Dominica la plus voiſine de nous, pa-
» roiſſoit montueuſe, & hériſſée & ſtérile
» à la pointe N. E.; mais plus loin, au nord,
» nous obſervâmes des vallées remplies d'har-
» bres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme
» la brume s'éclairciſſoit, nous vîmes plu-
» ſieurs roches eſcarpées, pareilles à des clo-
» chers, & des ſommets creux entaſſés au
» centre de l'iſle; ce qui prouve que les volcans
» & les tremblemens de terre ont bouleverſé la
» ſurface de ce pays. Toute la partie orientale
» offre une coupe perpendiculaire fort élevée,
» & déchiquetée en obéliſques & en ravins. »

ANN. 1774. Avril.

Nous rengeâmes le côté S. E. ſans trouver la moindre apparence de mouillage, juſqu'au canal qui le ſépare de Sainte-Chriſtine. Je traverſai ce canal, portant ſur la dernière iſle, & je longeai la côte au S. E. cherchant le port de Mindana. Nous dépaſſâmes pluſieurs anſes, qui ſembloient offrir un ancrage; mais une groſſe houle briſoit ſur toutes les côtes. Quelques pirogues ſe détacherent bien-tôt des rivages & nous ſuivirent.

« Nous remarquâmes des cantons agréables
» ſur les deux terres, entre les fentes des mon-
» tagnes; mais nous ne découvrions point de
» plaines pareilles à celles qui embelliſſent les
» iſles de la Société. Cependant la côte de
» Sainte-Chriſtine ranimoit notre courage,

ANN. 1774. Avril.

» & nous inſpiroit cette gaieté que reſſentent
» tous les marins fatigués, à l'aſpect d'une
» campagne fertile. Les deux pointes de chaque
» anſe, que nous dépaſsâmes, enfermoient
» une valée remplie de forêts & de plantations
» d'une charmante verdure. Nous voyions de
» toute part, des habitans courir en contem-
» plant notre vaiſſeau. »

Parvenus devant le port que nous cherchions, j'eſſayai d'y entrer; mais comme le vent étoit debout, & qu'il ſouffloit par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous ſaiſit au moment de la manœuvre, caſſa un de nos mâts; &, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être briſés contre les rochers, ſous le vent; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-deſſus du vent: je remis enſuite le cap vers la côte, & ſans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre braſſes d'eau, fond de beau ſable. A l'inſtant, trente ou quarante Naturels du pays s'approcherent de nous ſur dix ou douze pirogues; mais il fallut beaucoup d'adreſſe pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminerent les Inſulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles: tous les autres imiterent enſuite cet exemple; &, ayant échangé des fruits à pain & du poiſſon contre de petits clous, &c.

ils se retirerent à terre, après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avoit une fronde entortillée autour de sa main.

ANN. 1774. Avril.

« Quelques-unes de leurs pirogues étoient » doubles & portoient quinze hommes; d'autres » au contraire, plus petites, en contenoient » de trois à sept. Avant de monter sur notre » bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, » (sans doute des symboles de paix) comme » aux isles de la Société & aux isles des Amis: » pour achever leur cérémonie, nous ne man- » quâmes pas de les attacher aux hauts bans.

» Ces Insulaires étoient bien faits, d'une » jolie figure, d'un teint jaunâtre ou tanné, » & des piquures répandues sur tout leur » corps, les rendoient presque noirs. On par- » lera plus bas de leur vêtement, leur pa- » rure & leurs pirogues. Comme nous de- » mandions sans cesse des cochons, ils nous » promirent de nous en amener; &, le soir, » ils nous en vendirent en effet un pour un » couteau. Dès qu'il fut nuit, les Naturels » se retirerent, suivant la coutume univer- » selle de tous les peuples de la mer du sud, » que la nouveauté d'un objet aussi extraor- » dinaire qu'un vaisseau européen, ne peut » pas engager à veiller une nuit entière. Les » vallées de notre havre étoient remplies

ANN. 1774. Avril.

» d'arbres, & tout y répondoit à la deſcrip-
» tion qu'en ont faite les Eſpagnols. Nous
» voyions pluſieurs feux à travers les forêts,
» fort loin du rivage, & nous conclûmes
» que le pays étoit bien peuplé. Le lende-
» main, dès le point du jour, les nuages ſe
» diſſiperent, & nous découvrîmes à plain
» la terre. Sur le côté méridional s'élève un
» pic eſcarpé & inacceſſible. Toute la partie
» nord eſt une colline noire & brûlée, qui
» forme une eſpèce de voûte le long de la
» côte, & qui eſt revêtue au ſommet de
» caſuarinas ; mais au fond du havre ſe trou-
» ve une chaîne tres-haute, plate à la cime,
» & reſſemblant à la montagne de la Table,
» au Cap de Bonne-Eſpérance. Dans la par-
» tie la plus élevée de ſes bords, nous re-
» marquâmes des rangées de pieux ou de pa-
» liſſades, bien joints, comme des fortifica-
» tions : c'eſt peut-être ce que les Eſpagnols
» ont appellé des retranchemens ; en effet,
» ils reſſemblent beaucoup aux hippas des
» Zélandois. »

1. Dès le grand matin du 8, les Inſulaires nous firent une ſeconde viſite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils vouloient ſouvent garder nos marchandiſes, ſans rien

donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fusil pardessus la tête de l'un d'eux, qui nous avoit déjà trompé plusieurs fois : ils se comporterent ensuite avec plus d'honnêteté, & bien-tôt après quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaisseau plus loin dans la baie ; & j'allai sur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avoit trop de Naturels à bord, je dis aux officiers : « Vous devez bien les guetter, sans cette pré- » caution, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avoient pris un des chandeliers de fer du passe-avant, & qu'ils l'emportoient en fuyant ; j'ordonnai de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe ; mais je défendis de tuer. Les Naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, & le malheureux voleur fut tué au troisième coup. Deux autres, qui l'accompagnoient, se jeterent à l'eau ; mais ils rentrerent sur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avoient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vuidoit le sang & l'eau, en poussant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune-homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetoit sur le mort un regard triste & abattu : nous eûmes

ANN. 1774. Avril.

par la ſuite lieu de croire que c'étoit ſon fils.

ANN. 1774. Avril.

« Ils traînerent la pirogue ſur la côte à » travers la houle, & porterent le mort dans » les bois. Bien-tôt nous entendîmes le ſon » des tambours, & nous vîmes un nombre » conſidérable d'habitans aſſemblés ſur la » grève, & armés de piques & de maſſues: » ils ſembloient nous faire beaucoup de me- » naces. On ne peut s'empêcher de regret- » ter la mort de ce malheureux Indien, tué » ſi légèrement. On accuſe de cruauté, & » avec raiſon, les premiers conquérans de » l'Amérique, parce qu'ils traitoient les peu- » ples de ce continent comme des animaux, » qu'il eſt permis de tuer pour ſon amuſe- » ment; & combien d'Inſulaires de la mer du » ſud ont péri par les armes des Européens » dans le dix-huitième ſiècle ! Œdidée fon- » dit en larmes quand il vit un homme aſſaſ- » ſiner un autre homme pour une pareille » bagatelle : ſa commiſération doit faire rou- » gir ces marins civiliſés, qui parlent ſi ſou- » vent d'humanité, ſans que leurs cœurs » ſoient plus compâtiſſans. »

Ce malheureux accident mit en fuite les Naturels. Je les ſuivis dans la baie, & je perſuadai à ceux d'une pirogue de ſe ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choſes; ce qui diſſipa un

peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'eſt-à-dire ce dont nous avions le plus beſoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre de toue avec trois hauſſières, afin de remorquer le vaiſſeau & virer à pic ſur l'ancre d'affourche. Il ſemble que les Indiens, connoiſſant alors l'effet de nos armes à feu, ne devoient pas nous engager à leur tirer deſſus une ſeconde fois ; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, ſur une pirogue, ſe détacherent de la côte, ſaiſirent la corde de la bouée, entreprirent de la traîner à terre, ſans ſavoir à quoi elle tenoit. De peur qu'après avoir découvert leur mépriſe, ils n'enlevaſſent la bouée, on leur tira un coup de fuſil. La balle n'alla point juſqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention ; mais une ſeconde ayant paſſé pardeſſus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occaſion de tirer un autre coup de fuſil : ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettoit pas en ſûreté ; c'eſt du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la fuite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commiſſent, je réſolus de ne plus

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774 Avril.

les punir, parce que notre séjour, parmi eux, ne devoit pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous causerent nous retarderent si long-tems, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & souffla par raffales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels se hasarderent bien-tôt à revenir près de nous. Il y avoit, sur la première pirogue qui s'avança, un homme qui sembloit au-dessus du commun. Il s'approchoit lentement avec un cochon sur son épaule, & il prononçoit quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Résolution, je lui fis présent d'une hache & de plusieurs autres choses : en retour, il me donna son cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il resta peu de tems. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent son exemple, & les échanges se rétablirent à l'instant.

Sur ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvoit y faire : les Naturels nous accueillirent d'une manière très-amicale, &, comme s'il n'étoit rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons; &, après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord.

« Je débarquai aussi avec le docteur Spar-

» mann, Œdidée & mon pere, ſous les ro-
» chers en forme de voûte. Nous fûmes reçus
» par plus de cent Inſulaires, armés de pi-
» ques & de maſſues, dont ils n'eſſayerent
» pas de faire le moindre uſage, nous les
» priâmes de s'aſſeoir, & ils y conſentirent
» ſur-le-champ. Leur prodiguant enſuite tou-
» tes les marques poſſibles d'attachement &
» de bienveillance, nous eſſayâmes de juſti-
» fier ce qui étoit arrivé; nous leur dîmes
» que nous n'avions mis à mort un de leurs
» compatriotes, que parce qu'il venoit de
» nous voler; que nous deſirions vivre en
» bonne intelligence avec eux; que nous vou-
» lions ſeulement faire de l'eau, du bois,
» &c., & que nous leur donnerions des clous,
» des haches, &. Nos raiſonnemens ſpécieux
» les ſéduiſirent: ils ſembloient perſuadés que
» le mort avoit mérité d'être tué, & ils nous
» menerent le long de la grève à un ruiſſeau,
» où l'on conduiſit enſuite les futailles.

ANN. 1774. Avril.

» Nous n'apperçûmes aucune femme dans
» la foule: elles s'étoient probablement reti-
» rées au fond des montagnes à la première
» alarme; mais quelques hommes, qui pa-
» roiſſoient être les conducteurs, étoient
» mieux armés & plus parés que les autres,
» qui n'avoient pour vêtemens qu'un petit
» morceau d'étoffe autour des reins. Les pi-

ANN. 1774. Avril.

» quures qui couvroient preſque entièrement
» le corps de ceux d'un moyen-âge, empê-
» choient d'appercevoir l'élégance de leurs
» formes; mais, parmi les jeunes gens qui
» n'étoient pas encore *tatoués*, on diſtinguoit
» aiſément leur beauté, ſi frappante qu'elle
» excitoit notre admiration. Nous mettions
» la plupart à côté des modèles fameux de
» l'antiquité :

Qualis aut nireus fuit, aut aquosâ
Raptus ab ida. HORAT.

» Le teint de ces jeunes Inſulaires, n'étoit
» pas auſſi brun que celui des gens du peuple
» des iſles de la Société; mais les hommes
» paroiſſoient infiniment plus noirs, ainſi
» qu'on l'a déjà remarqué. Ces piquures
» étoient diſpoſées avec la plus grande ré-
» gularité; & les marques d'une jambe, d'un
» bras & d'une joue, &c. correſpondoient
» exactement avec celles de l'autre. Elles ne
» repréſentoient ni un animal, ni une plante;
» mais elles conſiſtoient en taches, en ſpira-
» les, barres, échiquiers & lignes, qui of-
» froient un aſpect très-bigarré. Leur phyſio-
» nomie agréable & ouverte, annonçoit de
» la vivacité : ils avoient des yeux grands
» & noirs, des cheveux noirs, bouclés &
» forts, ſi on en excepte un petit nom-

» bre, qui les avoient couleur de ſable.
» En général, leur barbe étoit peu four-
» nie, à cauſe des cicatrices laiſſées par le
» *tatouage*. S'ils ne portoient point d'habits,
» en revanche ils étoient chargés d'ornemens.
» Une eſpèce de diadême, dont on fait la deſ-
» cription plus bas, ou bien un cercle de plumes
» de frégates, ou une frange de cordons de
» bourre de cocos, décoroit leur tête. L'oreille
» étoit cachée par deux morceaux applatis de
» bois, d'une forme ovale & d'environ trois
» pouces de long, & peints en blanc avec de
» la chaux. Une eſpèce de hauſſe-col de petits
» morceaux de bois léger, pareils au liège, &
» joints enſemble avec de la gomme, en forme
» circulaire, pendoit ſur le cou, ou plutôt ſur
» la poitrine des chefs. Des fèves écarlates
» (*abrus precatorius*. Linn.) formoient auſſi,
» ſur cet hauſſe-col, un grand nombre de cor-
» dons de deux ou trois pouces de longueur.
» Ceux qui ne jouiſſoient pas de cette noble
» parure, portoient du moins un cordon,
» auquel étoit attaché un coquillage poli &
» repréſentant une large dent. On voyoit en-
» core autour de leur ceinture, de leur bras,
» de leur genoux, & des chevilles de leurs
» pieds, des touffes de cheveux. Ils vendoient
» pour peu de choſe leurs autres ornemens,
» excepté ces derniers, auxquels ils mettoient

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» un grand prix, quoiqu'ils fussent remplis
» de vermine. Il est probable qu'ils conser-
» vent ces touffes de cheveux, en mémoire
» de leurs parens morts ; ou bien ce sont
» des dépouilles de leurs ennemis, qu'ils
» gardent comme des trophées de leurs vic-
» toires. Un gros clou, ou quelque chose
» qui frappoit fortement leurs yeux, l'em-
» portoit ordinairement sur la répugnance
» qu'ils montroient à nous céder ces précieu-
» ses bagatelles.

» Après avoir fait ces observations sur les
» Indiens qui nous environnoient, nous quit-
» tâmes le rivage, pour pénétrer dans les
» bois, à quelque distance du capitaine Cook:
» je rassemblai des plantes, dont nous avions
» déjà vu la plupart aux isles de la Société.
» Comme nous ne voulions pas avancer
» beaucoup dans l'intérieur de l'isle, le pre-
» mier jour, nos recherches ne s'étendirent
» pas au-delà de la terre basse qui borde la
» grève, & qui est entièrement inhabitée;
» nous trouvâmes cependant, parmi les ar-
» bres, des compartimens quarrés, enfermés
» par de grosses pierres, & d'une figure ré-
» gulière. Nous apprîmes ensuite que c'étoient
» des fondemens de maisons. On peut con-
» jecturer de-là que la mauvaise qualité du
» terrein a fait abandonner ces places, ou-

» qu'ils ne les occupent qu'en certaines ſai-
» ſons. Tout ce canton étoit deſtitué de plan- ANN. 1774. Avril.
» tations, & couvert de grands bois, dont
» pluſieurs paroiſſent bons pour la charpente.
» Les Naturels n'eſſayerent point de nous
» arrêter, & nous dirigeâmes notre prome-
» nade du côté qui nous plut. Une petite
» colline, revêtue d'une longue herbe, qui
» montoit juſqu'à notre ceinture, ſe projette
» en avant, & ſépare cette grève d'une au-
» tre qui eſt au ſud. Sur le côté ſeptentrio-
» nal de cette colline, il y a, à l'endroit
» qu'indiquent les navigateurs eſpagnols, une
» belle ſource d'eau limpide, qui ſort du ro-
» cher, forme enſuite un petit baſſin, & coule
» de-là dans la mer : près de cette ſource, un
» ruiſſeau deſcend des hautes collines; un
» ſecond, plus conſidérable que le premier,
» ſe précipite au milieu de la grève (c'eſt là
» que nous remplîmes nos futailles); & on
» en rencontre un troiſième du côté du nord.
» Cette iſle eſt bien arroſée, ce qui eſt fort
» utile aux végétaux, ainſi qu'aux habitans.
» Nous retournâmes bien-tôt à la place du
» marché, emportant la collection que nous
» avions faite, & nous causâmes avec les
» Naturels, qui témoignoient ſi peu de dé-
» fiance, qu'ils changeoient leurs armes con-
» tre nos outils de fer. Ces armes étoient

ANN. 1774. Avril.

» toutes de bois de maſſue, ou de caſuarinas » (*a*); nous n'achetâmes que de ſimples piques, » d'environ huit ou dix pieds de long, ou » des maſſues, qui avoient communément » un gros nœud à une extrémité. »

Dès qu'on eut dîné, je renvoyai les bateaux à l'aiguade, ſous la protection d'une garde : à leur débarquement, les Inſulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui ſembloit fort effrayé : un ou deux autres revinrent enſuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raiſon de cette frayeur ſubite.

« Je reſtai ſur la Réſolution, mais mon » pere accompagna M. Cook, & il remonta » une petite colline, juſqu'à une mauvaiſe » cabane; n'y trouvant point d'habitans, il » mit des clous ſur des fruits à pain, qu'il » vit près de la hutte, & il redeſcendit au » rivage, avec quelques plantes.

» Il remarqua enſuite que le tems, qui » avoit été très-chaud à terre, étoit beaucoup » plus froid à bord, où de groſſes bouffées » de vents, accompagnées quelquefois de pe- » tites pluies, ſouffloient des montagnes. »

(*a*) « Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, » qui ſignifie *guerre*, parce qu'il fournit des inſtru- » mens de mort. »

Le 9,

Le 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire; & nos gens n'appercurent les Naturels qu'au moment de leur retour. Après déjeûner, je débarquai avant la garde, & les Naturels se précipiterent autour de moi en grande foule. Mais, dès que la garde eut descendu à terre, j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Je pense qu'ils avoient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne me voyoient pas à la tête du détachement; &, sans ma présence, ils se seroient également retirés aujourd'hui.

ANN. 1774. 9 Avril.

Vers midi, un chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement. Je lui offris toutes les bagatelles que j'avois; &, de son côté, il me donna quelques-uns des ornemens dont il étoit paré. Ces échanges finis, il parut qu'il régnoit de la bonne intelligence entre nous : ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retournâmes dîner à bord, sans que le chef voulût nous accompagner.

« Avant de partir, plusieurs pirogues étoient » arrivées au vaisseau de la *Dominica*, tandis » que d'autres de l'isle de Sainte-Christine re» montoient le détroit. Les Indiens, qui étoient » sur les premières, paroissoient de la même

ANN. 1774. Avril.

» nation que ceux que nous connoiſſions dé-
» jà, & ils nous vendirent les mêmes fruits.
» Le chef dont on vient de parler, portoit un
» manteau d'écorce de mûrier, pareille à l'é-
» toffe de Taïti, & il avoit le diadême, le hauſſe-
» col, les pendans d'oreilles, & les touffes de
» cheveux. On nous fit entendre que c'étoit le
» roi de toute l'iſle, quoiqu'on ne lui témoignât
» pas beaucoup de reſpect. Il nous avertit qu'il
» s'appelloit *Honoo* (*a*), & qu'il étoit *He-kaa-aï*,
» titre qui correſpond ſans doute à l'Arée de
» Taïti, & à l'Aréeké des iſles des Amis. Il pa-
» roiſſoit intelligent & d'un bon caractère : ſa
» figure étoit d'ailleurs très expreſſive : M. Hod-
» ges l'a peint avec vérité, & on en trouve
» la gravure dans ce voyage. Nous lui de-
» mandâmes le nom de ſon iſle & de celles
» des environs, & il nous répondit que Sain-
» te-Chriſtine ſe nomme *Waitahoo*, la Do-
» minica *Heevaroa*, & Saint-Pédro *Onateyo*.
» Œdidée, qui aimoit paſſionnément ce peu-
» ple, parce qu'il reſſembloit, par les mœurs,

(*a*) « Ce mot ſignifie une tortue dans la langue
» de Taïti ; & il eſt probable que ces peuples em-
» pruntent quelquefois leurs noms de ceux des ani-
» maux, comme les habitans de l'Amérique ſeptен-
» trionale. Le mot *O-Too*, nom du roi de Taïti,
» ſignifie auſſi *héron*. »

» le langage & la figure, à ſes compatriotes, » converſoit ſans ceſſe avec les Naturels, & » il en achetoit un grand nombre d'orne- » mens. Il leur apprit différens uſages de ſon » pays, & entr'autres, la méthode d'allumer » du feu, en frottant l'un contre l'autre des » morceaux de bois ſecs de l'*Hibiſcus Tilia-* » *ceus* : ils prêterent une oreille attentive à » ſes inſtructions. Les Inſulaires eſtimoient » fort les plumes de Tonga-Taboo, ou de » l'iſle d'Amſterdam, & ils les acheterent » volontiers au prix de leurs parures de tête, » ou de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes » qu'une ſeule femme âgée, aſſiſe dans un » cercle au milieu de ſes compatriotes : elle » étoit revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, » comme les femmes des iſles de la Société : » à ſa figure, on l'auroit priſe pour une » Taïtienne.

ANN. 1774. Avril.

» Nous fîmes environ un mille & demi ſur » le bord méridional du ruiſſeau : après avoir » traverſé un canton, d'où nous découvrîmes » en plein le havre, nous entrâmes dans un » bois épais, compoſé principalement de » *Rattas* ou de noyers de Taïti, *Inocarpus* (*a*), » d'une groſſeur & d'une hauteur conſidérables, » & de beaux arbres à pain : on trouve ces

(*a*) Voyez Forſter, *Nova genera plantarum*.

ANN. 1774 Avril.

» deux eſpèces dans les plaines de Taïti, » où la chaleur eſt moins violente que ſur ces » iſles. Nous arrivâmes enfin à une des habi- » tations des Naturels : c'étoit une miſérable » cabane, en comparaiſon des maiſons élevées » des iſles de la Société, placée ſur une plate- » forme élevée de pierres, qui n'étoient pas » même aſſez unies & aſſez égales, pour qu'on » pût s'y aſſeoir ſans ſe briſer le corps, quoi- » qu'elles fuſſent revêtues de nattes. Les Na- » turels avoient érigé ſur cette baſe des cannes » de bambous, ſerrées très-près les uns des » autres, d'environ cinq ou ſix pieds d'élé- » vation, & par-deſſus leſquelles le toit formoit » un faîte au ſommet, compoſé de petits bâtons » couverts de feuilles d'arbre à pain & de rattas. » Toute la hutte avoit environ cinq pieds de » long, & huit ou dix de large : l'uſage où » ils ſont de ſoutenir leurs habitations par des » fondemens de pierres, ſemble ſuppoſer que » le pays eſt ſujet, en certaines ſaiſons de l'an- » née, à de fortes pluies & à des inondations. » Nous y trouvâmes de grands auges de bois » remplis de morceaux de fruits à pain, mêlés » avec de l'eau. Trois Indiens, qui parurent » près de la hutte, allerent nous chercher de » l'eau à un ruiſſeau qui couloit à environ cent » verges de-là. Les ayant remerciés de leur » bonté par des préſens, nous nous rendimes

» à la grève, & nous retournâmes enſuite à
» bord. Pour rejoindre notre chaloupe, nous ANN. 1774. Avril.
» courûmes le plus grand riſque de périr en
» chavirant: la houle, qui briſoit contre les
» rochers, nous couvrit entiérement d'eau.
» Œdidée, qui étoit reſté à terre, nous voyant
» en danger, ſe jetta à la mer, & ſe rendit
» près de nous à la nage, afin de ne pas nous
» expoſer à un nouveau péril, quand nous
» voudrions aller le reprendre. »

L'après-midi, j'envoyai à terre les détachemens chargés de faire de l'eau & des échanges: la plupart des naturels s'étoient retirés dans l'intérieur du pays. J'allai à l'anſe méridionale de la baie, où je me procurai cinq cochons & enſuite dans une maiſon, qui, à ce qu'on nous dit, étoit à l'homme que nous avions tué. Ce devoit être un perſonnage conſidérable, puiſqu'il y avoit dans ſa cabane & dans les environs, ſix cochons appartenans alors à ſon fils, qui s'enfuit à notre approche. Je deſirois beaucoup de le voir, de lui faire un préſent, &, par mes careſſes, de le convaincre que nous avions tué ſon pere ſans mauvais deſſein contre la nation. Il eût été inutile de laiſſer quelque choſe dans l'habitation, parce que les autres l'auroient enlevé, d'autant plus ſûrement que je n'aurois pas pu leur expliquer à qui je deſtinois ce don. Ils obſervoient rarement une

ANN. 1774. Avril.

honnêteté rigoureuſe en pareille occaſion, & je venois d'en voir un exemple frappant. Un homme qui montoit une pirogue, m'offrit un petit cochon pour un clou de ſix pouces : je donnai ce clou à un Indien qui manœuvroit la pirogue, & qui le gardant pour lui-même, en préſenta un bien plus petit au maître du cochon : ils commencerent à ſe diſputer, & j'attendis la fin de cette querelle ; mais l'Indien, qui tenoit le grand clou, ſembloit décidé à le garder, & je les quittai ſans ſavoir comment ſe termina leur affaire. Le ſoir, nous retournâmes à bord avec des rafraîchiſſemens, nous avions aſſez bien employé notre journée.

« Le docteur Sparmann paſſa avec moi » l'après-dinée à bord, à décrire & deſſiner » les plantes que nous avions raſſemblées le » matin. Mais mon père accompagna le capitaine à la grève méridionale, & il trouva, près de la mer, pluſieurs habitations, » ſans voir de femmes. C'étoit le rivage où » les Inſulaires porterent le corps de l'homme tué : on vient de dire qu'ils arriverent à une cabane qui appartenoit au défunt ; M. Cook demanda s'il n'avoit ni » femme, ni fils, ni ſœurs, ni parens, & on » lui dit qu'elles pleuroient le mort au ſommet de la montagne, d'où l'on peut ſoupçonner que les paliſſades ou enclos qu'on

» voit le long du ſommet des rochers, ſont
» les cimetières des habitans. Le capitaine fit ANN. 1774. Avril.
» des échanges en cet endroit, & quoiqu'il
» fût entouré des parens de l'Inſulaire tué,
» on n'apperçut parmi eux, ni animoſité,
» ni reſſentiment. »

Le 10, dès le grand matin, les Inſulaires 10.
vinrent en pirogues des cantons éloignés, & ils nous vendirent des cochons; de ſorte que nous en avions alors aſſez pour en ſervir à tout l'équipage. En général, ils étoient ſi petits, que nous en conſommions quarante ou cinquante dans un repas. Le détachement achetoit toujours à terre beaucoup de fruits. Après dîné je fis une petite expédition ſur ma chaloupe, au ſud, le long de la côte, accompagné de quelques-uns de nos Meſſieurs : on nous vendit dix-huit cochons en différens endroits où je touchai; & je crois que nous en aurions pu obtenir en plus grand nombre. Par-tout où je mis à terre, les Naturels furent très-obligeans à notre égard, & ils nous apporterent avec empreſſement ce que nous déſirions.

« Je deſcendis ſur la côte avec le docteur
» Sparmann : &, en paſſant par notre mar-
» ché, nous reconnûmes que le prix de nos ou-
» tils de fer étoit diminué d'au moins deux pour
» cent depuis notre mouillage dans le havre.

ANN 1774. Avril.

» Les petits clous que les Inſulaires avoient
» d'abord reçu avec empreſſement, ne paſ-
» ſoient plus, & ils n'eſtimoient pas beau-
» coup les grands. Ils ne faiſoient aucun cas
» des grains de verre ; & ils préféroient les
» rubans, les étoffes, & d'autres bagatelles.
» Nous achetâmes de gros cochons pour des
» pièces d'étoffe de mûrier, couvertes de
» plumes rouges, que nous avions apportées
» de l'iſle d'Amſterdam ou de Tonga-Taboo.

» Le tems étoit extrêmement chaud, &
» les Naturels ſe donnoient de l'air avec de
» grands éventails ; ils nous en vendirent
» pluſieurs formés d'une eſpèce d'écorce ou
» d'herbe groſſière, très-bien dreſſée, & ſou-
» vent blanchie de chaux ; d'autres avoient
» de larges feuilles emplumées qui leur te-
» noient lieu de paraſol, &, en les exami-
» nant, je trouvai qu'elles appartenoient au
» *corypha umbraculifera*, eſpèce de palmier.
» Une des planches, qui orne ce voyage,
» repréſente ces éventails & les ornemens
» de tête de ce peuple.

» Malgré la chaleur extrême, nous réſo-
» lûmes de gravir la montagne, eſpérant que
» nous ſerions récompenſés de nos peines par
» de nouvelles découvertes. J'avois ſur-tout en-
» vie d'examiner les paliſſades qui ſont au ſom-
» met, & ſur leſquelles chacun formoit dif-

» férentes conjectures. M. Patten & deux au-
» tres de nos Meſſieurs nous accompagnerent. ANN. 1774. Avril.
» Après avoir traverſé le joli ruiſſeau, où
» les matelots rempliſſoient les futailles, nous
» prîmes, au côté ſeptentrional, un ſentier
» par où le plus grand nombre des Inſulai-
» res, qui s'étoient rendus près de nous,
» étoient arrivés de l'intérieur du pays. La
» montée ne fut pas d'abord très-fatigante:
» nous atteignîmes le haut de pluſieurs col-
» lines doucement inclinées, preſque de ni-
» veau au ſommet, & contenant des plan-
» tations ſpacieuſes de bananiers, dans un
» ordre admirable. Ces cantons cultivés ſe
» découvroient tout-à-coup à nos regards,
» parce que nous marchions à travers un
» bois d'arbres fruitiers ſerré & touffu, &
» qui nous procuroit un ombrage rafraîchiſ-
» ſant, tout-à-fait agréable. Nous rencon-
» trions ça & là un cocotier ſolitaire, qui,
» loin d'élever avec fierté ſa tête majeſtueuſe,
» ſe trouvoit abaiſſé & caché par des arbres
» d'une eſpèce inférieure. En général, le
» palmier aime un terrein bas, & ne croît
» pas bien ſur les montagnes; & voilà pour-
» quoi il abonde ſur des bancs de corail,
» qui offrent à-peine aſſez de ſol pour y pren-
» dre racine. Quelques Naturels nous ſui-
» voient, & pluſieurs, qui alloient à notre
» marché, paſſerent près de nous.

ANN. 1774. Avril.

» A meſure que nous montions, nous » laiſſions derrière nous un grand nombre » de maiſons, toutes conſtruites ſur une baſe » élevée de pierres, d'après le plan qu'on a » déjà décrit. Les unes paroiſſoient très-neu- » ves & très-propres en-dedans, mais je ne » pus pas y diſtinguer ces lits dont font men- » tion les Eſpagnols, qui, ſans doute, veu- » lent parler ſeulement des différentes nattes » répandues ſur le plancher.

» Le terrein devenoit à chaque pas plus » eſcarpé & plus hériſſé de roches. Le ruiſ- » ſeau couloit ſouvent dans un ravin pro- » fond, au bord duquel notre ſentier étoit » un peu dangereux ; il nous fallut tra- » verſer l'eau pluſieurs fois. Nous remar- » quâmes toujours une plus grande quan- » tité d'habitations en approchant du ſom- » met. Nous prîmes du repos en différens » endroits, & par-tout des fruits & de l'eau » nous furent offerts par les Naturels, qui » reſſemblent trop aux Taïtiens, pour ne » pas avoir, comme eux, de l'hoſpitalité. » Nous n'en apperçûmes pas un ſeul de dif- » forme ou de mal fait ; ils étoient tous forts, » grands & extrêmement agiles. Leur poſi- » tion contribue à leur activité, & l'exercice » qu'ils ſont obligés de prendre, conſerve » probablement l'élégance de leurs formes.

» A environ trois milles du rivage, nous » apperçûmes une jeune femme qui ſortoit » d'une maiſon ſituée davant nous, & qui » montoit en hâte la colline. Elle étoit vêtue » d'une étoffe de mûrier, qui deſcendoit juſ- » qu'à ſes genoux : ſes traits nous parurent » agréables ; mais nous n'en jugeâmes que » de loin, car elle eut ſoin de ſe tenir à » trente verges de nous. Les Naturels nous » firent alors des ſignes pour retourner ſur » nos pas ; & ils témoignerent du mécon- » tentement de ce que nous ne continuions » notre route. Comme nous voulions, le doc- » teur Sparmann & moi, conſerver les plan- » tes que nous avions raſſemblées, nous re- » vînmes effectivement en arrière, tandis que » M. Patten & les autres allerent environ » deux milles plus loin, ſans rien découvrir » de nouveau. La chaleur du jour, notre » mauvaiſe ſanté & la fatigue de la route, » nous avoient épuiſé : d'ailleurs rien n'an- » nonçoit que nous ſerions bientôt au ſom- » met ; on ne l'appercevoit qu'à plus de » trois milles de diſtance, au-delà d'une eſ- » pace infiniment plus eſcarpé que celui » que nous venions de parcourir. ANN. 1774. Avril.

» Tous les cantons que nous vîmes, ſont » couverts d'un riche terreau, parſemés de » belles plantations & de bocages de différens

ANN. 1774. Avril.

» arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, » qui se montrent principalement près des » bords du ruisseau, ou sur les côtés rom- » pus du sentier, contiennent des produc- » tions volcaniques ou diverses laves, dont » quelques-unes sont remplies de coquillages » blancs & verdâtres. Par leurs minéraux, » ces isles ressemblent donc aussi à celles de » la Société, qui paroissent avoir des monta- » gnes brûlantes autour des cabanes; nous » remarquâmes beaucoup de cochons, de » grosses volailles, & de tems en tems des » rats. Les arbres sont d'ailleurs pleins de » petits oiseaux de l'espèce de ceux de Taïti, » mais moins nombreux & moins variés. » Enfin les Marquises ne different des isles » de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas » les jolies plaines qui environnent celles-ci, » ou le récif de corail qui forme leurs ex- » cellens havres.

» Nous nous hâtâmes de gagner le bord » de la mer, avant le départ des chaloupes: » le vaisseau, à notre arrivée, étoit envi- » ronné de Naturels de différentes parties » du pays: l'alarme, que le meurtre de l'In- » dien avoit répandu parmi eux, le premier » jour, étoit alors oubliée, & ils vinrent » près de nous en très-grand nombre; ils » converserent familièrement, & ils témoi-

» gnerent une extrême joie de tout ce qu'ils
» voyoient. Ils se souvenoient si peu du meur- ANN. 1774. Avril.
» tre, que plusieurs nous volerent aussi sou-
» vent que l'occasion s'en présenta ; mais,
» quand on les surprenoit, ils ne manquoient
» jamais de rendre paisiblement ce qu'ils ve-
» noient de prendre. Ils danserent beaucoup
» sur les ponts pour l'amusement des mate-
» lots, & la ressemblance de leurs danses,
» avec celles des Taïtiens, nous frappa. Il
» paroît que leur musique est aussi la même :
» ils ont des tambours pareils, & Œdidée
» en acheta un.

» Je restai l'après-midi à bord, & je mis
» en ordre les collections que nous avions
» faites. Le soir, M. Cook, quelques officiers,
» M. Hodges, le docteur Sparmann & mon
» pere, revinrent au vaisseau, après avoir
» visité deux anses au sud du hâvre où nous
» mouillions. Ils les trouverent très-ouvertes
» & exposées à la mer, & ils coururent de
» grands risques en mettant à terre & en se
» rembarquant, à cause de la houle prodi-
» gieuse qui brisoit sur le rivage. Ils achete-
» rent des cochons & d'autres rafraîchisse-
» mens. Les Naturels leur parurent moins
» réservés qu'aux environs de notre mouillage:
» ils rencontrerent un nombre considérable
» de femmes, avec lesquelles les matelots de

ANN. 1774. Avril. » la chaloupe eurent bien-tôt fait connoiſ-
» ſance, & pluſieurs d'entr'elles furent auſſi
» complaiſantes que les Indiennes des iſles
» de la Société & des Amis, de la Nouvelle-
» Zélande & de l'iſle de Pâque. Elles étoient
» d'une ſtature inférieure à celle des hommes,
» mais bien proportionnées, & les traits de
» quelques-unes approchoient du contour
» agréable des Taïtiennes d'un rang diſtin-
» gué. En général, leur teint ne différoit
» pas de celui des gens du peuple des iſles de
» la Société : il y en avoit de plus blanches
» que les autres, on ne remarqua ſur leur
» corps aucune piquure, quoique les hommes
» ſoient accoutumés à ſe défigurer par le
» *tatouage*. Une des plus belles ſe laiſſa pein-
» dre par M. Hodges, & on en donne ici
» une gravure exacte d'après ſon deſſein.
» Toutes portoient des étoffes de mûrier ;
» mais ces étoffes n'étoient ni auſſi variées
» ni en auſſi grand nombre qu'à Taïti : au-
» lieu de s'envelopper d'une foule de pièces,
» comme les chefs voluptueux de cette iſle,
» elles n'avoient qu'un ſeul *ahow*, ou man-
» teau qui deſcendoit des épaules aux genoux.

» Après avoir paſſé quelque tems à terre,
» nos Meſſieurs revinrent à leur chaloupe. Le
» capitaine donna pluſieurs coups à un des
» matelots, qui venoit de manquer à ſon devoir.

» Je ne rapporterois point cette circonſtance
» minutieuſe, ſi les Naturels n'avoient pas fait
» une obſervation forte intéreſſante. Dès qu'ils
» s'en apperçurent, ils ſe montrerent l'un à
» l'autre M. Cook, & ils s'écrièrent *tape a-*
» *hai te tina*, il bat ſon frere. Ils voyoient très-
» bien l'autorité du commandant ſur l'é-
» quipage; mais ils nous regardoient tous
» comme freres. Je penſe qu'ils tranſpoſoient,
» parmi nous, les idées de ſubordination
» qui règnent chez eux; ils nous regardent pro-
» bablement comme une famille dont l'aîné
» eſt chef ou roi. N'étant pas encore parvenus
» à ce degré de civiliſation dont jouiſſent les
» Taïtiens, ils ne connoiſſent guere les diffé-
» rences de rang, & leur conſtitution politique
» n'a pas acquis une forme monarchique dé-
» terminée. La nature de leur pays, qui de-
» mande plus de travail & de culture qu'aux
» iſles de la Société, eſt la principale cauſe
» de cette différence; car, puiſqu'ils ne ſe
» procurent pas ſi aiſément leur ſubſiſtance,
» la population & le luxe doivent être moin-
» dres, & le peuple garde ſon égalité. Effec-
» tivement ils ne montrerent ni reſpect, ni
» égards particuliers pour leur roi *Honoo*,
» qui vint nous voir le ſecond jour, après
» notre arrivée. Toute ſa prééminence ſem-
» bloit conſiſter dans ſon habillement, plus com-

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril. » plet que celui de ces Indiens, qui, par choix » ou indolence, vont nuds dans ce climat du tro- » pique, où l'on n'a pas beſoin de vêtemens. »

11. Le lendemain, au matin, j'allai au même endroit où nous avions été le ſoir de la veille, mais, ſans pouvoir me procurer des cochons, comme je l'eſpérois: je ne vins pas à bout de deviner ce qu'ils demandoient en place des clous qu'ils mépriſoient alors; de ſorte que je fus obligé de revenir avec trois ou quatre petits cochons, qui coûterent plus qu'une douzaine n'avoit coûté la veille. En arrivant à bord, j'appris que le même changement y étoit arrivé, ainſi qu'à la place de débarquement ſur la côte: en voici la raiſon. Pluſieurs de nos Meſſieurs ayant deſcendu la veille, céderent en échange différens articles que les Inſulaires n'avoient pas encore vu, & qui leur cauſerent plus de plaiſir que les clous & les inſtrumens de fer les plus utiles; mais ce qui acheva de ruiner notre marché, c'eſt que l'un d'eux donna pour un cochon une grande quantité de plumes rouges qu'il avoit priſes à Amſterdam. Perſonne, parmi nous, ne ſavoit que ces plumes euſſent une telle valeur, nous perdîmes ainſi l'eſpoir d'acheter beaucoup de rafraîchiſſemens du peuple: cela arrivera toujours, lorſqu'en pareille occaſion on permettra à chacun de faire des échanges pour ce qui lui plaira.

Nos acquiſitions

« Nos acquisitions en histoire naturelle » étoient peu nombreuses, parce que ces isles » ressemblent trop à Taïti, & que d'ailleurs » nous y étions depuis trop peu de tems. Nous » n'avons pas formé une connoissance bien » intime avec les Naturels, qui sont dignes » de l'étude des voyageurs philosophes. Je re- » grettois en particulier de partir sans exa- » miner ces enclos qui sont au sommet des » montagnes, & qui, je crois, ont quelque » rapport avec leur religion. Les espagnols » font mention d'un oracle (a), qui, d'après » leur description, semble être un cimetière » de l'espèce de ceux des isles de la Société. »

ANN. 1774. Avril.

Comme cette isle ne devoit pas nous fournir ce dont nous avions besoin, & ce que nous pouvions espérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'étoit pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaisseau le radoub nécessaire, je résolus d'appareiller, & de chercher une relâche plus avantageuse. Nous étions depuis dix-neuf semaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de provisions salées : cependant nous avions à peine un seul homme bien malade, & peu se plaignoient de légères incommodités. Les anti-scorbutiques & les soins extrêmes du

(a) Voyez la collection de M. Dalrymple, *vol. I.*

chirurgien, contribuerent ſans doute à notre ſanté.

ANN. 1774. Avril.

« Les fruits & les viandes fraîches, que » nous prîmes aux Marquiſes, doivent être » regardés comme le premier reſtaurant que » nous euſſions eu dans cette longue campagne. » Le peu de patates de l'iſle de Pâque avoient » arrêté le progrès rapide des différentes ma» ladies répandues à bord, ſans pouvoir les » empêcher de reparoître à l'approche de la » zone torride, dont la chaleur violente mettoit » en fermentation notre ſang putride & ſta» gnant. Je crois réellement que c'eſt à » M. Patten, notre chirurgien, que l'An» gleterre doit la vie de ceux qui firent la dan» gereuſe expédition dont on écrit l'hiſtoire. » M. Cook, de ſon côté, ne négligea rien de » tout ce qui pouvoit aſſurer le bien-être de » l'équipage, & le ſuccès du voyage. Quoi» qu'il eût reconnu le danger de s'expoſer au » ſoleil brûlant de l'iſle de Pâque, il avoit mis » une activité ſinguliere pour acheter des pro» viſions, & veiller ſur ce qui ſe paſſoit à » terre, & ſa ſanté ne s'en trouvoit pas mieux. » Les efforts, que j'avois fait en graviſſant la » montagne, nuiſirent auſſi à la mienne, » & me procurerent une maladie de bile » dangereuſe. »

CHAPITRE V.

Départ des Marquiſes. Situation, étendue, forme & aſpect des différentes iſles. Deſcription des habitans, de leurs coutumes, habillemens, habitations, alimens, armes & pirogues. Recherches ſur leur bonheur & leur population.

ON LEVA l'ancre à trois heures après midi, & je portai ſur la Dominica, afin de reconnoître le côté occidental de cette iſle; mais comme le ſoleil étoit couché, avant que j'y arrivaſſe, la nuit ſe paſſa à louvoyer entre les deux terres. Le lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe S. O., d'où la côte court N. E.; il n'étoit pas probable que nous trouvaſſions un bon mouillage de ce côté, parce qu'il eſt expoſé aux vents d'eſt: nous n'avions que peu de vent alors, & il étoit variable, & accompagné d'ondées de pluie. Enfin nous atteignîmes une briſe de l'E. N. E., avec laquelle nous cinglâmes au ſud. A cinq heures, P. M. la baie de la Réſolution nous reſtoit E. N. $\frac{1}{2}$ E., à la diſtance de cinq lieues, & l'iſle de la Magdelène au S. E., à environ neuf lieues. C'eſt la ſeule vue que j'ai priſe de cette iſle. De-là je mis le Cap au S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. pour O-Taiti, dans le deſſein

ANN. 1774. Avril. 12.

ANN. 1774. Avril

de rencontrer quelques-unes des isles que découvrirent les premiers navigateurs, & surtout les Hollandois, mais dont les positions ne sont pas bien déterminées.

Il est à propos de revenir aux Marquises, reconnues pour la première fois, comme je l'ai déjà observé, par l'Espagnol Mindana, qui leur a donné le nom général & le nom particulier qu'elles portent. Ce qu'on en dit dans la collection des voyages à la mer du sud, de M. Dalrymple, n'est défectueux que sur la position. C'est la principale raison qui m'a engagé à y toucher; il est d'autant plus utile de bien déterminer ce point, qu'il fixera, en grande partie, les gissemens des autres isles de Mindana.

Les Marquises sont au nombre de cinq, la Magdalena, Saint-Pédro, la Dominica, Sainte-Christine, & l'isle de Hood : celle-ci, la plus septentrionale, gît par 9d 26′ de lat. S., & N. 13d O., à cinq lieues & demie de la pointe Est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les isles, & qui s'étend à l'est & à l'ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou seize lieues de tour; elle est remplie de collines escarpées, qui s'élèvent en chaînes directement hors de la mer : ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois,

ainſi que les côtés de quelques-unes des collines : ſon aſpect eſt ſtérile, mais elle eſt habitée. Sa latitude eſt de 9d 44′ 30″ Sud. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui eſt aſſez haut, gît au ſud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica : nous ne ſavons pas s'il eſt déſert. La nature n'y a pas répandu ſes largeſſes avec trop de profuſion. Sainte-Chriſtine gît ſous le même parallèle, trois ou quatre lieues plus à l'oueſt. Cette iſle, qui court nord & ſud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ ſept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de collines, d'une élévation conſidérable, ſe prolonge dans toute la longueur de l'iſle. D'autres chaînes ſortent de la mer & ſe joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées reſſerrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arroſées par de jolis ruiſſeaux d'un eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : ſa poſition doit être à-peu-près de 10d 25′ de latit. & 138d 50′ de longitude. Ces iſles occupent l'eſpace d'un degré en latitude, & à-peu-près un demi-degré en longitude, ſavoir du 138d 47′ au 139d 13′ oueſt, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

ANN. 1774. Avril.

Le port de Madre de Dios, que j'ai nommé

ANN. 1774. Avril.

port de la *Réſolution*, gît près du milieu du côté oueſt de Sainte-Chriſtine, & ſous la terre la plus élevée de l'iſle, par 9d 55′ 30″ de latitude & 139d 8′ 40″ de longitude oueſt, & au N. 15′ O. de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe ſud de la baie eſt un rocher eſcarpé d'une hauteur conſidérable, dont le ſommet ſe termine en une colline à pic; où vous appercevez un ſentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, deſſus la cime des collines. La pointe nord n'eſt pas ſi élevée, & la pente eſt plus inſenſible: ces deux pointes ſont à un mille l'une de l'autre dans la direction du N. ¼ N. E. & S. ¼ S. O. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze braſſes d'eau, fond de ſable propre, renferme deux anſes ſablonneuſes, ſéparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruiſſeau d'une eau très-bonne. L'anſe ſeptentrionale eſt la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite caſcade, dont parle Quiros, pilote de Mindana; mais le village eſt au fond de la ſeconde anſe. Ce côté de l'eſt offre pluſieurs autres anſes ou baies, & on peut ſe tromper, en prenant quelques-unes au nord pour celle-ci; c'eſt pourquoi le giſſement de l'extrémité oueſt de la Dominica, eſt la meilleure direction qu'on puiſſe donner.

Les arbres, les plantes & les autres productions de ces isles, du moins autant que nous les connoissons, sont à-peu-près les mêmes qu'à Taiti & aux isles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces différens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, si recherchées aux isles de la Société, n'ont aucun prix ici, & mêmes les clous perdirent beaucoup de leur valeur, comme on l'a déjà remarqué. ANN. 1774. Avril.

En général, les habitans des Marquises sont la plus belle race des habitans de cette mer. Ils paroissent surpasser toutes les autres nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taiti & des isles de la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée conversoit assez bien avec eux ; mais, quoique je susse un peu la langue de Taiti, je ne venois pas à bout de me faire entendre. « J'observerai qu'ils ne pouvoient pas prononcer *R.* »

Les hommes sont *tatoués* de la tête aux pieds : ils portent différentes figures, arrangées sui-

ANN. 1774. Avril.

vant les caprices de leur imagination, plutôt que ſuivant la coutume. Ces piquures leur donnent un regard ſombre ; mais les femmes (qui en ont peu), les jeunes-gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint auſſi blanc que celui des Européens. La taille des hommes eſt ordinairement de cinq pieds dix pouces à ſix pieds ; mais je n'en ai vu aucun d'auſſi gras & auſſi fort que les E-Arées de Taïti : d'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents ſont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des habitans des autres nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous : cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs ; mais, en général, ils les ont courts, & ils laiſſent ſeulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud. Ils diſpoſent, de différentes manières, leur barbe, qui eſt communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-deſſous du menton, d'autres la treſſent, ceux-ci la laiſſent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taïti, eſt compoſé également d'écorce d'arbres ; mais ils n'ont pas une auſſi grande quantité d'étoffes, & elles ne ſont pas auſſi bonnes. La

plupart des hommes seroient entièrement nuds sans le *morra* (comme on l'appelle à Taïti); c'est-à-dire, sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, & satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon, descend au-dessous du milieu de la jambe; & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, est une sorte de large diadême artistement fait des fibres de la gousse d'une noix de cocos: il présente au-devant une coquille de nacre de perle arrondie: & par-dessus cette première, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manières curieuses: au centre de cette seconde, il y a un troisième morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu; & enfin un quatrième morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un scheling. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques-uns le portent aussi de chaque côté; alors il est fait de plus petites pièces: tous ces diadêmes sont embellis de plume de la queue des coqs ou des oiseaux du tropique, qui se tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panache. Ils mettent

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

autour de leur cou, un collier de bois léger, dont le côté supérieur & antérieur est couvert de petits pois rouges qui y sont collés avec de la gomme : ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes attachés à un cordon ; souvent au-lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes ; mais on apperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler.

Le chef, qui vint nous faire visite, est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail ; leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes de coquillages, &c. : je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

Leurs habitations sont placées dans les vallées, sur les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles sont construites de la même manière qu'à Taiti ; mais elles sont beaucoup moins bonnes, & seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrein. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, & ils vont s'y asseoir & s'y récréer.

« Je n'ai trouvé nulle part de fruits à pain » aussi gros & aussi délicieux que les leurs ; » nous en achetâmes plusieurs parfaitement

» mûrs, qui étoient tendres comme des flans, » mais un peu trop ſucrés. Excepté la pomme » *Spondias*, ils mangent les mêmes fruits & » les mêmes racines qu'à Taïti ; ils ſe nour- » riſſent ſur-tout de végétaux, quoiqu'ils » aient des cochons & des volailles, & qu'ils » prennent quantité de poiſſons en certains » tems ; ils ne boivent que de l'eau, car les » noix de cocos ſont rares, du moins dans » les cantons que nous avons parcourus. Je » crois cependant que, puiſqu'ils ont la ra- » cine de poivre, & qu'ils s'en ſervent comme » d'un ſigne de paix, ainſi que les autres In- » ſulaires, ils en tirent auſſi un breuvage » enivrant. »

ANN. 1774. Avril.

Ce peuple eſt moins propre dans ſes repas que les Taïtiens : leur cuiſine eſt ſale d'ailleurs ; ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux iſles de la Société ; mais ils grillent ſur le feu les fruits & les racines ; &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tout-à-la-fois. Je les ai trouvés un jour délayant des fruits & des racines au fond d'un vaſe chargé d'ordures, au moment où les cochons venoient de le quitter, ſans le laver, ſans même laver leurs mains, qui n'étoient pas moins ſales ;

ANN 1774. Avril.

& , lorſque je leur témoignai que cela me cauſoit du dégoût, ils ſe moquerent de moi. Je ne ſais ſi jamais il y a plus de propreté parmi eux. Les actions de quelques individus ne ſuffiſent pas pour dire que toute une nation ſuit une coutume générale.

« Voici cependant un article ſur lequel ils » ſont plus propres que les Taïtiens : aux iſles » de la Société, les excrémens qui rempliſſent les chemins, bleſſent, tous les matins, » le nez & les yeux ; mais les habitans des » Marquiſes ſont accoutumés, comme les » chats, à les cacher dans les entrailles de » la terre. Les Taïtiens comptent ſur le ſecours des rats, qui mangent avidement » ces ordures ; ils ſont convaincus que leur » uſage eſt le plus propre du monde, car » Tupia reprocha aux Européens leur prétendue délicateſſe, quand il vit dans chaque maiſon de Batavia, un petit édifice » deſtiné à Cloacine. »

J'ignore ſi les hommes & les femmes ſont dans l'uſage de manger ſéparément ; je n'ai fait aucune remarque ſur cela, & en tout j'ai vu peu de femmes.

Ils ſemblent avoir des aſyles ou des forteresſes au ſommet des plus hautes collines ; mais nous ne les avons apperçues qu'avec nos lunettes ; parce que ne connoiſſant pas les

dispositions des Naturels, qui (je crois) sont humaines & pacifiques, je n'ai permis à personne de l'équipage d'y aller. ANN. 1774. Avril.

Leurs massues & leurs piques ressemblent à celles de Taïti ; elles sont un peu mieux faites : ils ont aussi des frondes, avec lesquels ils jettent fort loin des pierres ; mais ils n'ont pas un extrême adresse pour toucher le but.

Leurs pirogues sont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui est très-propre à cet usage : elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large ; deux bouts solides forment l'avant & l'arrière ; l'arrière s'élève ou se courbe un peu, mais dans une direction irrégulière, & finit en pointe ; l'avant se projette horizontalement, & offre une ressemblance grossière d'un visage humain sculpté ; elles se manœuvrent avec des pagayes, & plusieurs ont une sorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'isle d'autres quadrupèdes que les cochons ; & les coqs & les poules sont les seuls animaux apprivoisés ; cependant les bois paroissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

« Le nombre des habitans des Marquises

ANN. 1774. Avril.

» ne peut pas être fort conſidérable, car ces
» iſles ſont très-petites. *Waitahoo* ou Sainte-
» Chriſtine a environ 8 lieues de tour ; *O-Heeva-*
» *Roa* (*a*), ou *Dominica*, 15 ; *Onateyo*, ou
» *Saint-Pédro*, 3 ; & *Magdalena*, que nous
» vîmes ſeulement de loin, 5, ſuivant ce que
» diſent les Eſpagnols. La Dominica, la plus
» grande des Marquiſes, eſt ſi eſcarpée & ſi
» hériſſée de roches dans la plupart des can-
» tons, que, proportionnellement à ſon éten-
» due, elle ne peut pas avoir autant d'habi-
» tans que Sainte-Chriſtine. Les terreins pro-
» pres à la culture, ſont très-peuplés ſur ces
» iſles ; mais, comme elles ſont toutes rem-
» plies de montagnes & de landes ſtériles, il
» eſt douteux que ce grouppe de terre con-
» tienne 50 mille ames.

» Les Eſpagnols qui les découvrirent y
» trouverent un peuple doux & paiſible ; ils
» eurent cependant un petit différend à Mag-
» dalena, probablement à cauſe de quelque
» mal-entendu, ou du caractère violent &
» impétueux de ces navigateurs. On a déjà
» parlé de l'accueil qu'ils nous firent, & de

(*a*) Il eſt à remarquer que ce nom ſe trouve dans la liſte des iſles que Tupia communiqua à l'équipage de l'*Endéavour*. Les Inſulaires des Marquiſes, qui ne peuvent prononcer *R*, diſent toujours *O-Heeva-Oa*.

» leur rapport avec les Taïtiens. Les habi- ANN. 1774. Avril.
» tans des Marquiſes ne peuvent pas goûter
» les avantages que procurent à ceux des
» iſles de la Société, les fertiles plaines qui
» bordent leurs côtes. Après avoir cultivé
» le terrein néceſſaire à leur ſubſiſtance, il
» ne reſte plus d'eſpace pour ces plantations
» étendues de mûrier, qui frappent par-tout
» les yeux à Taïti ; & lors même qu'ils au-
» roient de l'emplacement, ils ne pourroient
» pas y employer le tems qu'exige cette bran-
» che de culture. On ne remarque point aux
» Marquiſes l'opulence & le luxe, la profu-
» ſion d'alimens, la quantité & la variété
» d'étoffes dont jouiſſent les Taïtiens ; mais
» les Inſulaires y ont le néceſſaire : ils ſont
» tous égaux, actifs, bien portans, & rien
» ne peut les priver de ce qui fait leur bon-
» heur. Les Taïtiens ont plus d'aiſance ; ils
» ſont peut-être plus habiles dans les arts,
» & ils menent une vie plus raffinée ; mais
» ils ont perdu leur égalité primitive, une
» partie vit des travaux de l'autre, & des ma-
» ladies les puniſſent déjà de leurs excès. »

——— Scilicet improbæ
Creſcunt divitiæ : tamen
Curtæ neſcio quid ſemper abeſt rei.
HORAT.

CHAPITRE VI.

Description de plusieurs isles découvertes dans la traversée des Marquises à Taïti. Description d'une revue navale.

ANN. 1774. Avril. AVEC un bon vent d'est je gouvernai S. O. — S. O. $\frac{1}{4}$ O. & O. $\frac{1}{4}$ S. O. « Pour plus de » sûreté, nous mettions en panne chaque » nuit, car nous étions très-proches de l'ar- » chipel des Isles Basses, qui a toujours passé » pour fort dangereux. Les navigateurs hol- » landois en particulier en donnent une idée » défavorable ; Schouten l'appelle la mau- » vaise mer, & Roggewin le labyrinthe : le » dernier perdit un de ses vaisseaux, la ga- » lère africaine, sur une de ces isles, qu'il » appelle Isle-Pernicieuse : cet accident, ar- » rivé de mémoire d'homme, est connu aux » isles de la Société, & on peut conclure » que l'Isle-Pernicieuse n'est pas fort éloignée » de ce groupe. »

17. Le 17, à 10 heures du matin, on vit une terre restant au O. $\frac{1}{4}$ N. que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites isles basses, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte N. O. à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près

de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet, qui sembloit ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de l'isle. Comme je voulois acquérir quelques connoissances sur les productions de ces isles, à moitié submergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le maître sonder : en dehors, il ne trouva point de fond. ANN. 1774. Avril.

« Nous voyions le terrein couvert d'espace » en espace de cocotiers d'un aspect agréable, » des arbres & des arbrisseaux en cachoient » quelquefois les tiges ; mais leur belle tête s'é- » levoit toujours au-dessus des autres. Les » intervalles, entre ces cantons verdoyans, » étoient si bas que les flots de la mer se pré- » cipitoient par-dessus, & atteignoient l'inté- » rieur de la lagune : la tranquillité de l'eau, » resserrée par son banc de rochers, & sa cou- » leur de lait dans les endroits peu profonds, » contrastoient avec la surface bouclée des » vagues couleur de Beryl de l'Océan.

» Les rochers nous parurent teints, en » plusieurs endroits, d'un beau écarlatte, comme » les trouva le commodore Byron ; des pi- » rogues qui naviguoient sur le lac, des tour- » billons de fumée qui sortoient du milieu des » groupes d'arbres, & des hommes armés » de longues piques & de massues, qui cou- » roient le long du rivage, achevoient de va-

ANN. 1774 Avril.

» rier notre perſpective. Nous remarquions
» auſſi des femmes qui ſe retirerent à l'ex-
» trémité la plus éloignée d'un banc, portant
» des paquets ſur leur dos ; preuve qu'elles
» n'auguroient pas favorablement de notre
» apparition ſur la côte. Ces Inſulaires ayant
» eu le malheur de vouloir s'oppoſer aux cha-
» louppes de M. Byron, perdirent quelques-
» uns de leurs compatriotes, & furent chaſſés
» de leur habitation, pendant tout un jour,
» par l'équipage du Dauphin qui mangea à
» diſcrétion leurs noix de cocos ; & il ne faut
» pas s'étonner s'ils faiſoient déjà des prépa-
» ratifs pour mettre leurs petites richeſſes en
» ſûreté contre l'invaſion d'une race d'é-
» trangers qu'ils regardoient comme leurs
» ennemis. »

Quelques-uns ſe raſſemblerent ſur le rivage. Le maître me dit à ſon retour qu'on ne pouvoit pas entrer dans le lac par la crique, large de 50 braſſes à l'entrée, & profonde de 30 ; que le fond étoit de roche par tout, & que des bancs de corail entouroient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaiſſeau à cet endroit : comme les Naturels nous avoient annoncé des diſpoſitions amicales, en venant paiſiblement ſur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnoit, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, ſous le com-

mandement du lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue, & de donner à M. Forſter une occaſion de faire des recherches d'hiſtoire naturelle. Je vis nos Meſſieurs débarquer ſans la moindre oppoſition de la part des Inſulaires qui étoient ſur le rivage : bien-tôt après, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés qui s'avançoient pour joindre leurs compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir ſoutenir nos bateaux, en cas d'attaque : heureuſement il n'y eut aucune hoſtilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à ſon débarquement un petit nombre de Naturels étoit venu à ſa rencontre ſur la grève, & qu'une groſſe troupe ſe rangea à la liſière du bois, avec une pique à leur main ; ils reçurent très-froidement nos préſens ; ce qui prouve que notre débarquement leur cauſoit peu de plaiſir. A l'arrivée de leur renfort il jugea à propos de ſe rembarquer, d'autant plus que le jour étoit fort avancé, & j'avois donné ordre d'employer tous les moyens poſſibles pour éviter une eſcarmouche. Quand nos matelots rentrerent ſur leurs bateaux, quelques Inſulaires vouloient les pouſſer au large, & d'autres les retenir ; mais enfin ils les laiſſerent partir tranquillement. Le lieutenant rapporta cinq cochons, qui paroiſſoient abonder dans l'iſle ; il ne vit de fruit que des noix de cocos, & il

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril. en acheta deux douzaines. L'un des matelots eut un chien pour un ſeul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

Cette iſle, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le commodore Byron: ſa forme eſt un peu ovale; elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O. par 14d 27′ 30″ de latitude S. & 144d 56′ de longitude oueſt. Les habitans, & peut-être ceux de toutes les iſles baſſes ſont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des iſles plus élevées, & leur caractère ſemble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur poſition. La nature n'y ayant pas répandu ſes faveurs avec autant de profuſion que ſur les autres, les hommes recourent ſur-tout à la mer pour leur ſubſiſtance: ils ſont par conſéquent plus expoſés au ſoleil & aux rigueurs du tems, & ils deviennent ainſi plus noirs, plus forts & plus robuſtes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'obſerverent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avoient ſur leur corps la figure d'un poiſſon, emblême de ce qui occupe leur loiſir.

« Je voulus être de cette expédition, quoi-
» qu'une maladie de bile me tourmentât tou-
» jours beaucoup. Les Inſulaires n'avoient
» d'autre vêtement qu'un très-petit morceau

» d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne
» s'approcherent pas de nous; mais celles ANN. 1774. Avril.
» que nous vîmes de loin, étoient de même
» teint que les hommes; elles portoient un
» morceau d'étoffe un peu plus large, en
» forme de tablier. Les cheveux & la barbe
» des hommes étoient ordinairement noirs
» & bouclés, & coupés quelquefois: je re-
» marquai des cheveux extrêmement jaunes
» à la pointe. Dès que nous eûmes débarqué,
» ils nous embraſſerent & toucherent nos nez,
» ſuivant la coutume de la Nouvelle-Zélande.
» Œdidée, qui nous accompagnoit, acheta
» pluſieurs chiens pour de petits clous, &
» d'autres pour des bananes mûres qui ve-
» noient des Marquiſes. Ce fruit étoit fort
» eſtimé par les habitans de l'Iſle-Baſſe, qui
» le reconnurent ſur-le-champ. Il paroît donc
» qu'ils ont des liaiſons avec les Hautes-Iſles,
» puiſque les bananes ne croiſſent jamais ſur
» leurs bancs de corail déchauſſés. Les chiens
» n'y ſont pas d'une race différente de ceux
» des iſles de la Société; mais ils ont un joli
» poil long, de couleur blanche. Œdidée qui
» étoit fort empreſſé d'en acheter, parce que
» dans ſon pays on fait uſage de ce poil pour
» orner les cuiraſſes des guerriers. Nous en-
» treprîmes d'aller directement dans le bocage,
» au-deſſus duquel étoient ſituées les habita-

ANN. 1774. Avril.

» tions des guerriers; mais les Naturels s'y » oppoſerent, & nous longeâmes la pointe, » recueillant diverſes plantes, & en particulier » du cochléaria, qui étoit commun, & qui » ſembloit très-ſalubre. Les Inſulaires nous » apprirent qu'ils briſent cette plante, qu'ils » la mêlent avec des poiſſons à coquilles, & » qu'ils la jettent dans la mer, lorſqu'ils ap- » perçoivent un banc de poiſſons. Cette amorce » enivre les poiſſons pour quelque tems, & » & alors ils viennent ſur la ſurface de l'eau, » où on les prend aiſément. Ils donnent à cette » plante utile le nom d'*Énow*. On y trouve » auſſi une grande quantité de pourpier, » reſſemblant au pourpier ordinaire, & que » les Naturels appellent *E-Toorée*. Cette » plante croît aux iſles de la Société, & ſert » de nourriture au peuple. Pluſieurs arbres » de cette iſle ſe rencontrent aux iſles de la » Société, & j'y ai remarqué des plantes que » nous ne connoiſſions pas encore.

» Le ſol eſt extrêmement maigre, des bancs » de corail, très-peu élevées au-deſſus de la » ſurface de l'eau, ſervent de fondement; ils » ſont revêtus d'un ſable groſſier blanc, mêlé » de débris de corail & de coquillages, & d'une » couche très-mince de terreau.

» En faiſant le tour de la pointe, nous ar- » rivâmes derriere les habitations, & nous

» découvrîmes une autre pointe, qui ſe pro- ANN. 1774. Avril.
» jetoit dans la lagune, & formoit une eſ-
» pèce de baie, dont la côte eſt entièrement
» garnie d'arbriſſeaux & de bocages. L'eau eſt
» très-baſſe entre les deux points : nous ap-
» perçûmes un grand corps de Naturels qui
» y paſſerent la mer, & qui traînoient leurs
» piques après eux. Gagnant à l'inſtant les
» buiſſons, nous vînmes à côté de quelques
» huttes, dont les habitans étoient ſur la grève :
» nous apperçûmes que des chiens, dans l'in-
» térieur de ces huttes très-petites, baſſes &
» couvertes d'une eſpèce de claire voie de bran-
» ches de palmier. Les remiſes de leurs pirogues
» ſont compoſées exactement des mêmes ma-
» tériaux, mais un peu plus larges : j'y
» trouvai des pirogues, très-courtes, mais
» fortes & épointées au deux bouts, avec
» une quille aiguë. En arrivant à la grève, nous
» nous mêlâmes parmi les Naturels, qui fu-
» rent fort étonnés de nous voir ſortir de
» leur village.

» Sur ces entrefaites, Edidée nous aidoit
» à cauſer avec les Inſulaires, qui nous dirent
» qu'ils ont un chef, ou un Aréekée. En tout,
» leur langue approche beaucoup du dialecte
» de Taiti, excepté que leur prononciation
» eſt plus groſſière & plus gutturale.

» Les hommes du renfort dont on a parlé

ANN 1774. Avril.

» plus haut, étoient armés de longues massues,
» ou de pieux arrondis & courts, & de piques
» longues de quatorze ou de neuf pieds, gar-
» nies de queues dentelées de raies. Nous nous
» hâtâmes alors de nous rembarquer; &,
» entre les divers mouvemens d'hostilité,
» d'attaque & de ruse que nous remarquâmes,
» ils parurent contens de notre départ: quel-
» ques-uns jetterent, près de nous, de petites
» pierres dans l'eau, & tous sembloient fiers
» de nous avoir épouvantés. Ils parlerent beau-
» coup, & très-haut, après que nous fûmes
» en mer; & enfin ils s'assirent le long de la
» grêve, à l'ombre des arbres. Dès que nous
» fûmes à bord, le capitaine fit tirer par-dessus
» leurs têtes, &, dans la mer, devant eux,
» quatre ou cinq coups de canons, pour leur
» montrer qu'elle étoit notre puissance. Les
» derniers boulets sur-tout, les effrayerent
» tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe
» avec la plus grande précipitation. Ils ne nous
» vendirent pas plus de trente noix de cocos
» & de cinq chiens.

» M. Byron rencontra, sur cette isle, des
» puits qui contenoient peu d'eau douce, mais
» qui cependant suffisoient à la consommation
» des Insulaires. Ce navigateur découvrit aussi,
» dans les bocages des cimetières de pierre,
» qui ressemblent tout-à-fait aux marais des

» Taïtiens; ils ſuſpendoient également aux
» branches d'arbres des environs, des offrandes
» animales ou végétales. Cette circonſtance,
» la figure, les mœurs & la langue du peuple,
» donnent d'ailleurs lieu de croire qu'ils ont
» beaucoup de rapport avec les habitans plus
» fortunés des iſles montueuſes du voiſinage.
» Les vaſtes lagunes, qui ſont en[illegible]ans
» de ces iſles circulaires, ſont probablement
» des réſervoirs abondans de poiſſons, qui
» leur fourniſſent une ſubſiſtance aſſurée. La
» partie ſablonneuſe des bancs, eſt un lieu
» où les tortues peuvent commodément dé-
» poſer leurs œufs; & il paroît, par les dé-
» bris que trouva l'équipage du Dauphin,
» qu'ils ſavent prendre ces gros poiſſons,
» dont la chair doit être un régal pour eux.
» Le peu de plantes qui croiſſent autour eſt
» très-utile, & leur facilite des moyens de
» pêcher : quelques arbres ſont ſi gros, que,
» de leurs troncs, on peut faire des pirogues,
» &, avec leurs branches, des armes & des
» outils. Le cocotier, la principale richeſſe de
» pluſieurs nations du globe, eſt auſſi pour
» eux d'un utilité infinie. Les noix qu'il porte
» donnent, quand elles ſont vertes, d'une
» pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une
» douceur agréable & d'une ſaveur particu-
» lière : cette boiſſon, fraîche, eſt excellente

ANN. 1774. Avril.

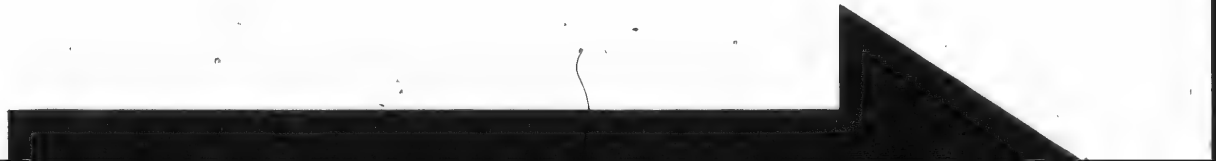
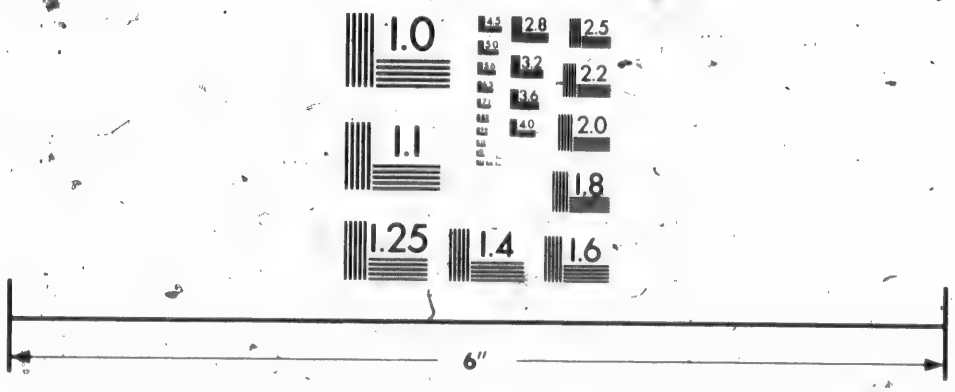


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» pour éteindre la ſoif dans un climat chaud.
ANN. 1774. Avril. » Quand la noix a pris de l'accroiſſement,
» la moëlle, qui reſſemble d'abord à de la
» crême, ſe forme ; elle devient enſuite ferme
» & huileuſe comme une amande, & elle
» eſt très-nourriſſante : on en exprime ſou-
» vent l'huile, dont ils ſe peignent les che-
» veux & tout le corps. La coque dure four-
» nit aux Naturels des coupes, & la bourre
» filandreuſe qui l'enveloppe, des cordages
» fort élaſtiques, qui ne s'uſent guère par le
» frottement ; &, en outre, différens meu-
» bles & outils : les longues feuilles ou bran-
» ches à panaches, qui s'élancent du ſommet
» de la tige, couvrent leurs maiſons ; &, en
» les treſſant, on en fabrique des paniers : l'é-
» corce intérieure donne une eſpèce de vête-
» ment qui ſuffit dans ce climat ; &, lorſ-
» que la tige ne pouſſe plus de rejettons, on
» l'emploie encore à la conſtruction des hut-
» tes, ou à la mâture d'une pirogue. Outre
» les poiſſons & les végétaux, ils ont auſſi
» des chiens qui ſont ictyophages, & que les
» habitans des iſles de la Société trouvent
» bons à manger. Ainſi, ſur ces miſérables
» bancs de rochers, la nature produit ce qui
» eſt néceſſaire à la ſubſiſtance d'une race
» entière d'hommes. On ſait que le corail eſt
» l'ouvrage d'un ver qui agrandit ſon habi-

» tation à meſure que la groſſeur de ſon corps
» augmente. Ce petit animal, qui paroît ſi
» inſenſible qu'on le diſtingue à peine d'une
» plante, conſtruit un édifice de roches, de-
» puis un point du fond de la mer, que l'art
» humain ne peut pas meſurer, juſqu'à la
» ſurface des flots, & il prépare une baſe
» aſſurée à la réſidence de l'homme.

Ann. 1774. Avril.

» Le nombre de ces iſles baſſes eſt très-
» grand, & on eſt bien éloigné de les con-
» noître toutes ; il y en a dans toute l'éten-
» due de la mer pacifique, entre les tropi-
» ques. Elles ſont ſur-tout très-communes
» l'eſpace de dix ou quinze degrés à l'eſt des
» iſles de la Société. Quiros, Schouten, Rog-
» gewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de
» Bougainville & Cook ſont tous tombés ſur
» de nouvelles dans leur route ; &, ce qui
» eſt plus remarquable, ils les ont vu habi-
» tées à deux cent quarante lieues à l'eſt de
» Taïti. A chaque nouvelle route, les vaiſ-
» ſeaux rencontreront probablement d'autres
» iſles de cette eſpèce, & ſur-tout entre le
» ſeizième & dix-ſeptième degré de latitude
» ſud : aucun navigateur n'ayant encore re-
» connu ce parallèle du côté des iſles de la
» Société. Il ſeroit digne des philoſophes de
» rechercher pourquoi ces iſles ſont ſi nom-
» breuſes & forment un ſi grand archipel

ANN. 1774. Avril. » au vent de celles de la Société, tandis qu'elles » ſont diſperſées au loin les unes des autres, » au-delà de ce grouppe d'iſles montueuſes. » Il eſt vrai qu'il y a un autre archipel de » bancs de corail à l'oueſt; (je veux parler » des iſles des Amis) mais celles-ci ſont très- » différentes & paroiſſent beaucoup plus vieil- » les; elles occupent plus d'eſpace, & elles » renferment aſſez de ſol pour que les pro- » ductions végétales des hautes terres puiſ- » ſent y croître. »

18. Le 18, à la pointe du jour, après avoir paſſé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai ſur une autre iſle, que nous voyions à l'oueſt : à huit heures, nous rangeâmes la bande S. E. à un mille de la côte. Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. « Elle préſente des bou- » quets nombreux d'arbriſſeaux & d'arbres, » & elle eſt ornée de beaucoup de palmiers. » Elle s'étend N. E. & S. O. l'eſpace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diſtance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa; & le milieu eſt par 14^{d} 37′ de latitude ſud & 145^{d} 10′ de longitude oueſt. Ces iſles doivent être les mêmes auxquelles le commodore Byron a donné le nom d'iſles de George. Leur poſition en longitude, déterminé par

des obſervations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, meſurée avec la montre marine juſqu'à Taïti, eſt de 3ᵈ 54′ plus à l'eſt que ne le dit le Commodore. Je penſe que cette correction peut s'appliquer à toutes les iſles qu'il a découvertes. ANN. 1774. Avril.

Après avoir dépaſſé ces iſles, je mis le cap S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. & S. O. $\frac{1}{4}$ S. avec un bon vent d'eſt : différens ſignes, & ſur-tout une mer tranquille, nous annonçoient terre ; &, le 19, à ſept heures du matin, on en vit une à l'oueſt : j'arrivai deſſus, & atteignis l'extrémité ſud-eſt à neuf heures. C'étoit une autre de ces iſles ſubmergées, ou à moitié inondées, ſi communes dans cette partie de l'Océan ; c'eſt-à-dire, une ceinture de petites iſles, jointes enſemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan eſt par-tout incommenſurable en-dehors de la bordure : tout l'intérieur eſt couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poiſſons & de tortues dont ſe nourriſſent les Naturels. Ceux qui habitent les parties baſſes donnent quelquefois des tortues aux habitans des parties hautes, pour des étoffes, &c. Ces golfes ſeroient d'excellens havres, ſi les bâtimens pouvoient y aborder. Si on en croit les habitans des autres iſles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont

pas fait, ſur cela, des recherches aſſez exactes; le peu d'eſpérance d'y trouver de l'eau douce, a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre; mais je n'y ai pas apperçu une ſeule paſſe.

ann. 1774. Avril.

« Une foule d'Inſulaires couroient le long » du rivage tenant des piques à la main. La » lagune du milieu paroiſſoit très-ſpacieuſe, » & pluſieurs pirogues y marchoient à la voile. » Il me paroît que les cantons les plus élevés » & les plus fertiles ſur les rochers de corail, » ſont ordinairement ſous le vent, à l'abri de » la violence de la houle. Mais il y a rarement » dans cette mer des tempêtes aſſez fortes pour » que l'habitation de ces iſles ſoit dangereuſe; » &, lorſque le tems eſt beau, il doit être » agréable de naviguer ſur les vagues tran- » quilles de la lagune, tandis qu'en dehors » l'Océan eſt agité d'une manière déſa- » gréable. »

Cette iſle gît par 15d 26′ de latitude, & 146d 20′ de longitude: elle a huit lieues de long dans la direction du N. N. E. & du S. S. O. ſa largeur eſt d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre iſle baſſe au S. E. à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle étoit au-deſſus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bien tôt après une troiſième parut

au S. O. ¼ S. je gouvernai deſſus; &, à deux heures après midi, j'étois en travers de l'extrémité E. ſituée par 15d 47′ de latitude S. & 146d de longitude oueſt. Elle s'étend O. N. O. & E. S. Eſt : ſa longueur eſt de ſept lieues dans cette direction; mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle reſſemble, à tous égards, aux autres. Seulement il y a un peu moins d'iſlots, & la terre, ſur le récif qui enferme le lac, eſt un peu moins ferme. En rangeant la côte nord à la diſtance d'un demi-mille, nous vîmes des Inſulaires, des huttes, des pirogues & des eſpèces d'échafauds, conſtruits, à ce qu'il nous parut, pour faire ſécher du poiſſon. Les Naturels paroiſſoient de la même race qu'à Tiookéa, & ils étoient armés de longues piques comme eux. En ſerrant l'extrémité O. nous découvrîmes une quatrième iſle au N. N. Eſt. Elle ſembloit baſſe comme les autres, & elle gît à l'oueſt de la première iſle, à la diſtance de ſix lieues. J'ai donné à ces quatre iſles le nom de *Palliſer*, en l'honneur de mon digne ami ſir Hugues Palliſer, contrôleur de la marine.

ANN. 1774. Avril.

« Je crois que la plus ſeptentrionale eſt l'iſle » Pernicieuſe ſur laquelle Roggewin perdit » la galere l'*Africaine* : le gouvernail de cha» loupe que M. Byron (*a*) trouva ſur Tiookéa,

(*a*) Voyez la collection d'Hawkſworth, *vol. I.*

» qui eſt à peu de diſtance de ces iſles, ſem-
ANN. 1774. Avril. » ble confirmer mon opinion. »

Ne voulant pas marcher plus loin dans l'obſcurité, je paſſai la nuit à faire de petites
20. bordées ſous les huniers, & le 20, à la pointe du jour, nous doublâmes l'extrémité oueſt de la troiſième iſle, & nous atteignîmes tout-de-ſuite une groſſe houle qui venoit du ſud, ſigne certain que nous étions hors de ces iſles baſſes ; &, comme nous ne voyions plus de terre, je mis le cap S. O. $\frac{1}{2}$ S. pour Taïti, profitant d'un vent fort de l'eſt, accompagné d'ondées de pluie. Malgré l'opinion de M. Forſter, on ne peut pas déterminer avec quelque degré de certitude, ſi le grouppe d'iſles, que nous venions de dépaſſer, fait partie de celles qu'ont découvert les navigateurs hollandois : car ils ne nous en ont point tranſmis la poſition avec aſſez d'exactitude. Il eſt cependant néceſſaire d'obſerver que la partie de l'Océan, qui s'étend du 20e. au 14e ou 12^d de latitude, eſt ſi remplie de ces iſles-baſſes, qu'un navigateur ne peut pas prendre trop de précautions dans ſa marche.

« Il n'eſt pas poſſible de décrire la joie que » reſſentit l'équipage, voyant qu'on portoit » le cap ſur Taïti. Aſſurés de la bienveillance » des Inſulaires, nous regardions cette iſle, » comme une ſeconde patrie. Nos malades

comptoient

» comptoient rétablir leur ſanté, en ſe pro-
» menant ou ſe repoſant à l'ombre de ces ANN. 1774. Avril.
» bocages frais, & en partageant les mets
» délicieux des Naturels. Ceux qui étoient
» bien portans, eſpéroient y acquérir une
» nouvelle vigueur, & faire une proviſion de
» forces capables d'affronter les périls & les
» fatigues qui nous attendoient. Le capitaine
» étoit sûr d'y trouver aſſez de rafraîchiſ-
» ſemens pour achever heureuſement ſon ex-
» pédition : l'aſtronome deſiroit beaucoup d'é-
» tablir ſon obſervatoire à terre, afin de re-
» mettre en marche le garde-tems qui s'étoit
» arrêté, après notre départ de la Nouvelle-
» Zélande : nous n'étions pas moins empreſ-
» ſés d'y aborder, afin de compléter notre
» collection de botanique, que notre court
» ſéjour, pendant le premier hiver, avoit
» rendu très-imparfaite.

» Œdidée étoit peut-être plus empreſſé que
» nous tous de voir Taïti, où il n'avoit ja-
» mais été, quoique pluſieurs de ſes parens
» & de ſes amis y fiſſent leur réſidence. Comme
» les Naturels des iſles de la Société la re-
» gardent comme la plus riche & la plus
» puiſſante ; comme nous lui avions dit ſou-
» vent la même choſe, ſa curioſité étoit en-
» core plus vive : d'ailleurs, ayant raſſemblé
» un grand nombre de curioſités, il comp-

» toit qu'elles le rendroient un perſonnage
ANN. 1774. Avril. » important parmi ſes compatriotes, & il
» avoit acquis tant de nouvelles idées, & vi-
» ſité des pays ſi lointains & ſi inconnus,
» qu'il eſpéroit attirer les regards & l'atten-
» tion du ſien. Il étoit ravi de penſer que
» chacun le careſſeroit, qu'il vivroit dans
» l'intimité avec nous en préſence des In-
» diens; qu'il leur apprendroit nos uſages &
» nos manières, & pardeſſus tout qu'il s'amu-
» ſeroit avec nos armes à feu. Sans doute,
» il ſouhaitoit auſſi de rendre ſervice à ſes
» compagnons de voyage, qu'il aimoit d'un
» attachement ſincère, & dont il étoit gé-
» néralement eſtimé. »

Nous découvrîmes la haute terre de Taïti
22. le 21, &, à midi, nous nous trouvions à en-
viron treize lieues à l'eſt de la pointe-Vénus,
ſur laquelle je gouvernai : étant à-peu-près
par ſon travers, au coucher du ſoleil, nous
diminuâmes de voiles & louvoyâmes toute la
nuit, qui fut raſſaleuſe & accompagnée de
pluie.

« Chacun contemploit la métropole des
» iſles du tropique; &, quoique je fuſſe très-
» malade, je me traînai ſur le pont, pour
» jouir de la vue de cette terre, où j'eſpérois
» trouver la fin de mes maux. Je m'éveillai
» dès le grand matin, & je fus auſſi ſurpris

» de ce charmant coup-d'œil, que si ç'eût été
» la première fois que je l'examinois. L'isle ANN. 1774. Avril.
» étoit infiniment plus belle alors que huit
» mois auparavant. Les forêts, sur les mon-
» tagnes, revêtues d'un nouveau feuillage,
» sembloient étaler avec complaisance la va-
» riété de leurs couleurs: j'appercevois des
» cantons agréables sur les collines inférieu-
» res, parées d'une robe de verdure. Mais
» les plaines sur-tout brilloient par l'éclat de
» leurs couleurs; les teintes les plus vives em-
» bellissoient ces fertiles bocages; en un mot,
» tout rappelloit à notre esprit l'isle enchan-
» tée de Calypso.

Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet. HORAT.

» L'imagination & les yeux revoloient sans
» cesse vers ce délicieux payſage; & ce qui
» accroissoit nos plaisirs, en longeant la côte,
» nous découvrîmes des lieux que nous avions
» déjà parcourus.

» Quand les Insulaires nous apperçurent,
» ils mirent leurs pirogues en mer & nous
» apporterent des présens de fruit. Parmi les
» premiers qui vinrent à bord, il y avoit deux
» jeunes-gens d'un certain rang, que nous
» fîmes entrer dans la chambre du capitaine,
» où on leur présenta Œdidée. La politesse
» de la nation vouloit qu'ils lui offrissent en

ANN. 1774. Avril.

» dons des vêtemens : & à l'inſtant ils ôterent
» les leurs, qui étoient d'une étoffe fine, &
» ils les mirent ſur ſes épaules. Pour les re-
» mercier, il leur montra tous ſes tréſors,
» & il leur donna quelques plumes rouges
» auxquelles ils attachoient un grand prix. »

Le lendemain, au matin, à ſix heures, je mouillai dans la baie de Matavaï par ſept braſſes. Dès que les Naturels en furent informés, pluſieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir.

Comme je relâchois dans cette place, principalement afin de donner à M. Wales une occaſion de connoître l'erreur de la montre par la longitude obſervée, & de déterminer de nouveau la marche des gardes-tems; la première choſe qu'on fit, fut de débarquer ſes inſtrumens & de dreſſer une tente pour la réception des ſoldats & de tous ceux qu'il faudroit envoyer à terre. Nous n'avions perſonne de dangereuſement malade; les rafraîchiſſemens pris aux Marquiſes avoient écarté le ſcorbut.

« Tandis que le capitaine, le docteur Sparmann & mon pere allerent à terre, la
» maladie me retint à bord; je m'amuſai à
» faire des échanges par les fenêtres de ma
» chambre : des Naturels me vendirent bien-
» tôt des fruits, des mullets & des bonites,

» qu'ils apportoient en vie dans une eſpèce
» d'auge, placée entre les deux corps d'une dou-
» ble pirogue, & garnie, aux deux extrémités,
» d'un ouvrage d'oſier, par où l'eau entroit. Je
» me procurai des poiſſons curieux ; mais nos
» Meſſieurs ne rapporterent rien de nouveau
» de leur excurſion. Ils avoient trouvé tout
» le pays plus brillant qu'à notre départ ; une
» verdure éclatante, des arbres chargés de
» fruits, des ruiſſeaux qui rouloient leurs ondes
» à plein lit, & un grand nombre de nou-
» velles maiſons conſtruites. Œdidée, qui les
» accompagna à terre, ne revint pas le ſoir ;
» il avoit rencontré pluſieurs de ſes parens,
» & en particulier une ſœur nommée Teïaa,
» une des plus jolies femmes de l'iſle, mariée
» à un homme grand & bien fait, appellé
» Noona, perſonnage d'un certain rang, &
» natif d'Uliétéa. Sa maiſon, très-vaſte, étoit
» ſituée près de nos tentes, ſeulement à en-
» viron cent verges au-delà de la rivière. Œdidée
» avoit quitté ſes vêtemens européens avant
» d'aller à terre, & mis ceux que ſes amis lui
» avoient donné. Il changea de coſtume avec
» un degré d'empreſſement & de plaiſir, qui
» montroit ſa prédilection pour les uſages &
» les mœurs de ſon pays. Il ne faut pas ſ-
» tonner qu'un Naturel des iſles de la Socié-
» té préfere la vie heureuſe, les alimens ſains,

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» & les habits ſimples de ſes compatriotes, à
» l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans,
» & à la parure gênante & bizarre d'une
» troupe de navigateurs européens; puiſqu'on
» voit les Eskimaux retourner joyeuſement
» dans leur affreux pays, ſe nourrir de la peau
» & de l'huile rance de baleine, après avoir
» mangé à Londres des viandes ſubſtantielles,
» & joui de la pompe des vêtemens, & de la
» magnificence de cette grande capitale.

» Œdidée fut traité ainſi qu'il l'eſpéroit;
» tous les Taïtiens qui le virent le regardoient
» comme un prodige: ils lui offrirent les mets
» les plus exquis, pluſieurs vêtemens complets,
» & les nymphes de la contrée lui prodi-
» guerent leurs faveurs. Il aimoit le plaiſir
» comme tous les enfans de la nature: privé
» de femmes pendant long-tems, & ayant
» pris peut-être du goût pour la débauche,
» en fréquentant les matelots, il ne manqua
» pas d'en profiter, & il ne revint plus guère à
» bord. Ce qui lui donnoit le plus de goût pour
» reſter à terre, c'eſt qu'il pouvoit aiſément
» y ſatisfaire tous ſes deſirs. D'ailleurs le vaiſ-
» ſeau, ſous un climat chaud, eſt un aſyle
» peu commode pendant la nuit. Il y auroit
» été enfermé dans une chambre étroite &
» puante, au-lieu que ſur la côte il reſpiroit
» un air pur, embaumé de parfums agréa-

» bles, & rafraîchi par un vent de eôte, exac-
» tement pareil au zéphir, dont parlent tant ANN. 1774. Avril.
» les poëtes. Enfin l'heureux Edidée goûta des
» jouiſſances dont nous ſommes incapables de
» ſentir le charme.

» Dès le premier ſoir, les matelots appel-
» lerent des femmes à bord, & les excès de
» débauches qui s'y paſſerent ſont incroyables.
» J'ai déjà remarqué que les Taïtiennes qui
» ſe proſtituent, ſont toutes d'une claſſe com-
» mune, ou même de la dernière : j'ajoute
» que c'étoient les mêmes qui avoient ſi ſouvent
» vendu leur pudeur, lors de la première re-
» lâche. Il eſt donc clair que ces filles de dé-
» bauche forme une claſſe parmi leurs com-
» patriotes, & que l'impudicité eſt loin d'être
» univerſelle, comme on l'a aſſuré, & comme
» on l'a cru. O-Maï dira peut-être, dans ſa
» patrie, qu'il ne connoit pas la chaſteté en An-
» gleterre, parce qu'il n'a point trouvé de
» cruelles ſur le trotoirs du Strand. »

Le 23, le tems fut pluvieux. Nos bons amis, 23.
les Naturels, nous fournirent aſſez de fruits &
de poiſſons, pour en ſervir aux deux équi-
pages.

« Le docteur Sparmann & mon pere
» avoient été à terre tout le jour, & ils re-
» vinrent après le coucher du ſoleil. Ils
» avoient pénétré juſqu'au diſtrict d'O-Parrée,

ANN. 1774. Avril.

» à travers la colline One-Trée. Ils y rencontrerent la mere de Tootahah, & Happaï, » le pere du roi, & ils firent de petits préſens » à l'un & à l'autre. Un Naturel leur rendit » pluſieurs bons offices, il ſe précipita à la » nage, & il alla chercher au fond d'un » étang des canards ſauvages qu'ils venoient » de tuer : ils marcherent enſuite juſqu'à ſa » demeure, placée à au moins dix milles à » l'oueſt de la pointe-Vénus. Il prépara pour » eux des fruits ; il fit une eſpèce d'excellent » pudding en mêlant enſemble de la moëlle » de noix de cocos & de la racine d'eddy » émiettée : il cueilloit, ſur les arbres des en- » virons de ſa hutte, des noix de cocos qu'il » offroit à ſes hôtes au moment où il les dé- » tachoit du palmier. Après dîné, il leur pré- » ſenta un vêtement d'une étoffe fine, par- » fumée, & il les accompagna au vaiſſeau en » apportant des fruits ; il coucha à bord, & » s'en alla le lendemain, enchanté des cou- » teaux, des clous & des grains de verre qu'on » lui donna. Le docteur Sparmann & mon » pere virent, près de la maiſon du roi, deux » chèvres que le capitaine Furneaux lui avoit » laiſſé. Je me haſardai à aller à nos tentes » le matin ; mais, après avoir fait environ » trente pas, je fus obligé de m'aſſeoir pour ne » pas tomber en défaillance. Les belles pom-

» mes, que les Naturels mettoient en vente, » paroiſſoient ſi bonnes, que je tranſgreſſai » l'ordre poſitif du médecin, &, dès que j'en » eus mangé une, je retournai à bord. Tandis » que je fus à terre, nos gens n'acheterent pas » moins de cinquante groſſes bonites pour » des clous de fiche & des couteaux, & aſſez » de fruits pour en ſervir de fortes portions » à tout l'équipage. A mon retour, je vis dans » les fers un Taïtien, qui étoit déjà venu à » bout de voler des clous. Pluſieurs de ſes com- » patriotes, d'un rang diſtingué, intercéderent » en ſa faveur, & offrirent des bonites pour » obtenir ſa liberté. On y conſentit ; mais » on les avertit que déſormais les voleurs ſe- » roient punis impitoyablement.

ANN. 1774. Avril.

» Les femmes qui avoient paſſé la pre- » mière nuit à bord, revinrent ce ſoir, ac- » compagnées de pluſieurs autres, de ſorte » que chaque matelot eut la ſienne. La nuit » fut très-belle & la lune charmante, &, » comme nous célébrions la fête de Saint- » George, patron de la grande-Bretagne, » ils mêlerent les plaiſirs de Vénus aux or- » gies de ces anniverſaires. »

Le 24, le roi O-Too & pluſieurs autres chefs, ſuivis d'un nombreux cortège, nous rendirent viſite, & nous apporterent en préſent dix ou douze gros coch[illegible], outre des

ANN. 1774 Avril.

fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut poſſible. Je fus averti de l'arrivée du prince, & ſon empreſſement me parut de bon augure. Sachant combien il étoit de mon intérêt de gagner ſon amitié, j'allai à ſa rencontre près de nos tentes, & je le conduiſis ſur ma chaloupe, ainſi que ſes amis, à bord, où ils reſterent à dîner. Ils partirent enſuite chargés de préſens, & très-contens de notre réception.

« Le roi étoit accompagné de ſa ſœur Towrai & de ſon frere, & il ne montroit plus » cette défiance qu'il avoit lors de notre premiere relâche. Il demanda ſur-tout des » plumes de perroquet rouge qu'il appelloit » *oora*. Les petits préſens de ce plumage précieux qu'Œdidée fit à ſes amis, donnerent » ſans doute occaſion aux demandes du prince: » cherchant à l'inſtant tout ce que nous avions » raſſemblé aux iſles des Amis, nous en trouvâmes une quantité conſidérable, que nous » ne jugeâmes pas à propos de montrer tout-» à-la-fois. J'ai déjà dit plus haut que quelques-unes de ces plumes étoient collées ſur » une pièce d'étoffe, très-près les unes des » autres, & que pluſieurs étoient répandues » ſur des étoiles ciſelées de trognon de noix » de cocos : nos hôtes en reçurent ſept ou » huit de la premiere eſpèce, & une ou deux

» étoiles, & ils s'en allerent fort ſatisfaits. Ils » mettent un prix ineſtimable à ces plumes » rouges, dont les guerriers ornent leurs vê- » temens, & dont ils ſe ſervent, peut-être, » dans les grandes ſolemnités. »

ANN. 1774. Avril.

Le lendemain, nous eûmes beaucoup de tonnerre, d'éclairs & de pluie, ce qui n'empêcha pas le roi de me faire une ſeconde viſite, & de m'apporter une grande quantité de rafraîchiſſemens pour avoir de nouvelles plumes rouges de perroquet. Les principaux perſonnages des deux ſexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits, & tout ce que produiſoit l'iſle, afin d'obtenir auſſi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandiſes étoit alors fort épuiſé : de ſorte que, ſans elles, il m'eût été difficile d'approviſionner le vaiſſeau des rafraîchiſſemens néceſſaires.

« Notre ami Potatow, ſa femme du mo- » ment, Whain-eeow & Polatehera, ſa pre- » miere femme, vinrent auſſi nous voir : ils » étoient attirés par l'éclat de nos plumes » rouges, & ils ne négligerent rien afin d'en » avoir ; ils donnerent les plus gros cochons » pour de petits morceaux d'étoffe garnis de » ces plumes.

» Le tonnerre du matin avoit été très-vio-

ANN. 1774. Avril.

» lent, & pour plus de sûreté, on plaça une » chaîne de cuivre au haut du grand mât » à l'instant où un des matelots venoit de » l'ôter du milieu des hauts-bans, & de jeter » l'extrémité au-delà le platbord, un éclair » terrible s'élança pardessus le vaisseau, & » nous vîmes la flamme s'écouler le long de » la chaîne; il fut suivi d'un coup de ton- » nerre épouvantable, qui ébranla tout le » bâtiment, au grand étonnement des Eu- » ropéens & des Taïtiens qui étoient à bord. » Cette explosion ne nous causa pas le moin- » dre dommage, ce qui prouve l'utilité de la » chaîne électrique, si bien démontrée d'ail- » leurs, tandis que l'Endéavour étoit à Ba- » tavia (*a*). »

J'étois décidé à ne relâcher sur cette isle que jusqu'à ce que M. Wales eût fait l'observation dont j'ai parlé; je croyois que nous n'y aurions pas plus de succès que l'année précédente; mais la manière dont on nous recevoit, & les excursions que nous fîmes dans les plaines de Matavaï & d'O-Parrée, me convainquirent de mon erreur: nous trouvâmes qu'on venoit de construire, & qu'on construisoit encore dans ces deux places, une

(*a*) Voyez la collection d'Hawksworth; *tom. IV.* de la traduction françoise.

grande quantité de groſſes pirogues & de maiſons de toute eſpèce; que le même peuple, qui, huit mois auparavant, n'avoit pas d'aſyle pour s'y mettre à l'abri, vivoit alors dans des habitations ſpacieuſes; pluſieurs gros cochons rodoient autour des caſes, & on appercevoit d'ailleurs la proſpérité d'un état naiſſant. « Nous avions déjà tant de » cochons, qu'il fallut faire un étable à terre, » & l'on ſe ſouvient qu'en 1773, c'étoit une » faveur, lorſque le roi ou le chef vouloit » bien nous en céder un ſeul. »

ANN. 1774. Avril.

D'après ces favorables circonſtances, je jugeai que je ne gagnerois pas à me retirer ſur une autre iſle; je réſolus d'y faire un plus long ſéjour, & d'ordonner qu'on commençât le radoub du vaiſſeau, &c. En conſéquence, on porta à terre les futailles vuides & les voiles pour les réparer; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts: les hautes latitudes méridionales avoient rendu indiſpenſables tous ces travaux.

Le matin du 26, j'allai à O-Parrée avec quelques-uns de nos officiers, & Meſſieurs Forſter, pour faire à O-Too une viſite en forme. En approchant, nous obſervâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues; mais nous fûmes ſurpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le

269

ANN. 1774. Avril

long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & ſur le rivage un nombre conſidérable de guerriers. Un armement ſi inattendu raſſemblé autour de nous, dans l'eſpace d'une nuit, excita différentes conjectures : nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte : nous fûmes reçus par une foule immenſe de Naturels; la plupart avoit des armes; mais les autres n'en avoient pas; le cri des derniers étoit *Tyo no O-Too*, & celui des premiers *Tyo no Towha*. Ce chef, à ce que nous apprîmes par la ſuite, étoit amiral, ou commandant de la flotte & des troupes. Au moment où je mis à terre, un autre chef, nommé Tee, oncle du roi, & un de ſes miniſtres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-Too : Towha vint bien-tôt me recevoir avec beaucoup de courtoiſie; il me prit par une main, & Tee par l'autre, & ſans ſavoir où je deſirois aller, ils me traînerent ainſi à travers le peuple, qui ſe ſépara en deux haies, & qui, de toutes parts, pouſſoit vers moi les acclamations d'amitié *Tyo no Tootee*. Une partie vouloit me conduire à O-Too, & l'autre vouloit que je reſtaſſe près de Towha. Arrivé à la place de l'audience, on étendit une natte ſur laquelle on me fit aſſeoir : Tee me quitta enſuite, & il alla chercher le roi. Towha m'engageoit à

ne pas m'asseoir & à le suivre; mais, comme je ne connoissois pas ce chef, je n'y consentis point. Tee revint bien-tôt, & souhaitant me conduire vers le prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa; de sorte que les deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee, de permettre à l'amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs, & à m'ouvrir un passage; mais, comme j'étois résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvoit entre les pirogues & moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisoit point. Towha me quitta, sans que je visse quel chemin il prit; tout le monde refusa de me le dire. ANN. 1774. Avril.

« Ce Towha s'en alla très-froidement, & » il paroît qu'il étoit fâché : il avoit beau- » coup d'autorité; car, au moment où il » s'approcha de nous, les gens du peuple » s'écrierent : *Voici Towha*, & ils lui firent » place avec un degré de respect qui nous » étonna. »

En jetant les yeux autour de moi, j'apper-

cus Tee, qui, je crois, ne m'avoit jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du roi, & il m'apprit qu'il étoit allé dans le pays *Mataou*, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son conseil, dès que nous fûmes rassemblés, car M. Edgcumbe étoit seul à mes côtés; les autres se trouvoient poussés & confondus dans la foule, comme nous l'avions été.

Ann. 1774. Avril.

En entrant sur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistoient en 160 grosses doubles pirogues, de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approvisionnées, & bien armées; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complément de guerriers & de rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les chefs & tous ceux qui occupoient les plates-formes de combats, étoient revêtus de leurs habits militaires; c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses & de casques. La longueur de quelques-uns de ces casques embarrassoit beaucoup ceux qui les portoient: tout leur équipage sembloit mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit, il donnoit sûrement de la grandeur à ce spectacle, & les guerriers ne manquoient

manquoient pas de ſe montrer ſous le point de vue le plus avantageux. ANN. 1774. Avril.

« Le vêtement de ces guerriers, dont on » a déjà dit un mot, étoit très-bigarré; il » conſiſtoit en trois grandes pièces d'étoffe, » trouées au milieu, & poſées les unes au- » deſſus des autres; celle du deſſous & la plus » large étoit blanche; la ſeconde rouge, & » la ſupérieure & la plus courte, brune; leurs » boucliers ou cuiraſſes étoient d'oſier, cou- » verts de plumes & de dents de goulu. Nous » vîmes quelques caſques d'une grandeur » énorme, car ils avoient près de cinq pieds » de haut; c'étoient de longs bonnets d'oſier » cylindriques; la partie de l'avant étoit cachée » par un demi-cercle plus ſerré, & qui de- » venoit plus large au ſommet, & il ſe dé- » tachoit enſuite du cylindre, de manière à » former une courbe: ce fronteau, de la lon- » gueur de quatre pieds, étoit revêtu par-tout » de plumes luiſantes, bleues & vertes d'une » eſpèce de pigeon, & d'une jolie bordure de » plumes blanches; un nombre prodigieux de » longues plumes de queue des oiſeaux du » tropique divergeoient de ſes bords en rayons; » ce qui reſſembloit à l'auréole, dont les pein- » tres ornent communément les têtes des anges » & des ſaints. Il falloit un grand turban » d'étoffe, pour y placer cette parure incom-

ANN. 1778. Avril.

» mode; mais, comme les guerriers veulent » seulement éblouir les spectateurs, en la » mettant, & qu'elle n'est peut-être d'aucune » utilité, ils l'ôterent bien-tôt, & ils la po- » serent sur la plate-forme. Les principaux » commandans se distinguoient d'ailleurs par » de longues queues rondes, composées de » plumes vertes & jaunes, qui pendoient sur » leur dos, & qui rappelloient à notre esprit » les bachas turcs; Towha l'amiral en portoit » cinq, à l'extrémité desquelles flottoient des » cordons de bourre de cocos, entre-mêlés » de plumes rouges; il n'avoit point de casque, » mais un turban, qui sieoit fort bien à son » visage; il paroissoit âgé de 60 ans; mais il » étoit extrêmement vigoureux, grand, & » d'une physionomie noble & prévenante. »

Des pavillons, des banderoles, &c. décoroient les pirogues, de sorte qu'elles formoient un spectacle majestueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues, des piques & des pierres composoient leurs instrumens de guerre. Les bâtimens étoient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte; le vaisseau amiral occupoit le centre; entre les bâtimens de guerre, il y avoit 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portoient un pavillon peu spacieux, & un mât & une voile, ce dont manquoient les pirogues

de guerre. Nous les jugeâmes deſtinées aux tranſports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laiſſent, dans les bâtimens de guerre, aucune eſpèce de proviſions. Je comptai qu'il n'y avoit pas moins de 7760 hommes ſur ces 330 bâtimens: ce nombre paroît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenoient ſeulement aux diſtricts d'Attahourou & d'Ahopatéé. Dans ce calcul, je ſuppoſe que chaque pirogue de guerre contenoit 40 hommes, guerriers, ou rameurs, & que chacune des petites étoit montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre ſupérieur la quantité de monde qu'il y avoit ſur les pirogues de guerre; il eſt sûr que la plupart ſembloit avoir beſoin de plus de pagayeurs que je n'en mets; mais je crois qu'elles n'avoient pas leur complet. Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'iſle ne levoit que 6 ou 7 mille hommes: puiſque deux diſtricts fourniſſoient ce nombre de ſoldats, ſes calculs doivent avoir été ceux des anciens tems; ou bien il n'y comprenoit que les *Tatatous*, c'eſt-à-dire, les guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les rameurs, ni ceux qui étoient néceſſaires à la manœuvre des autres pirogues: je crois qu'il parloit de la milice ſur pied, & non pas de toutes les forces que l'iſle peut mettre en campagne au beſoin.

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

Cette matière ſera diſcutée plus au long dans un autre endroit.

« Le ſpectacle de cette flotte agrandiſſoit » encore les idées de puiſſance & de richeſſes » que nous avions de cette iſle, & tout l'é- » quipage étoit dans l'étonnement en pen- » ſant aux outils que poſsèdent ces peuples, » nous admirions la patience & le travail qu'il » leur a fallu pour abattre des arbres énormes, » couper & polir les planches, & enfin porter » ces lourds bâtimens à un ſi haut degré de per- » fection. C'eſt avec une hache de pierre, un » ciſeau, un morceau de corail & une peau » de raie, qu'ils avoient produit ces ouvrages.

» Les deux bâtimens, qui compoſent les » pirogues doubles, étoient joints enſemble, » par quinze ou dix-huit baux de traverſe, » qui ſe projetent quelquefois fort au-delà des » deux bordages, & qui ont de douze à vingt- » quatre pieds de longueur, & environ trois » pieds & demi de large : quand ils ſont ſi » longs, ils font une plate-forme de cinquante, » ſoixante ou ſoixante-dix pieds de longueur. » L'avant & l'arrière ſont élevés de pluſieurs » pieds hors de l'eau, & ſur-tout la poupe » qui a de longs becs de différentes formes, » & de près de vingt pieds de haut. Une » étoffe blanche étoit communément placée » entre les deux becs de chaque double piro-

» gue ; ce qui tenoit lieu de pavillon, & le
» vent l'enfle comme une voile. D'autres por- ANN. 1774. Avril.
» toient une étoffe bariolée de rayures rou-
» ges, qui, à ce que nous apprîmes dans
» la ſuite, ſert à reconnoître les diviſions de
» divers commandans. A l'avant, on voyoit
» une grande colomne ſculptée, au ſommet
» de laquelle étoit la tête d'un homme, ſou-
» vent peinte en rouge avec de l'ocre. Des
» panaches de plumes noires, auxquelles pen-
» doient d'autres banderoles de plumes, cou-
» vroient ordinairement ces colonnes. Le pre-
» mier voyage de Cook donne la coupe &
» les dimenſions de ces pirogues.

» La plate-forme de combat eſt érigée vers
» l'avant de la pirogue, & appuyée ſur des
» colonnes de quatre à ſix pieds de haut,
» ornées de ſculpture : elle s'étend au-delà de
» toute la largeur du bâtiment, & a de vingt
» à vingt-quatre pieds de long, & environ
» huit ou dix de large. Les rameurs ſont aſſis
» dans la pirogue, ou au-deſſous de la plate-
» forme de combat, entre les baux de tra-
» verſe & les épars longitudinaux ; de ſorte
» que par-tout où ces bois ſe croiſent, il y
» a place pour un homme dans l'eſpace in-
» termédiaire. Celles de dix-huit baux & de
» trois épars de chaque côté, outre un épars
» longitudinal entre les deux pirogues, n'ont

ANN. 1774. Avril.

» par conſéquent pas moins de cent quarante-
» quatre rameurs, & huit hommes pour les
» gouverner, dont quatre ſont placés à l'a-
» vant, & quatre à l'arrière. La plus grande
» partie de ces pirogues ne contenoit pas
» alors tant de rameurs.

» Nous prîmes une chaloupe, & longeant
» l'arrière des pirogues, juſqu'à l'extrémité
» de la file, nous remarquâmes dans chaque
» bâtiment de gros tas de piques & de lon-
» gues maſſues, ou de haches de bataille,
» dreſſées contre la plate-forme : chaque
» guerrier tenoit d'ailleurs, à la main, une
» pique ou une maſſue : il y avoit auſſi des
» amas de groſſes pierres, les ſeules armes
» maſſives que nous apperçûmes.

» Nous obſervâmes, ſur quelques-unes des
» petites pirogues, des feuilles de bananes ;
» & les Naturels nous apprirent que c'étoit
» là où on dépoſoit les morts : ils donnoient
» à ces bâtimens le nom *E-vaa no t'Eatua*,
» *pirogues de la Divinité*. Le nombre infini
» d'Indiens, ainſi raſſemblés, nous frappoit
» du moins autant que l'aſpect brillant de
» cette marine. »

Après avoir bien examiné cette flotte, je deſirois beaucoup de revoir l'amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ſes nouvelles.

Je mis à terre pour m'informer où il étoit : mais il y avoit tant de bruit & tant de foule, que perſonne ne fit attention à ce que je diſois. Enfin Tee arriva, & me chuchuta à l'oreille qu'O-Too étoit parti pour Matavaï, il me conſeilla de retourner & de me rembarquer pour deſcendre dans un autre endroit. Je ſuivis ſon conſeil, qui excita dans notre eſprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha étoit un chef puiſſant & mécontent, qui ſe diſpoſoit à faire la guerre à ſon ſouverain ; car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raiſon de quitter O-Parrée, comme il le fit.

ANN. 1774. Avril.

A peine fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte ſe mit en mouvement du côté de l'oueſt, d'où elle venoit. En arrivant à Matavaï, nos amis nous dirent qu'elle faiſoit partie d'un armément deſtiné contre Eiméo, dont le chef avoit ſecoué le joug de Taïti, & s'étoit rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'étoit pas à Matavaï, & même qu'il n'y étoit point venu ; de ſorte que nous ne concevions pas les raiſons de ſa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une ſeconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous sûmes qu'il avoit évité de me voir, le matin, parce que quelques uns de ſes ſujets ayant volé pluſieurs

ANN. 1774. Avril.

de mes vêtemens qu'on lavoit à terre, il craignoit que je n'en exigeaſſe la reſtitution. Il me demanda, à diverſes repriſes, ſi je n'étois pas fâché ; & quand je l'aſſurai que non, & que les voleurs pouvoient garder mes effets, il parut ſatisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même ſujet. Il penſa que le mécontentement m'empêchoit d'aller à bord de ſon bâtiment, & que je n'aimois pas voir dans mon voiſinage tant de forces, dont je ne connoiſſois pas la deſtination. Ainſi, une mépriſe m'ôta l'occaſion d'examiner, avec plus de ſoin, une partie des forces navales de cette iſle, & de m'inſtruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonſtance ne ſe préſentera plus ; car la flotte étoit commandée par un chef brave, intelligent & éclairé, qui auroit répondu à toutes mes queſtions ; &, comme nous aurions eu les objets ſous les yeux, nous nous ſerions sûrement entendus les uns les autres. Malheureuſement Œdidée ne nous accompagnoit pas ce matin ; & Tee, le ſeul homme ſur qui nous pouvions compter, ne ſervoit qu'à nous embarraſſer davantage.

« O-Too eut ſoin de nous conduire à ſes » habitations, à travers une campagne qui » reſſembloit à un jardin ; des arbres fruitiers chargés de feuillages, les fleurs odori-

» férantes des arbuſtes, & les nappes lim-
» pides des ruiſſeaux, formoient devant nos
» yeux un ſpectacle mouvant de la plus grande
» beauté. Toutes les maiſons étoient propres
» & bien tenues ; quelques-unes entourées de
» roſeaux, & d'autres ouvertes, comme cel-
» les du peuple. Nous jouîmes pluſieurs heu-
» res de la compagnie du prince, de ſes pa-
» rens, & des principaux perſonnages de ſa
» ſuite, qui tous nous témoignerent beau-
» coup d'attachement. La converſation, ſans
» être fort ſuivie, fut très-animée ; & les fem-
» mes, en particulier, rirent & babillerent
» avec une extrême gaieté. Je remarquai
» qu'elles s'amuſoient ſouvent à jouer ſur des
» mots, & leurs traits d'eſprit & leurs ſail-
» lies, de bonne humeur, nous divertirent
» quelquefois. Nous partagions cordialement
» le bonheur qui ſemble naturel à cette iſle
» fortunée, & nous ne pensâmes à nous rem-
» barquer qu'après le coucher du ſoleil. Le
» contentement & le calme des Naturels,
» leur manière de vivre ſimple, les délices du
» payſage, l'agrément du climat, l'abondan-
» ce, la ſalubrité & le goût exquis de leurs
» fruits, tout jetoit nos cœurs dans le raviſ-
» ſement. » Nous nous fîmes, O-Too & moi, des préſens mutuels ; &, après avoir pris congé, nous retournâmes à bord.

ANN. 1774. Avril.

CHAPITRE VII.

Viſite que nous font O-Too, Towha, & pluſieurs autres chefs. Vol commis par un des Naturels ; effets de ce vol, & obſervations générales ſur cette matière.

ANN. 1774. 27 Avril. LE MATIN du 27, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ſes domeſtiques, à qui il avoit donné ordre de ne rien recevoir; &, en effet, je leur offris des préſens qu'ils ne voulurent point accepter. Bien-tôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce chef & le roi; &, après avoir reſté peu de tems à terre, je les ramenai dîner à bord, ainſi que Tarevatoo, frére cadet du roi, & Tee: à l'approche du vaiſſeau, l'amiral, qui n'en avoit jamais vu, témoigna une extrême ſurpriſe. On le conduiſit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O-Too faiſoit les honneurs, & lui expliquoit tout; car alors il connoiſſoit bien la ſtructure de la *Réſolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & ſe retira, ſans que je ſuſſe rien : il ne me laiſſa pas le tems de le remercier, par des libéralités, de ce préſent, ni de celui qu'il m'avoit fait le matin : le roi & ſa

ſuite partirent auſſi bien-tôt. O-Too montroit du reſpect pour ce chef : il deſiroit que je lui en témoignaſſe de mon côté; & cependant il en avoit conçu de la jalouſie, je ne ſais pourquoi. Il nous avoua franchement, la veille, que Towha n'étoit pas ſon ami. Ces deux chefs me ſolliciterent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux royaumes, & on me dit que leurs forces réunies alloient marcher contre Eiméo. Je ne ſais pas s'ils me firent cette propoſition dans la vue de rompre avec leurs voiſins & leurs alliés, en cas que je promiſſe du ſecours, ou ſeulement pour ſonder mes diſpoſitions; probablement ils auroient embraſſé volontiers une occaſion qui les mît en état de conquérir ce royaume, & de les réunir au leur, comme il l'étoit autrefois. Quoi qu'il en ſoit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager. ANN. 1774. Avril.

« Je fus frappé de l'extrême attention que » portoit Towha ſur toutes les parties du » bâtiment : il admiroit la force & la groſ- » ſeur des couples, des mâts & des cordages, » & il trouva nos manœuvres & nos machi- » nes ſi ſupérieures à celles de ſon pays, qu'il » nous demanda pluſieurs choſes, & ſur-tout » des cables & des ancres. Il étoit alors vêtu

ANN. 1774. Avril.

» comme le reſte du peuple, & nud juſqu'à » la ceinture, à cauſe de la préſence du roi: » j'eus peine à le reconnoître; il avoit beau- » coup d'embonpoint & un ventre énorme, » que les longs plis de ſes robes militaires » cachoient la veille. Ses cheveux étoient gris- » argent, & ſa phyſionomie la meilleure & » la plus prévenante que j'aie jamais vue » ſur ces iſles. Il mangea de bon cœur, ainſi » qu'O-Too, ce qu'on lui ſervit. Le roi, qui » ſe mettoit fort à ſon aiſe, ne ſe gênoit pas » plus que chez lui, & il prenoit plaiſir à » inſtruire Towha de nos manières. Il lui » apprit à ſe ſervir du couteau & de la four- » chette, à manger du ſel avec la viande & » à boire du vin. Il badinoit ſur la couleur » rouge du vin, & au moment où il alloit » l'avaler, il diſoit que c'étoit du ſang. Towha » ayant goûté d'une de nos liqueurs, com- » poſée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter » de l'eau-de-vie ſeule, & l'appella *Evaï no* » *Bretannée*, de l'eau de la Bretagne, & il en » but un verre ſans faire de grimaces. Il fut » très-joyeux, ainſi que ſa majeſté, & ils » montrerent, l'un & l'autre, beaucoup de » goût pour notre manière de vivre & d'ap- » prêter les alimens. »

11. Le lendemain, Wahéatua, roi de Tiarra-bou, nous envoya un cochon : il demandoit

en retour quelques plumes rouges que je remis, avec d'autres choſes, à ſon député. Je ne ſortis pas du vaiſſeau ce jour; mais Meſſieurs Forſter, le docteur Sparmann, &c. partirent pour les montagnes où ils ſe propoſoient de paſſer la nuit. ANN. 1774. Avril.

" Dans la foule de pirogues, qui ne ceſ-
" ſoient de nous entourer, il y avoit tou-
" jours des chefs de diſtricts, qui nous ap-
" portoient des cochons, & ce qu'ils avoient
" de plus précieux, pour les échanger con-
" tre des plumes rouges auxquelles ils met-
" toient un prix extravagant. Ces plumes
" produiſirent une grande révolution dans
" les liaiſons des femmes avec nos matelots;
" ceux qui avoient eu ſoin de faire proviſion
" de cette marchandiſe précieuſe aux iſles
" des Amis, recevoient les careſſes des Taï-
" tiennes & choiſiſſoient, parmi elles, celles
" qui leur plaiſoient davantage. Le fait ſui-
" vant prouvera quelles tentations irréſiſtibles
" ces plumes excitoient dans l'ame des Taï-
" tiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des
" chefs ne permettoient aucune liberté aux
" Européens, & que ſi, avant le mariage,
" les filles accordoient leurs faveurs, les épou-
" ſes ne ſouilloient point la couche nuptiale:
" cependant un chef vint offrir ſa femme
" à M. Cook, & la Taïtienne, ſuivant l'or-

ANN. 1774. Avril.

» dre de ſon mari, eſſaya de ſéduire le ca-
» pitaine, & pour cela elle expoſa ſes char-
» mes avec beaucoup d'impudence. Je fus
» fâché que cette propoſition vînt de la part
» de Potatow, dont le caractère étoit d'ail-
» leurs ſans tache; mais, après nous avoir
» montré tant de grandeur, il deſcendit à
» cet excès de baſſeſſe. Sa conduite nous inſ-
» pira une indignation que nous ne pûmes
» pas nous empêcher de lui témoigner, &
» nous lui fîmes de ſanglans reproches ſur
» ſa foibleſſe. Heureuſement les matelots
» avoient vendu aux Marquiſes une quantité
» conſidérable de ces plûmes rouges, avant
» de ſavoir le prix qu'elles auroient ici. Si
» toutes ces richeſſes avoient été apportées
» à Taïti, il eſt probable que la valeur des
» proviſions ſe ſeroit tellement accrûe, que
» nous aurions obtenu moins de rafraîchiſ-
» ſemens que lors de notre première relâche.
» Une ſeule plume formoit un préſent
» d'une extrême valeur & fort ſupérieur à
» un grain de verre & à un clou; & le plus
» petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plu-
» mes, produiſoit la folle joie que reſſentiroit
» un Européen qui trouveroit le diamant du
» Grand-Mogol. Potatow nous apporta ſon
» caſque monſtrueux de cinq pieds de haut,
» & il l'échangea contre des plumes; d'au-

» tres ſuivirent ſon exemple, & chaque ma-
» telot acheta des boucliers ſans nombre. Ce ANN. 1774. Avril.
» qui eſt plus étonnant, ils nous offrirent
» ces habits ſinguliers, dont on parle dans
» le premier voyage de Cook, qu'ils refuſe-
» rent abſolument d'échanger en 1769. Ces
» vêtemens, compoſés des productions les
» plus rares de l'iſle & de la mer qui l'en-
» vironne, & travaillés avec un ſoin & une
» adreſſe extrêmes, doivent être, parmi eux,
» d'un prix conſidérable. Nous n'en achetâ-
» mes pas moins de dix, qu'on a rapportés
» en Angleterre. Le capitaine Cook en a donné
» un au muſæum : & mon pere a eu l'hon-
» neur d'en préſenter, à l'univerſité d'Ox-
» ford, un ſecond, qui eſt dépoſé aujourd'hui
» au muſæum ashmoléen. Cet ajuſtement
» remarquable conſiſte en une planche légère
» d'une forme demi-ronde d'environ deux
» pieds de long, & de quatre ou cinq pou-
» ces de large : la planche eſt garnie de cinq
» coquilles de nacre de perle choiſies, atta-
» chées à des cordons de bourre de cocos,
» paſſées dans les bords des coquilles, &
» dans pluſieurs trous dont le bois eſt percé :
» une autre coquille de la même eſpèce, mais
» plus grande, feſtonnée de plumes de pigeon,
» gris-bleu, eſt placée à chaque extrémité de
» cette planche, dont le bord concave eſt

ANN. 1774. Avril.

» tourné en haut. Au milieu de la partie con-
» cave, il y a deux coquilles qui forment en-
» ſemble un cercle d'environ ſix pouces de dia-
» mètre, & au ſommet de ces coquilles, il y a
» un très-grand morceau de nacre de perle
» oblong, s'élargiſſant un peu vers l'extrémité
» ſupérieure, & de neuf ou dix pouces de
» hauteur. De longues plumes blanches de la
» queue des oiſeaux du tropique, forment au-
» tour un centre rayonnant. Du bord con-
» vexe de la planche, pend un tiſſu de petits
» morceaux de nacre de perle, qui, par l'é-
» tendue & la forme, reſſemble à un tablier:
» on y compte dix ou quinze rangs de pièces
» d'environ un pouce & demi de long, & un
» dixième de pouce de large; chacune eſt
» trouée aux deux extrémités, afin de pouvoir
» ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont
» parfaitement droites & parallèles; les ſupé-
» rieures coupées & extrêmement courtes,
» à cauſe du demi-cercle de la planche. Les
» inférieures ſont auſſi communément plus
» étroites, & aux extrémités de chacune eſt
» ſuſpendu un cordon, orné de coquillages,
» & quelquefois de grains de verre d'Europe.
» Du haut de la planche flotte un gland ou
» une queue ronde de plumes vertes & jaunes,
» ſur chaque côté du tablier, ce qui eſt la
» partie la plus brillante du vêtement. Toute
cette parure

» cette parure tient à une groſſe corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajuſtement tombe perpendiculairement devant lui ; le tablier cache ſa poitrine & ſon eſtomac ; la planche couvre ſon cou & ſes épaules, & les deux premières coquilles maſquent ſon viſage. Une de ces coquilles eſt percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde pour ſe conduire. La coquille ſupérieure & les longues plumes dont elle eſt entourée, s'étendent à au moins deux pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme. ANN. 1774. Avril.

» Le reſte de l'habit n'eſt pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, une natte ou une pièce d'étoffe trouée au milieu : il place deſſus une ſeconde pièce de la même eſpèce, mais dont la partie de devant, qui retombe preſque juſqu'aux pieds, eſt garnie de boutons de coques de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche, attache ce vêtement autour de la ceinture : un large manteau de réſeau, entouré de grandes plumes bleuâtres, couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, eſt placé ſur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes paral-

ANN. 1774. Avril.

» lèles, & alternativement brunes, jaunes & » blanches, deſcend du turban ſur le cou & » les épaules, afin qu'on ne voie de la figure » humaine que le moins poſſible.

» Ordinairement le plus proche parent du » mort, porte cet habillement bizarre ; il tient » dans ſa main deux grandes coquilles per- » lières, avec leſquelles il produit un ſon con- » tinuel, & dans l'autre un bâton armé de » dents de goulu dont il bleſſe tous les Na- » turels qui s'approchent par haſard de lui. » (*a*) Je ne ſais pas quelle a été l'origine de » cette ſingulière coutume, mais il me ſem- » ble qu'elle eſt deſtinée à inſpirer de l'hor- » reur ; & l'ajuſtement fantaſtique qu'on » vient de décrire, ayant cette forme ef- » frayante & extraordinaire que les nourri- » ces attribuent aux eſprits & aux fantômes, » je ſuis tenté de croire qu'il y a quelque » ſuperſtition cachée ſous ce rit funéraire. » Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort » exige un tribut d'affliction & de larmes, » & c'eſt pour cela qu'ils appliquent des coups » de dents de goulu. Quoi qu'il en ſoit, les » Naturels ne nous ont donné aucune lu- » mière ſur ce ſujet. Ils nous parloient fort » en détail de la cérémonie & du vêtement ;

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

» mais il n'a pas été poſſible de nous faire
» entendre, quand nous demandions la cauſe ANN. 1774. Avril.
» de cet uſage. Edidée découvrit ſeulement
» qu'à la mort d'un homme, c'eſt une femme
» qui accomplit le rit funéraire ; mais que
» c'eſt un homme, à la mort d'une femme.

» En Angleterre, les habits de deuil de
» Taïti, ont excité tant de curioſité, qu'un
» matelot en a vendu un 25 guinées. Les
» Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent, en
» rien, aux nations civiliſées. Après qu'Edi-
» dée eut raconté tout ce qu'il ſavoit des
» pays qu'il avoit vus, les chefs nous deman-
» doient, ſans ceſſe, des curioſités de Tonga-
» Tabbo, Waïhoo, & Waïtahoo (a), plutôt
» que des marchandiſes d'Angleterre. Les ajuſ-
» temens de tête en plumes des deux derniè-
» res iſles, & les paniers, les maſſues & les
» étoffes peintes de la première, leur plai-
» ſoient extrêmement : ils acquéroient, avec
» empreſſement, les nattes de Tonga-Taboo,
» quoiqu'en général elles fuſſent pareilles à
» celles qu'ils fabriquent. Nos matelots pro-
» fitèrent de cette fantaiſie pour les tromper ;
» ils leur vendoient, ſous le nom d'Amſter-
» dam, des nattes achetées aux iſles de la

(a) De l'iſle d'Amſterdam, de l'iſle de Pâque & de Sainte-Chriſtine.

ANN. 1774. Avril.

» Société. Ainſi, il y a une reſſemblance uni-
» verſelle dans les goûts des hommes de tous
» les pays.

» Ce rapport nous parut encore plus frap-
» pant, en les voyant écouter avidement les
» hiſtoires d'Œdidée, leur compatriote. Ils le
» ſuivoient toujours en foule ; les vieillards
» lui témoignoient beaucoup d'eſtime, & les
» principaux perſonnages de l'iſle, ſans en
» excepter la famille royale, recherchoient
» ſa compagnie. Outre le plaiſir de l'enten-
» dre, ils obtenoient de lui des préſens fort
» riches : il paſſoit ſon tems ſi agréablement
» à terre, où il trouvoit, à chaque pas, de
» nouveaux amis, qu'il venoit rarement à
» bord, à moins que ce ne fût pour y cher-
» cher quelques-uns de ſes tréſors, ou pour
» montrer le bâtiment à ſes connoiſſances,
» & les préſenter au capitaine Cook & à ſes
» compagnons de voyage. Ce qu'il racontoit
» cependant paroiſſoit quelquefois trop mer-
» veilleux, pour être cru, & alors les Taï-
» tiens nous demandoient s'il diſoit la vérité.
» La pluie changée en pierre, les rochers
» blancs & les montagnes ſolides que nous
» convertiſſions en eau douce, & le jour per-
» pétuel du cercle antarctique, leur ſembloient
» ſur-tout ſi inconcevables, que nous eûmes
» peine à le leur perſuader. Ils crurent plus

» aiſément ce qu'on leur raconta des Can- ANN. 1774. Avril.
» nibales de la Nouvelle Zélande, quoique
» cet uſage les remplit d'horreur.

» Œdidée, pendant l'excurſion que fit mon
» pere aux collines, amena, ſur la Réſolu-
» tion, une troupe de Naturels, pour leur
» montrer la tête du Zélandois que M. Pic-
» kerſgill conſervoit dans l'eſprit-de-vin. Après
» qu'on la leur eut fait voir, de nouvelles
» foules accoururent bien-tôt, afin de jouir
» d'un ſi étrange ſpectacle. Je fus préſent
» toutes les fois qu'on l'expoſa devant eux;
» &, ce qui m'étonna, ils ont, dans leur
» langue, le terme de Te Taë-Aï, *mangeurs*
» *d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le
» premier abord. En propoſant des queſtions
» ſur cette circonſtance extraordinaire, parmi
» les chefs & les Inſulaires les plus intelli-
» gens, ils me dirent qu'ils ſavent, par tra-
» dition, que très-anciennement il y avoit
» ſur leurs iſles des mangeurs d'hommes
» d'une taille très-robuſte, & qui cauſerent
» de grands ravages dans la contrée; mais
» que cette race abominable étoit éteinte de-
» puis long-tems. O-Maï, avec qui j'ai cauſé,
» ſur ce ſujet, en Angleterre, m'a dit depuis
» la même choſe, & en termes encore plus
» forts. Faut-il en conclure qu'une troupe
» de Cannibales deſcendirent jadis dans cette

ANN. 1774 Avril.

» isle, ou n'eſt-il pas évident plutôt que les » Taïtiens furent autrefois antropophages, » avant d'arriver à ce degré de civiliſation » qu'ont amené par la ſuite l'excellence de » leur pays & de leur climat, & la profu- » ſion de végétaux & de nourritures animales » dont ils jouiſſent? Plus on examine l'hiſtoire » des différentes nations, & plus cet uſage » ſemble univerſel. On voit encore à Taiti » des reſtes d'antropophagie. Le capitaine » Cook y remarqua, en 1769 (*a*), quinze » mâchoires récentes, ſuſpendues à une » maiſon. »

Le 29, dès le grand matin, O-Too, Towha & pluſieurs grands, nous apporterent, à bord, des proviſions & quelques-unes des curioſités les plus précieuſes de l'iſle. De mon côté, je leur fis des dons qui leur cauſerent beaucoup de plaiſir: je profitai auſſi de l'occaſion, pour m'acquitter envers Towha des civilités que j'avois reçu de lui.

La nuit auparavant, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, & O-Too & les autres chefs le virent dans cette ſituation. Après que je leur eus expoſé ſon crime, O-Too demanda

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook.

ſa liberté; je la refuſai, en diſant que, puiſque je puniſſois les hommes de mon équipage, quand ils commettoient la moindre offenſe envers ſes ſujets, il étoit juſte auſſi de châtier ce Taïtien, & que j'avois réſolu de me charger moi-même de ce ſoin, parce que je ſavois qu'autrement ſon crime reſteroit impuni. En conſéquence, j'ordonnai qu'on conduiſît le voleur à terre dans les tentes, & le ſuivant avec O-Too, Towha, &c. je fis mettre la garde ſous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, ſa ſœur, & pluſieurs Naturels demanderent ſa grace avec inſtance; Towha, ſans proférer un ſeul mot, étoit fort attentif à tout ce qui ſe paſſoit. J'adreſſai alors des plaintes au roi ſur la conduite de cet homme, & ſur celle de ſon peuple en général; je lui dis que nous ne leur prenions rien ſans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs proviſions, animaux, outils, étoffes, &c. j'inſiſtai particuliérement ſur ce qu'ils avoient tort de nous voler, puiſque nous étions leurs amis; j'ajoutai que le châtiment de cet homme ſeroit un moyen de ſauver la vie à quelques-uns de ſes compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour leſquels ils ſeroient tués, tôt ou tard, à coups de fuſil. Mes ar-

ANN. 1774. Avril.

gumens, qu'il comprit, je crois, très-bien, parurent le persuader, & il me supplia seulement que l'homme ne fût pas *mattérou* (mis à mort). Je commandai à la foule, qui étoit assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, &, en présence de l'assemblée, le voleur reçut 24 coups de fouet; il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent; mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une demi-heure. Son discours étoit composé de petites sentences dont je n'entendis que quelques-unes; mais, à ce que j'appris, il récapitula une partie de ce que je venois de dire à O-Too; il exposa les avantages divers que nous leur avions procurés, & condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ses gestes & l'attention de ses auditeurs lui donnerent, dans notre esprit, le rang de grand orateur.

ANN. 1774. Avril.

O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue, j'ordonnai aux soldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des salées à balle; &, comme ils étoient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des Insulaires, sur-tout de ceux qui n'avoient rien vu de semblable auparavant.

Les chefs prirent ensuite congé, & se reti-

rerent avec leur cortège, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avoient vu. ANN. 1774. Avril.

« Towha revint l'après-midi avec sa femme, » qui étoit très-âgée, & qui sembloit avoir » un aussi bon caractère que son mari : ils » montoient une grande double pirogue, » garnie d'un pavillon sur l'arrière, & con- » duite par huit pagayeurs ; ils nous inviterent, » M. Hodges & moi, à entrer dans leur bâ- » timent, & nous les accompagnâmes à O- » Parrée. Pendant la route, Towha nous » fit différentes questions, & en particulier » sur la nature & la constitution de notre » patrie. Il croyoit que M. Banks étoit au » moins frere du roi, & le capitaine Cook » grand-amiral ; il fut fort étonné, & il nous » écouta avec une extrême attention, quand » nous lui apprîmes qu'il se trompoit ; mais, » dès que nous lui dîmes que nous n'avions » ni noix de cocos, ni arbres à pain, il » parut avoir assez mauvaise opinion de notre » pays, malgré les avantages que nous lui » exposions d'ailleurs. En débarquant, il or- » donna de servir un repas de poissons & de » fruits : nous avions quitté la table pour partir ; » mais, ne voulant pas le blesser, nous nous » assîmes & nous mangeâmes des mets ex- » cellens ; nous comparions cet heureux pays » au paradis de Mahomet, où l'appétit n'est

ANN. 1774. Août.

» jamais raſſaſié. J'ai oublié de dire que voulant tout de ſuite manger avec nos mains, » Toowha nous arrêta, & nous pria d'attendre : & bien-tôt un homme de ſa ſuite » apporta un grand couteau de cuiſine & des » bâtons de bambou, qui devoient nous tenir » lieu de fourchettes. Toowha découpa les » mets, & il nous donna à chacun un bambou, » en diſant qu'il mangeroit à la manière angloiſe ; au-lieu de porter ſon fruit à pain à » ſa bouche en gros morceaux, il le coupoit » en petites parcelles, & il en prenoit une » après chaque bouchée de poiſſons, pour » montrer que, depuis le tems qu'il avoit dîné » avec nous, il n'avoit pas oublié nos uſages. » La femme dîna à part, quand nous eûmes » fini, ſuivant la coutume invariable du pays, » après nous être promenés, & après avoir » cauſé avec eux juſqu'au coucher du ſoleil, » nous nous embarquâmes ſur leur pirogue, » pour aller au diſtrict appellé *Atahooroo*, dont » une partie appartenoit à Towha. Ils nous » firent de tendres adieux, & promirent » de revenir au vaiſſeau en peu de jours. » Nous louâmes une double pirogue pour un » clou, & nous fûmes de retour à bord avant » la nuit. J'y trouvai le docteur Sparmann » & mon pere qui arrivoient des montagnes, » Hoona, le petit Taïtien, plein de vivacité

» & d'intelligence, dont j'ai parlé ailleurs, » avoit été leur conducteur. Ils parvinrent, » le ſoir, à une hutte, ſur la ſeconde chaîne, » après avoir traverſé des vallées profondes, » & gravi ſur deux collines eſcarpées, que » la pluie avoit rendu très-gliſſantes : ils y ren- » contrerent un homme avec ſa femme & » trois enfans ; l'homme agrandiſſoit ſa cabane, » en y poſant de nouvelles branches d'arbres ; » mais il quitta ſon ouvrage pour leur pré- » parer à ſouper. Ils allumerent du feu, & » veillerent & dormirent chacun à leur tour : » nous apperçûmes le feu du vaiſſeau, & ils » entendirent, à minuit, le ſon de la cloche » d'équipage, quoiqu'ils fuſſent à plus d'une » lieue. La nuit fut belle & fraîche ; mais leur » hôte généreux, qui s'appelloit Tahéa, tour- » menté par un rhume violent, ne ceſſa de » touſſer. A la pointe du jour, ils ſe mirent » en marche vers le ſommet des montagnes, » Tahéa les précédoit, portant des noix de » cocos : les difficultés s'accrurent à meſure » qu'ils montoient ; les ſentiers raſoient les » bords étroits des collines, dont les côtés » étoient preſque perpendiculaires, ce qui étoit » plus dangereux ; les pluies de la veille avoient » rendu les chemins fort gliſſans : à une hau- » teur fort conſidérable, ils trouverent, ſur » l'eſcarpement des flancs, des arbriſſeaux &

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril. » des bois épais, &, voulant cueillir des plantes, ils tomberent ſur des précipices vraiment épouvantables ; plus loin, toute la » chaîne étoit couverte d'une forêt, où ils » raſſemblerent un grand nombre de plantes qu'ils n'avoient jamais vues dans les » vallées au-deſſous. Ils furent aſſaillis d'une » groſſe pluie, dès qu'ils eurent paſſé la chaîne ; & Tahéa leur dit, au milieu d'un canton très-dangereux, qu'il ne pouvoit pas » aller plus loin. Le docteur Sparmann & » mon pere réſolurent cependant de laiſſer » parderrière leurs ſacs de plantes & de proviſions ; &, armés d'un ſeul fuſil, ils s'avancerent juſqu'au ſommet de la montagne, qu'ils atteignirent une demi-heure » après. A ce moment, les nuages ſe diſſiperent, & ils découvrirent Huaheine, Tethuroa & Tabbuamanoo. On peut juger » par-là quelle eſt la hauteur des montagnes » de Taïti, puiſqu'Huaheine en eſt éloignée » de 40 lieues. Le coup-d'œil de la plaine fertile qui étoit ſous leurs pieds, & de la vallée de Matavaï, où la rivière fait d'innombrables détours, étoit raviſſant ; mais des » nuages épais les empêcherent de rien diſtinguer ſur le côté méridional de l'iſle : » bien-tôt l'autre partie fut cachée auſſi, & » enveloppée d'un brouillard qui mouilloit

» juſqu'à la peau. En deſcendant, mon pere
» eut le malheur de tomber ſur des roches, ANN. 1774. Avril.
» & il ſe meurtrit tellement la jambe, que la
» douleur manqua de le jeter dans l'évanouiſ-
» ſement; quand il entreprit de ſe remettre
» en mouvement, il s'apperçut qu'il s'étoit
» fait une rupture, pour laquelle il porte
» maintenant un bandage. Tahéa l'aida à deſ-
» cendre, & ils gagnerent bord vers quatre
» heures de l'après-midi. Les collines ſupé-
» rieures ſont compoſées d'une eſpèce d'argile
» très-dure & très-compacte. La végétation,
» à la cime des montagnes, eſt abondante;
» & les forêts recèlent des plantes inconnues.
» Le docteur Sparmann chercha le bois odo-
» rant dont les Naturels parfument leur huile;
» Tahéa leur montra pluſieurs eſpèces qui
» en tiennent quelquefois lieu; mais il ne
» put pas, où il ne voulut point leur indi-
» quer celle-là. O-Maï m'a dit qu'on ne compte
» pas, à Taïti, moins de quatorze plantes
» avec leſquelles on parfume; ce qui prouve
» combien ce peuple aime les odeurs.

» Le nombre des proſtituées étoit fort aug-
» menté ſur notre bord, depuis que nous
» avions montré les plumes rouges; &, cette
» nuit, pluſieurs roderent autour des ponts,
» cherchant des amoureux. Le porc frais les
» attiroit auſſi; car, privées chez elles de ces

ANN 1774. Avril.

» mets exquis, elles tâchoient d'en obtenir
» de nous, & quand elles en venoient à bout,
» elles en conſommoient une quantité in-
» croyable; la digeſtion les expoſoit enſuite
» à de grands embarras, & elles troubloient
» ſouvent les matelots qui vouloient dormir,
» après les fatigues de la journée : dans cer-
» taines occaſions preſſantes, elles deſiroient
» être accompagnées de leurs amans; mais,
» comme ceux-ci n'y conſentoient pas tou-
» jours, les entreponts ſe rempliſſoient d'or-
» dures. Tous les ſoirs, ces femmes ſe divi-
» ſoient en différentes troupes, qui danſoient
» ſur les gaillards d'arrière & d'avant, &
» ſur le grand pont; leur gaieté étoit tumul-
» tueuſe, & approchoit quelquefois de l'ex-
» travagance; d'autres fois, l'originalité &
» la bizarrerie de leurs idées nous amuſoient.
» Un de nos ſcorbutiques, à qui les nourri-
» tures végétales avoient rendu un peu de
» forces, excité par l'exemple de ſes cama-
» rades, fit ſa cour à une Taïtienne, la mena
» vers le ſoir dans ſon poſte, & alluma une
» chandelle. L'Indienne regarda ſon amant
» en face, &, s'appercevant qu'il avoit perdu
» un œil, elle le prit par la main, & le con-
» duiſit ſur le pont auprès d'une fille qui
» avoit éprouvé le même accident, & elle
» lui dit : *Celle-ci vous convient, mais pour*

» *moï, je n'aurai pas de privautés avec un* » *borgne.* »

ANN. 1774. 1774.

Le lendemain, au matin, j'eus occaſion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Le trentième jour du mois, elles étoient parties de la côte, avant que j'en fuſſe informé, de ſorte que je n'aſſiſtai qu'à leur débarquement. Les Indiens avoient tout leur équippement de combat; les guerriers portoient leurs armes & leurs vêtemens militaires, &c. J'obſervai qu'au moment où la pirogue touchoit à terre, les rameurs ſautoient dehors, & qu'à l'aide de ceux qui ſe trouvoient ſur la côte, ils traînoient le bâtiment à un endroit convenable, & qu'enſuite chacun s'en alloit avec ſa pagaye. Tout cela ſe fait avec tant de promptitude, que, cinq minutes après leur débarquement, il ne ſemble pas qu'il ſe ſoit rien paſſé de pareil. Je penſai que ces bâtimens avoient peu de pagayeurs; je n'en comptai que trente dans les plus grands, & ſeize ou dix-huit dans les autres. Les guerriers, placés ſur la plate-forme, excitoient les rameurs à redoubler d'efforts. Quelques jeunes-gens, auſſi dans la ſculpture de l'arrière, au-deſſus de ceux qui gouvernoient, tenoient à la main des baguettes blanches: je ne ſais pas pourquoi ils occupoient cette place, à moins qu'é-

tant au-dessus de tous les autres, ce ne fût pour faire sentinelle, examiner & avertir de ce qui frapperoit leurs regards. Tarevatoo, le frere du roi, me dit le premier que ces pirogues étoient en mer; &, sachant que M. Hodges traçoit des desseins de ce qu'il appercevoit de curieux, il me chargea tout-de-suite de l'envoyer chercher. Comme M. Hodges étoit descendu à terre avec moi, on l'eut bien-tôt trouvé, & il eut occasion de rassembler des desseins particuliers pour son grand tableau de la flotte d'O-Parrée, qui en donnera une idée plus nette & plus juste que la description que j'en pourrois faire. J'assistai au déshabillement des guerriers, & je fus surpris de la quantité & de la pesanteur des étoffes qu'ils avoient sur eux; je ne concevois pas comment ils pouvoient supporter ce fardeau dans une bataille. Une pièce d'une longueur immense enveloppoit leur tête en forme de turban ou de chapeau : peut-être qu'elle tient lieu de casque, & qu'elle pare les coups; plusieurs l'avoient garnie de branches sèches de petits arbrisseaux couvertes de plumes blanches.

ANN. 1774. Avril.

Différens chefs m'envoyerent ou m'apporterent une grande quantité de provisions, le premier de Mai.

1 Mai.

« Mon pere, remis de la fatigue de la dernière

» nière courſe & de la meurtriſſure qu'il s'é-
» toit faite, alla à terre, & trouva O-Rettée, ANN. 1774. Mai.
» le chef d'O-Hiddéa, diſtrict & havre où
» mouilla M. de Bougainville. Ce chef de-
» manda au capitaine Cook ſi, à ſon retour
» en Angleterre, il verroit M. de Bougain-
» ville, qu'il appelloit Potavirrée; &, ayant
» eu une réponſe négative, il propoſa la
» même queſtion à mon pere, qui lui dit que
» cela étoit poſſible, quoiqu'il ne vécût pas
» dans le même royaume. *Alors*, répliqua
» O-Rettée, *dites-lui que je ſuis ſon ami, &*
» *que je deſire de le revoir à Taïti, & afin que*
» *vous vous ſouveniez de ma commiſſion, je vous*
» *enverrai un cochon dès que je ſerai chez moi.*
» Il ſe mit enſuite à raconter que ſon ami,
» M. de Bougainville, avoit deux vaiſſeaux,
» & ſur l'un d'eux, une femme laide: il re-
» vint ſouvent à cette circonſtance; car il
» lui paroiſſoit extraordinaire qu'une femme
» ſeule s'embarquât dans une pareille expé-
» dition. Il parla auſſi de l'arrivée d'un vaiſ-
» ſeau eſpagnol, que nous avions déjà ap-
» priſe durant notre premiere relâche; mais
» il nous aſſura que lui & ſes compatriotes
» ne ſentoient pas beaucoup d'affection pour
» ces étrangers. O-Rettée avoit des cheveux
» blancs; mais il étoit bien portant & vi-
» goureux, comme tous les vieillards de Taïti

ANN. 1774. 1 Mai.

» ſemblent l'être. Sa phyſionomie annonçoit » un caractère vif, gai & généreux. Il nous » dit qu'il avoit aſſiſté à pluſieurs batailles, » & il nous montra les cicatrices de différentes bleſſures, &, en particulier, un » coup de pierre, qui avoit laiſſé ſur ſa tempe » une trace profonde. Il combattoit à côté » de Tootahah, le jour où ce brave guerrier » fut tué. »

Le 2, les domeſtiques de Towha vinrent me faire un préſent d'un cochon, & ils m'amenerent une pirogue chargée de fruits & de racines. Je reçus auſſi un ſemblable préſent d'O-Too, par les mains de Tarevatoo, qui reſta à dîner avec nous : j'allai enſuite à O-Parrée rendre viſite à O-Too, & je retournai à bord le ſoir.

« Le docteur Sparmann remonta, avec moi, » la vallée de Matavai, que les Naturels appellent Tooa-Ooroo. Ce fut la première » excurſion un peu longue que j'entrepris » depuis ma maladie ; je fus enchanté du » beau ſpectacle qu'offroit la campagne, ranimée par la ſaiſon pluvieuſe, & je fus » étonné des améliorations que j'appercevois » dans tout le diſtrict. Par-tout de nouvelles » plantations, fort étendues, & en bon ordre, » frappoient nos regards. Je trouvai de nouvelles habitations conſtruites, &, en plu-

» ſieurs endroits, les Naturels travailloient à
» de nouvelles pirogues. Durant notre pre- ANN. 1774. Mai
» mière relâche, la guerre, entre les deux
» péninſules, avoit été fatale à ce canton ;
» mais alors on n'en appercevoit plus de traces:
» toute la contrée annonçoit l'abondance ; des
» troupeaux de cochons rodoient autour de
» chaque cabane ; aucun Naturel n'eſſayoit
» comme autrefois, de les ſouſtraire à nos
» yeux. Je remarquois, avec joie, un chan-
» gement dans la conduite des Inſulaires : ils
» ne nous importunerent pas une fois, en
» nous demandant des grains de verre & des
» clous ; & au-lieu de les faire preſſer pour nous
» vendre des proviſions, ils tâchoient, à l'envi,
» de l'emporter l'un ſur l'autre, par des actes
» de bienveillance & d'hoſpitalité. Nous ne paſ-
» ſions devant aucune hutte, ſans qu'on nous
» invitât d'entrer & d'y prendre des rafraî-
» chiſſemens, & nous n'acceptâmes jamais
» leur invitation ſans être touché de leur po-
» liteſſe naïve. A dix heures, nous atteignîmes
» l'habitation de l'Indien généreux qui nous
» avoit ſi bien régalé, lors de notre premier
» ſéjour dans l'iſle, quand nous revenions des
» collines très-fatigués (*a*). Il nous donna des
» noix de cocos, & nous promîmes de dîner

(*a*) Voyez le commencement du ſecond volume.

ANN. 1774. Mai.

» avec lui à notre retour de la vallée. Il n'y » avoit point de maisons au-delà de la sienne, » parce que les montagnes, des deux côtés, » s'approchoient de très-près, & étoient ex- » cessivement escarpées. Environ un mille plus » loin, la colline, sur le côté oriental, offroit » une coupe perpendiculaire de quarante » verges de hauteur, dont le dessus formant » une inclinaison, étoit revêtu d'arbrisseaux » jusqu'à une élévation considérable. Une belle » cascade tomboit, de cette partie festonnée, » dans la rivière, & animoit la scène, qui » d'ailleurs étoit triste, sauvage, mais pitto- » resque. En avançant davantage, nous ob- » servâmes que plusieurs angles de ce rocher » perpendiculaire, se projetoient en saillies; & » après avoir marché dans l'eau, pour ar- » river au pied, nous le trouvâmes composé » de colonnes réelles d'un basalte, noir & » compacte, dont les Naturels font des outils: » ces colonnes étoient de bout, parallèles & » jointes l'une à l'autre; leur diamètre ne sem- » bloit pas excéder quinze ou seize pouces, & » on n'y remarquoit qu'un ou deux angles, » qui fussent saillans. Comme tous les Natu- » ralistes supposent que le basalte est une pro- » duction de volcan, c'est une nouvelle preuve » que Taïti a éprouvé beaucoup de boulever- » semens par l'action des feux souterrains, où

» la nature travaille en grand aux opérations
» de chymie les plus étonnantes. Au delà de
» ces colonnes, les montagnes resserrent plus
» ou moins la vallée dans l'espace de deux
» ou trois milles: ayant déjà été obligé de
» traverser la rivière près de cinquante fois,
» il nous fut difficile d'aller plus loin; nous
» arrivâmes enfin au même endroit où M. Banks
» fut obligé de terminer son excursion (*a*):
» nous fûmes également contraints de nous
» arrêter, &, fatigués de grimper continuel-
» lement sur des rochers & un terrein hé-
» rissé de pierres, nous retournâmes sur nos
» pas. Chemin faisant, je cueillis quelques
» plantes, que nous n'avions pas encore vues;
» &, après une promenade de deux heures,
» nous gagnâmes la demeure de notre géné-
» reux ami. Ayant mangé de bon cœur les
» végétaux qu'il nous servit, pour le récom-
» penser, nous lui donnâmes des plumes
» rouges, qui lui causerent un grand plaisir,
» & des outils de fer, qui lui seront encore
» utiles quand il aura perdu ou détruit les
» plumes. Sa fille, que nous avions vue dans
» notre première visite, étoit alors mariée à
» un Taïtien d'un canton éloigné: nos pré-

ANN. 1774. Mai.

(*a*) Voyez la collection d'Hawksworth; *tom. II. pag. 430*, de la traduction françoise.

ANN. 1774. Mai.

» ſens l'avoient rendu une riche héritière. Le » coucher du ſoleil nous rameña à bord ; » nous avions examiné, à loiſir, la plaine » de Matavaï, & joui de cette belle ſcène, ſur » laquelle une foirée délicieuſe répandoit » encore de nouveaux charmes. »

» En examinant, le 3, l'état de nos proviſions de mer, on trouva le biſcuit gâté : le triage que nous avions fait, & l'expoſition à l'air, n'avoient pas eu l'effet que nous en attendions ; il fallut porter à terre tout ce qui en reſtoit, l'aérer & le nétoyer de nouveau ; on en jeta une grande quantité d'abſolument pourrie. La moiſiſſure de ce biſcuit nous étonna, car il étoit dans de bons tonneaux, & il occupoit l'endroit le plus ſec de la cale ; nous jugeâmes qu'elle provenoit de la glace que nous avions priſe ſi ſouvent à bord, en marchant au ſud, ce qui rendoit la cale humide & froide ; & enfin de la chaleur qui avoit ſuivi, quand nous étions au nord. Quelqu'en fût la cauſe, la perte, pour nous, étoit la même ; elle nous réduiſit à une petite ration, & même à manger du mauvais pain.

« Je recommandai à M. Hodges de viſiter » la caſcade que j'avois trouvée dans la val- » lée, & il partit, dès le matin, avec plu- » ſieurs de nos Meſſieurs, pour la deſſiner, » ainſi que les colonnes de baſalte, qui ſont » au-deſſous.

» Nous mangeâmes d'un grand albécore (*Scomber Thinnus*, *Linn.*), ce qui nous » enflamma à tous le visage, & nous procura un violent mal de tête. La dyssenterie » attaqua quelques personnes; & un domestique, qui en avoit plus mangé que les » autres, eut des vomissemens & des évacuations affreux. Il est probable que ce » poisson fut pris avec quelque plante enivrante; ce qui donna peut-être à sa chair » une qualité nuisible. ANN. 1774. Mai.

» Nous apprîmes qu'Œdidée venoit d'épouser la fille de Toperrée, chef de Matavaï : l'un des volontaires nous dit qu'il » avoit assisté à ce mariage, & qu'il avoit » vu faire un grand nombre de cérémonies; » mais quand on le pria de nous les raconter en détail, il répondit que, quoiqu'elles » fussent très-curieuses, il ne pouvoit s'en » rappeller aucune, & que d'ailleurs, s'il s'en » souvenoit, il ne sauroit pas comment s'exprimer. De cette manière, nous perdîmes » l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces Insulaires : c'est » dommage qu'un observateur intelligent » n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée » amena son épouse à bord; elle étoit très-» jeune, d'une petite taille, & sa beauté n'a-» voit rien de remarquable; mais très-versée

ANN. 1774. Mai.

» dans l'art de demander des préſens, elle » alloit ſur chaque partie du vaiſſeau, raſ- » ſemblant une grande quantité de grains » de verre, de clous, de chemiſes & de plu- » mes rouges, que chacun s'empreſſoit de » lui donner, parce que nous aimions tous » ſon mari. Œdidée nous apprit qu'il deſiroit » beaucoup de s'établir à Taïti, parce que » ſes amis lui offroient des terres, une mai- » ſon, & des propriétés de toute eſpèce, il » étoit aggrégé à la famille d'un A-Rée, » eſtimé par le roi lui-même, & reſpecté de » tous les inſulaires, & même un de ſes » amis lui avoit donné un domeſtique, ou » Toutow, qui ne le quittoit jamais, qui » exécutoit ponctuellement ſes ordres, & qui » enfin, par ſa ſoumiſſion & ſon obéiſſance, » reſſembloit à un eſclave.

» Quoiqu'Œdidée eût renoncé au projet de » venir en Angleterre, Hoono, ce jeune » homme intelligent, dont on a parlé plu- » ſieurs fois, ſouhaitoit de viſiter cette con- » trée, & il pria inſtamment mon pere, » ainſi que pluſieurs autres de nos Meſſieurs, » de le prendre à bord. Mon pere ayant » propoſé de ſe charger de tous les frais, » le capitaine Cook y conſentit ſur-le-champ, » & on annonça au jeune Taïtien qu'il de- » voit s'attendre à ne jamais revoir ſa pa-

» trie, parce que, peut-être, on n'enverroit » pas un autre vaiſſeau à Taïti. Hoono étoit » trop empreſſé de partir pour que cette » difficulté l'arrêta; il ſacrifia l'eſpoir de re- » tourner dans ſon pays au plaiſir de con- » noître le nôtre; mais, le ſoir, M. Cook » déclara qu'il ne vouloit point le recevoir » ſur ſon vaiſſeau, & le jeune-homme fut » obligé de reſter à Taïti. Comme nous nous » propoſions de lui apprendre l'art du char- » pentier & du ſerrurier, il ſeroit retourné » dans ſon iſle avec des connoiſſances au » moins auſſi utiles qu'O-Mai, qui, après un » ſéjour de deux ans en Angleterre, ſera » en état d'amuſer ſes compatriotes avec la » muſique d'une orgue portative, ou avec » des marionnettes.

ANN. 1774. Mai.

» Nous employâmes les jours ſuivans à » viſiter les plaines de Matavaï & la vallée » étendue d'Ahonnoo, qui eſt une des plus » fertiles, & en même-tems des plus pitto- » reſques de toute l'iſle. »

Le 4, il ne nous arriva rien qui ſoit digne d'être rapporté.

Le roi, & pluſieurs grands perſonnages, nous firent une viſite, le 5, & nous apportèrent, comme à l'ordinaire, des cochons & des fruits. L'après-midi, Meſſieurs Forſter & le docteur Sparmann partirent pour les mon-

tagnes, & ils revinrent le lendemain au ſoir, ayant fait dans leur route quelques nouvelles découvertes.

ANN. 1774. 6 Mai.

« Nous paſsâmes une ſeconde nuit dans » la cabane de Tahéa ; mais nous ne crûmes » pas qu'il fût néceſſaire de veiller chacun » à notre tour. Notre hôte fut très-gai, & » il voulut abſolument que nous l'appellaſ- » ſions *Medua* (pere), & ſa femme *O-Pattea* » (*a*) (mere.)

» Nous nous mîmes à gravir la montagne » dès le grand matin, mais nous n'allâmes » pas juſqu'au ſommet ; nous raſſemblâmes » dans la forêt un grand nombre de nou- » velles plantes, & je tuai une mouette. Comme » nous partîmes avant le lever du ſoleil, » Tahéa & ſon frere, qui nous accompa- » gnoient, prirent des hirondelles de mer, » qui dormoient ſur les buiſſons, le long du » chemin : ils nous dirent que pluſieurs oi- » ſeaux aquatiques venoient ſe repoſer ſur » les montagnes, après avoir voltigé tout le » jour ſur la mer pour chercher de la nour- » riture, & que l'oiſeau du tropique, en par-

(*a*) *Pattea* eſt proprement une expreſſion enfantine, qui équivaut à notre *mamma*, *mamman*, les Taïtiens l'emploient dans le même ſens que nous employons celle-ci.

ANN. 1774. Mai.

» ticulier, s'y cachoit. Les longues plumes de
» ſa queue qu'il dépoſe toutes les années, ſe
» trouvent communément à terre, & les Na-
» turels les recherchent avec empreſſement.
» Nous vîmes les nuages s'avancer par-deſ-
» ſus le ſommet, & deſcendre vers nous :
» afin de tenir nos planches sèches, nous
» nous rendîmes en hâte au vaiſſeau, où
» nous trouvâmes toute la famille royale, &
» dans la foule Neehouraï, ſœur aînée d'O-
» Too, mariée à Tarree-Derre, fils d'Ammo.
» (*a*) Tarree-Watow, frere du roi, reſta
» parmi nous, après que tous les autres fu-
» rent partis, & paſſa la nuit à bord. Pour
» l'amuſer, on tira des feux d'artifice du
» haut des mâts, ce qui lui cauſa un ex-
» trême plaiſir. A ſouper, il nous fit l'énu-
» mération de tous ſes parens, & il nous
» raconta l'hiſtoire de Taïti. O-Maï m'a con-
» firmé, en Angleterre, tous les détails qu'il
» me donna ; il nous apprit qu'Ammo, Hap-
» paï & Tootahah étoient trois freres, &
» qu'Ammo, comme le plus vieil, avoit la
» ſouveraineté de tout Taïti. Il épouſa O-Po-
» réa (O-Béréa,) princeſſe du ſang royal ;
» & il en eut Tarrée-Derre, qui fut appellé,

(*a*) Voyez la collection de **M. Hawkſworth**, *tom. II*, *pag.* 487, de la traduction françoiſe.

ANN. 1774. Mai.

» dès le moment de ſa naiſſance, Aree-Ra-
» haï, ou roi de Taïti. Sous le règne d'Ammo,
» le capitaine Wallis viſita l'iſle, & trouva
» O-Béréa revêtue de l'autorité ſouveraine.
» Environ un an après ſon départ, une
» guerre s'éleva entre O-Ammo & ſon vaſſal
» Wahéatua, roi de la plus petite péninſule.
» Wahéatua débarqua à Paparra, où Ammo
» réſidoit ; &, après avoir mis en déroute
» ſes forces, & maſſacré une grande partie
» de ſes ſoldats, il brûla les plantations &
» les cabanes, & emmena tous les cochons
» & toutes les volailles qu'il put trouver. Am-
» mo & O-Béréa, avec toute leur ſuite, dont
» O-Maï m'a dit qu'il faiſoit partie, s'enfui-
» rent dans les montagnes, au mois de Dé-
» cembre 1768. Le conquérant conſentit enfin
» à la paix, à condition qu'Ammo ſe dépouil-
» leroit du gouvernement, & que le droit
» de ſucceſſion ſeroit ôté à ſon fils, & donné
» à O-Too, fils aîné de ſon frere Happaï. La
» convention ſe termina de part & d'autre,
» & Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut
» nommé régent. Cette révolution reſſemble
» beaucoup à celles qui arrivent ſouvent dans
» les royaumes deſpotiques de l'Aſie : Il eſt
» rare que le conquérant oſe gouverner le
» pays qu'il a ſubjugué : ordinairement il le
» pille, & il y nomme un autre ſouverain
» qu'il choiſit dans la famille régnante.

» O-Béréa avoit de fréquentes querelles
» avec ſon mari, & elle le battoit ſouvent. ANN. 1774. Mai.
» Ils ſe ſéparerent; le mari prit pour maî-
» treſſe une jeune femme très-belle, & O-Bé-
» réa, de ſon côté, prodigua ſes faveurs à
» O-Badée & à d'autres amans. Les infidé-
» lités d'Ammo ſemblent avoir été le fonde-
» ment de ces diſputes: ces brouilleries, qui
» ne ſont pas auſſi communes à Taïti qu'en
» Angleterre, arrivent cependant quelque-
» fois, ſur-tout ſi la femme commence à
» perdre ſes charmes, & exige toujours les
» mêmes ſoins. Voici un ſecond fait dont
» nous fûmes témoins. Polatehera, jadis fem-
» me de Potatow, mais qui en étoit alors
» ſéparée, avoit pris en ſa place un jeune
» mari ou amant, dès qu'elle avoit vu ſon
» premier époux s'attacher à une autre Taï-
» tienne. Le jeune-homme aimoit une fille
» de ſon âge, & ils ſe donnoient des rendez-
» vous ſur notre vaiſſeau, &, comme ils ne
» cachoient pas bien leurs amours, on les
» découvrit. La fière Polatehera les ſurprit
» un matin, donna à ſa rivale pluſieurs coups
» ſur la tête, & fit à l'amant coupable une
» ſévère réprimande.

» Le capitaine Cook trouva, en 1767, le
» gouvernement de Taïti dans les mains de
» Tootahah: ce prince, devenu fort riche,

ANN. 1774. Mai.

» par les préſens qu'il avoit reçu des An-
» glois, après le départ de l'Endéavour,
» perſuada aux chefs de O-Taïti-Nue ou de
» la grande péninſule de marcher contre
» Wahéatua, qui avoit fait un ſi grand ou-
» trage à ſa famille. Ils équiperent une flotte,
» & ſe rendirent à Tiarrabou, où Wahéatua
» ſe prépara à les recevoir; mais comme
» c'étoit un vieillard (*a*) qui deſiroit finir ſes
» jours en paix, il aſſura Tootahah par dé-
» putés qu'il étoit ſon ami, qu'il lui reſteroit
» toujours attaché, & il le conjura de re-
» tourner dans ſon pays, ſans attaquer ceux
» qui l'aimoient. Tootahah, dont ces careſ-
» ſes ne changerent point la réſolution,
» donna ordre de livrer bataille : la perte fut
» à-peu-près égale des deux côtés, & Too-
» tahah ſe retira, afin d'attaquer l'ennemi
» par terre. Happaï & toute ſa famille, déſap-
» prouvant cette entrepriſe, reſterent à O-
» Parrée; mais Tootahah emmena O-Too,
» & ſe mit en route entre les deux pénin-
» ſules; Wahéatua vint à ſa rencontre; il y
» eut un combat ſanglant, Tootahah y pé-
» rit, & ſon armée fut diſperſée. Quelques
» Taïtiens nous dirent qu'il fut fait priſon-
» nier, & mis à mort enſuite; mais d'autres,

(*a*) Voyez la relation du premier voyage.

» & ſur-tout O-Maï, nous aſſurerent qu'on » le maſſacra dans le fort de la mêlée. O-Too » ſe retira en hâte au fond des montagnes » avec un petit nombre d'amis choiſis, & » Wahéatua, ſuivi de ſes forces victorieuſes, » marcha ſur-le-champ à Matavaï & à O-Par- » rée. A ſon Arrivée, Happaï s'enfuit; mais » Wahéatua lui fit dire qu'il n'avoit aucun » différend avec lui ni avec ſa famille, & » qu'il avoit toujours ſouhaité la paix. O-Too, » après avoir traverſé des chemins difficiles » & des précipices, arriva bien-tôt du ſom- » met des montagnes, joignit ſon pere & » tous ceux qui l'accompagnoient. Une paix » générale fut conclue : O-Too prit les rênes » du gouvernement, & les améliorations » que nous remarquions depuis huit mois, » ſemblent prouver qu'il travaille avec in- » telligence au bien-être de ſes ſujets.

ANN. 1774. Mai.

» Te-Arée-Watow nous apprit en outre » que ſon pere avoit huit anfans; 1.° Tedua » Neehouraï, âgée d'environ trente ans, & » mariée à Tarree-Deerce, fils d'Ammo; 2.° » Tedua Towraï, âgée de vingt-ſept ans, » qui n'étoit pas encore mariée, & qui ſem- » bloit avoir une ſi grande autorité parmi » les femmes, que le roi ſon frere en avoit » ſur toute l'iſle, 3.° O-Too, A Rée-Rahaï, » ou roi de Taïti, qui a environ vingt-ſix

ANN. 1774. Mai.

» ans : Wahéatua eſt obligé de découvrir ſes
» épaules en ſa préſence, comme devant
» ſon légitime ſeigneur ; 4.° Tedua-Tehamaï,
» morte jeune ; 5.° Tearée-Watow, qui ſem-
» bloit âgé d'environ ſeize ans ; il nous dit
» qu'il portoit un autre nom, que j'ai ou-
» blié, d'où je conclus que celui que je viens
» d'énoncer étoit ſon titre ; 6.° Tubuaiteraï,
» appellé auſſi Mayorro, âgé de dix ou onze
» ans ; 7.° Errérétua, petite fille de ſept ans ;
» 8.° Tepaow, petit garçon de quatre ou
» cinq ans : un corps ſain, ſans être cor-
» pulent, & une tête touffue, paroiſſoient ca-
» ractériſer toute la famille ; en général,
» leurs traits étoient agréables, mais leur teint
» un peu brun, ſi on en excepte celui de
» Neehouraï & d'O-Too, ils étoient fort
» chéris de la nation, qui, en tout, aime
» paſſionnément ſes chefs ; leur conduite eſt
» en effet ſi affable & ſi amicale qu'elle inſ-
» pire une bienveillance univerſelle. Tedua-
» Towraï accompagnoit ordinairement le roi
» ſon frere, quand il venoit nous voir à bord,
» & elle ne croyoit pas s'abaiſſer, en ven-
» dant aux matelots des fruits & différentes
» curioſités pour des plumes rouges. Se trou-
» vant un jour dans la grand'-chambre avec
» O-Too, le capitaine Cook & mon père,
» elle regardoit des tas d'outils de fer & d'au-

tres

» tres marchandiſes ; M. Cook ayant été ap-
» pellé ſur le pont, elle chuchuta quelque ANN. 1774. Mai.
» choſe à ſon frere, qui, à l'inſtant, s'efforça
» de détourner l'attention de mon pere, en
» lui propoſant diverſes queſtions. Mon pere,
» qui s'apperçut de ſes deſſeins, fit ſemblant
» de ne pas regarder autour de lui, & la
» princeſſe croyant ne pas être vue, cacha
» deux grands clous dans les plis de ſon vê-
» tement. Quand M. Cook revint, mon pere
» l'avertit de ce petit ſtratagême, mais ils ju-
» gerent qu'il valoit mieux n'en rien dire que
» de l'ébruiter. On remarqua que toutes
» les fois qu'elle avoit témoigné du goût pour
» quelques-unes de nos richeſſes, on ne les
» lui avoit jamais refuſées, au contraire,
» nous lui en donnions plus qu'elle n'en de-
» mandoit. Il eſt donc extraordinaire qu'elle
» ait eu la tentation de voler une choſe qu'elle
» pouvoit acquérir honnêtement. Pluſieurs
» des femmes, qui étoient à bord, furent
» accuſées de conduire dans ſon lit des Tow-
» tows, ou des hommes d'un rang inférieur,
» ſans que ſon frere en sût rien. Dans un
» pays où l'on ſuit librement les mouvemens
» de la nature, on ne peut pas attendre de
» la réſerve de ceux à qui leur rang permet
» encore plus qu'aux autres de faire toutes
» leurs volontés. Les paſſions ſont les mêmes

ANN. 1774. Mai.

» par-tout : le même inſtinct domine l'eſ-
» clave & le prince, & produit toujours le
» même effet dans tous les pays. »

7. En allant à terre, le matin du 7, je trouvai O-Too dans nos tentes, & je lui demandai la permiſſion de couper du bois de chauffage. Comme il ne me comprenoit pas trop bien, je le pris par la main, & je le menai près du rivage, au pied d'un arbre, & là, je lui expliquai plus clairement ce que je deſirois: il y conſentit; je lui promis en même-tems que je ne couperois aucun arbre fruitier. Il fut charmé de cette attention, & il la publia tout haut, à différentes repriſes, aux Taïtiens qui étoient autour de nous. L'après-midi, il vint ſur notre bord, avec toute la famille royale, c'eſt-à-dire, ſon pere, ſon frere & ſes trois ſœurs: ce fut proprement la viſite de cérémonie de ſon pere. Il m'offrit en préſent un habit complet de deuil; curioſité que nous eſtimions beaucoup: je lui donnai, en retour, ce qu'il deſira, & ſes deſirs ne ſe bornerent pas à peu de choſe: &, après avoir diſtribué des plumes rouges à toute la compagnie, je les ramenai à terre dans ma chaloupe. O-Too fut ſi enchanté de notre accueil, qu'il me dit, en partant, que je pouvois couper autant d'arbres, & de l'eſpèce qu'il me plairoit.

8. Pendant la nuit du 7 au 8, une des ſenti-

nelles, à terre, fit une faute qui troubla notre bonne intelligence. Elle s'endormit ou elle quitta son poste, & l'un des Naturels profita de l'occasion pour lui enlever son fusil. Tee, qu'O-Too avoit envoyé à bord pour cela, vint m'en donner les premières nouvelles; il me prioit de me rendre près de lui, parce qu'il étoit. *mataoued.* Nous ne savions pas assez leur langue pour entendre tout ce que racontoit Tee; mais nous jugeâmes tous qu'il étoit arrivé quelque chose qui alarmoit le roi. Afin d'être mieux informé, j'allai moi-même à terre avec Tee & Tarevatoo, qui avoit couché sur notre bord. En débarquant, le sergent, qui commandoit le détachement, m'apprit tout ce qui s'étoit passé: je trouvai les Naturels très-effrayés, & la plupart en fuite. Tarevatoo s'échappa aussi de mes côtés, & bien-tôt il ne resta, près de moi, que Tee. Je me mis en marche avec lui pour chercher O-Too, &, en avançant, je tâchai de calmer les craintes du peuple, mais en même-tems j'insistai sur la reddition du fusil. Après avoir fait quelque chemin dans l'intérieur du pays, demandant à chacun où étoit O-Too, Tee s'arrêta tout-à-coup, & me conseilla de revenir sur mes pas, en me disant qu'O-Too s'étoit réfugié au milieu des montagnes, qu'il iroit le trouver seul, & qu'il lui diroit que j'é-

ANN. 1774. Mai.

tois toujours son ami: différens Taïtiens m'avoient demandé, plus de cinquante fois, si véritablement j'étois fâché contre leur roi, si j'avois de la colère, &c. Tee promit, en outre, d'employer tous ses efforts pour rapporter le fusil. Je fus convaincu alors qu'il seroit inutile de m'avancer davantage; quoique je fusse seul, & sans armes, le prince étoit si effrayé, qu'il n'osoit pas me voir: je profitai de l'avis de Tee, & je retournai à bord. J'envoyai ensuite Œdidée auprès d'O-Too, pour lui persuader que ses craintes manquoient de fondement, que je ne demandois rien autre que le fusil, & qu'il lui étoit facile de me l'accorder.

ANN. 1774. Mai.

Après le départ d'Œdidée, nous observâmes six grandes pirogues qui s'approchoient du côté de la pointe-Vénus. Quelques Matelots que j'avois chargé d'épier la conduite des habitans des environs, m'apprirent qu'elles étoient chargées de bagages, de fruits, de cochons, &c. Comme il y avoit lieu de soupçonner de vol quelques-uns de ceux qui montoient ces bâtimens, je résolus de les intercepter; &, m'embarquant pour cela sur une des chaloupes, j'ordonnai à une seconde de me suivre. L'une des pirogues, qui étoit un peu en avant des autres, vint droit au vaisseau; je m'approchai d'elle, & j'y trouvai deux ou trois femmes que je connoissois. Elles me dirent qu'elles

toient à bord de la Réſolution quelques choſes pour moi; & en leur demandant des nouvelles d'O-Too, elles m'aſſurerent qu'il étoit alors dans nos tentes. Charmé de cette réponſe, je donnai contre-ordre de ne pas ſaiſir les pirogues, penſant que peut-être elles venoient à bord, ainſi que celle-ci que je laiſſai à peu de verges du vaiſſeau, & je me fis conduire à terre, afin de parler à O-Too; mais, à mon débarquement, j'appris qu'il n'y avoit pas été, & qu'on ne ſavoit pas ce qu'il étoit devenu. En regardant derrière moi, j'apperçus toutes les pirogues qui s'en fuyoient en hâte; celle que j'avois laiſſé aux côtés de la réſolution, s'enfuyoit auſſi ſans être allé à bord. Fâché d'avoir été ainſi trompé, je réſolus de les pourſuivre, & en paſſant près du vaiſſeau, je donnai ordre de détacher une autre chaloupe. Nous prîmes cinq de ces ſix pirogues; mais la ruſe réuſſit à la première, car elle s'échappa. De retour à bord avec nos priſes, on me dit que les Indiens, qui m'avoient dupé, ſe tinrent à un des côtés du vaiſſeau ſans faire aucun effort pour y aborder; qu'ils laiſſerent leurs pirogues derrière, comme s'ils avoient voulu ſe renger ſous l'arrière, ou de l'autre côté, & que, tout-à-coup, ils s'enfuirent à force de rames. Ainſi la pirogue, qui ne portoit que des femmes, devoit nous amuſer

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

par des mensonges, tandis que les autres, chargées de bagage, de cochons & de fruits, comme on l'a dit, éviteroient de tomber entre nos mains.

Sur une des pirogues que nous prîmes, il y avoit un chef, ami de M. Forster, qui jusques-là s'étant donné le titre d'E-Arée, se piquoit si quelqu'un avoit des doutes sur sa dignité, & trois femmes, son épouse & sa fille, & la mere de Toutaha. Je résolus de retenir ces Taïtiennes en captivité, ainsi que les pirogues, & de dépêcher le chef à O-Too, pensant qu'il auroit assez de crédit sur lui pour en obtenir le fusil, & sur-tout puisque nous avions des moyens de nous venger. Cependant il étoit très-peu disposé à faire cette ambassade; il me donna différentes excuses; il dit qu'il étoit d'un rang trop bas pour une commission si honorable; il ajouta qu'il n'étoit point *E-Arée*, mais *Manahouna*, & que par conséquent je pourrois envoyer un député plus convenable; qu'un *E-Arée* devoit être chargé d'aller parler à un *E-Arée*, & comme il n'y avoit point d'*E-Arée*, qu'O-Too & moi, je ferois mieux de m'y rendre moi-même. Tous ses argumens auroient été inutiles, si Tee & Œdidée, arrivés alors à bord, n'avoient pas donné un nouveau tour à l'affaire, en déclarant que le voleur du fusil étoit

de Tiarrabou, & qu'il étoit rentré dans ce royaume; de manière qu'O-Too ne pouvoit plus l'y saisir. Je doutai de la vérité de leur récit, jusqu'à ce que, m'engageant à envoyer une chaloupe à Wahéatua, roi de Tiarrabou, ils s'offrirent à faire la députation & à rapporter le fusil. Je leur demandai pourquoi ils ne se chargeoient pas de la commission sans une chaloupe; ils dirent qu'autrement on ne rendroit pas l'arme à feu. ANN. 1774. Mai.

Quoique l'histoire qu'ils racontoient ne me satisfît pas entièrement, elle paroissoit cependant probable; & je jugeai qu'il valoit mieux oublier cette affaire, que de venger, sur une nation, un crime dont aucun de ses membres n'étoit coupable. Je relâchai donc deux pirogues; les trois autres appartenoient à Maritata, chef de Tiarrabou, qui l'avoit vu à nos tentes quelques jours auparavant, & puisqu'on me protestoit qu'un de ses sujets avoit volé le fusil, je voulois les retenir; mais comme Tee & Œdidée m'assurerent de l'innocence de Maritata & de ses gens, je m'en dessaisis encore; je chargeai Tee de dire à O-Too que je ne ferois plus de recherches sur le fusil, persuadé que ses sujets ne le retenoient pas: je le crus perdu pour jamais. Mais, sur la brune, trois hommes, qui avoient poursuivi le voleur, le rapporterent aux tentes, avec

quelques autres choſes qu'on nous avoit volé
ANN. 1774 Mai. ſans que nous le ſuſſions. J'ignore s'ils ſe donnerent cette peine d'eux-mêmes, ou ſi ce fut par ordre d'O-Too. Je les récompenſai, & je ceſſai toutes mes pourſuites ſur cet objet. Ces trois hommes, & quelques autres qui ſe trouverent préſens, me jurerent qu'un des ſujets de Maritata avoit commis le vol, & alors je fus fâché d'avoir relâché ſi-tôt ſes pirogues. Je crois, qu'en cela, Tee & Œdidée me tromperent volontairement.

Quand on eut rapporté le fuſil, &c. tous les ſpectateurs & tous les Inſulaires, qui vinrent nous voir enſuite, prétendirent qu'ils avoient eu quelque part à cette reſtitution, & ils demanderent une récompenſe; mais perſonne ne joua ſi bien ſon rôle que Nuno, homme d'un certain âge, & que je connoiſſois depuis 1769. Il s'approcha de nous avec un air farouche, & la fureur peinte ſur le viſage, il tenoit à ſa main une groſſe maſſue; il s'excrimoit autour de lui, pour montrer comment il avoit ſeul tué le voleur; & cependant nous ſavions tous qu'il n'étoit pas ſorti de ſa maiſon.

Ainſi finit cette journée tumultueuſe; &, le lendemain, dès le grand matin, Tee, fidèle ambaſſadeur d'O-Too, revint à bord, m'avertir qu'O-Too étoit allé à O-Parrée, &

qu'il desiroit que je lui envoyasse quelqu'un (je compris qu'il vouloit un Naturel), pour l'assurer que j'étois toujours son *Tayo*. Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas acquitté lui-même de cette commission, puisque je l'en avois chargé. Il me fit des excuses; mais je crois que réellement il n'avoit pas vu le roi. En un mot, je crus devoir y aller moi-même, car tandis que le tems se passoit en messages, nous restions sans fruits; les échanges étoient interrompus, & les Insulaires n'apportoient rien au marché. Je partis accompagné de quelques officiers & de Tee; je m'avançai jusqu'auprès d'O-Parrée, où, après avoir attendu une heure & envoyé plusieurs messages, le prince parut enfin. Assis, comme à l'ordinaire, à l'ombre des arbres; & les premières salutations finies, il me pria de *parou* (c'est-à-dire de parler.) Je commençai par lui dire, qu'il s'étoit alarmé sans raison, puisque je m'étois déclaré son ami, & que je n'étois point fâché contre lui ni ses sujets, mais contre les habitans de Tiarrabou, auteurs du vol. Il me demanda alors pourquoi j'avois tiré dessus les pirogues, & je répondis que cela s'étoit fait par hasard: j'ajoutai que ces bâtimens appartenoient à Maritata, l'un des chefs de Tiarrabou, qu'un de ses sujets avoit volé le fusil & occasionné tout ce trou-

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

ble, & que ſi je reprenois ces pirogues, je les mettrois en pièces, & toutes les autres de ce royaume. Cette déclaration lui plut, ainſi que je l'eſpérois, parce qu'il avoit une averſion naturelle pour ſes voiſins. Tous les ſpectateurs confirmerent ce que j'avançai, & firent peut-être plus d'impreſſion que moi. Ainſi ſe rétablit la tranquillité : O-Too me promit que le lendemain, on nous fourniroit des fruits, &c. comme à l'ordinaire.

Nous retournâmes, avec lui, à ſa réſidence d'O-Parrée, & là, nous examinâmes quelques-uns de ſes chantiers (car ils méritoient bien d'être ainſi appellés) & de grandes pirogues; les unes conſtruites depuis peu, & d'autres qu'on achevoit : il y en avoit deux plus grandes, que je n'en aye jamais vues dans cette mer. Je me mis enſuite en route pour le vaiſſeau, toujours accompagné de Tee; &, après qu'il eut dîné, il alla informer le vieil Happi, pere du roi, que tout étoit raccommodé.

Ce vieil chef occupoit alors les environs de Matavaï, & ce qui ſuivit nous fit croire qu'il n'étoit pas content; car, le même ſoir, il envoya chercher, ſur notre bord, tous les Taïtiens, qui n'étoient pas en petit nombre, & il plaça des ſentinelles en différents endroits de la côte, pour empêcher les Inſulaires de s'embarquer.

Le lendemain on ne nous apportoit point de proviſions, & j'en demandai la cauſe: on me dit que Happi étoit *Mataoued*, affligé de ce contre-tems. Je ne voulus pas uſer d'aucunes repréſailles; je ſuppoſai que Tee ne l'avoit pas vu, ou que les ordres d'O-Too n'étoient pas encore parvenus à Matavaï. Quelques fruits qu'on nous envoya d'O-Parrée, & que nous apporterent nos amis, ſervirent à la conſommation de ce jour & du lendemain, & nous donnerent des eſpérances pour l'avenir. O-Too ſe rendit à nos tentes l'après-midi, & il amena, avec lui, beaucoup de proviſions. J'allai l'y trouver, & je lui reprochai de ne pas permettre aux Inſulaires de notre voiſinage de nous vendre des fruits. J'inſiſtai pour qu'il donnât à l'inſtant des ordres ſur cela, & il y conſentit, où il en avoit déjà donné auparavant; car, bien-tôt après, on nous en apporta plus que nous ne pûmes en placer ſur les vaiſſeaux. On ne doit pas s'étonner de cette abondance, puiſque le peuple ſe tenoit tout prêt : quand on en accorda la permiſſion, chacun s'empreſſa de nous en vendre, & je crois que la prohibition leur parut auſſi dure qu'à nous.

ANN. 1774. 10 Mai.

O-Too deſirant de voir l'exploſion des gros canons du vaiſſeau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Comme ce ſpectacle étoit

absolument nouveau pour lui, il lui causa autant de peine que de plaisir. Le soir, nous l'amusâmes avec des feux d'artifices, qui le réjouirent beaucoup.

ANN. 1774. Mai.

Ainsi finirent tous nos différends, sur lesquels je vais faire quelques remarques. J'ai déjà observé que les Insulaires guettoient sans cesse les occasions de nous voler. Les chefs les encourageoient, ou ils manquoient d'autorité pour les en empêcher. Mais il est plus probable qu'ils connivoient à ces vols, puisqu'ils aidoient toujours le coupable à se cacher. Les vols audacieux qu'ils commettoient étoient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couroient souvent risque d'être fusillés, & si ce qu'on nous déroboit étoit de quelque valeur, ils savoient bien qu'on les obligeroit à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandoit comme le vent sur tout le voisinage. Ils jugeoient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avoient dérobé; si c'étoit une bagatelle, ou une chose pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faisions peu ou point d'attention; mais quand la chose volée étoit importante, tout le monde prenoit l'alarme & s'enfuyoit en hâte avec ses richesses. Le chef alors étoit *Mataoued*, il ordonnoit de ne nous plus fournir de provisions, & il se retiroit dans un canton éloigné. Tout

cela ſe faiſoit ſi ſubitement, que leur fuite nous donnoit la première nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une reſtitution, il falloit ſe reconcilier avec le chef, avant qu'il fût permis aux ſujets de nous rien vendre. Ils ſavoient très-bien que, ſans leur conſentement, nous ne pouvions rien acheter, & ils ne manquoient jamais d'obſerver ſtrictement cette règle, ſans conſidérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force de la nation, leurs habitations, & même ces fruits qu'ils refuſoient d'échanger, étoient en notre pouvoir. Il eſt difficile de deviner leur conduite, ſi nous avions uſé de toutes nos forces. J'ai retenu, pendant un certain tems, quelques-unes de leurs pirogues, mais je n'ai jamais attenté à leur propriété. Parmi les expédiens divers qu'on me propoſoit, j'ai toujours choiſi celui qui paroiſſoit le plus équitable & le plus modéré. Un petit préſent au chef réuſſiſſoit à merveille, & mettoit ſouvent nos affaires ſur un meilleur pied qu'auparavant: quoiqu'ils fuſſent les agreſſeurs, je n'en devenois pas plus ſévère: mon équipage ne manqua jamais, ou preſque jamais aux règles que je crus devoir lui impoſer. M'y prenant d'une autre manière, je me ſerois à la fin nui à moi-même; & par la deſtruction de leurs richeſſes, je ne pouvois

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

eſpérer que la vaine gloire de les obliger à faire les premières ouvertures d'accommodement, & qui ſait ſi mes violences auroient produit cet effet? La bonté de leur caractère, & la bienveillance de leur cœur, un traitement doux de notre part, & la crainte de nos armes à feu, nous rendoient promptement leur amitié. Si j'avois ceſſé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurois aigri leur caractère, & un uſage trop fréquent de nos armes à feu, auroit excité leur vengeance, & leur auroit peut-être appris que ces armes ne ſont pas ſi terribles qu'ils l'imaginoient. Ils ſentoient très-bien la ſupériorité de leurs nombres, & perſonne ne connoît la force d'une multitude en fureur.

CHAPITRE VIII.

Préparatifs pour quitter l'iſle. Seconde Revue navale. Différens autres incidens. Deſcription de l'iſle & de ſes forces navales. Nombre de ſes habitans.

LE matin, du 11, on nous apporta de toute part, une grande quantité de fruits: Towha, l'amiral, nous en envoya comme à l'ordinaire par ſes domeſtiques, en leur défendant de rien accepter en retour; il me fit prier auſſi d'aller le voir à Attahourou, parce qu'étant malade, il ne pouvoit venir à bord. Ne pouvant pas alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ſes domeſtiques & Edidée chargés de préſens. Comme les réparations les plus eſſentielles du vaiſſeau étoient finies, je réſolus de quitter Taïti dans peu de jours; &, en conſéquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les Naturels viſſent que nous étions ſur le point de partir. ANN. 1774. 11 Mai.

Le 12, la vieille O-Béréa, qui paſſoit pour la reine de l'iſle pendant la relache du dauphin en 1767, & que je n'avois pas vu depuis 1769, ſe rendit près de nous, & elle nous apporta des cochons & des fruits. 12

« Elle nous dit qu'elle venoit pour avoir

ANN. 1774. Mai.

» des plumes rouges : elle ſembloit âgée de » quarante ou cinquante ans ; elle étoit grande, forte & pleine d'embonpoint, & ſes » traits, qui paroiſſoient avoir été plus agréables, étoient devenus un peu mâles. Sa » phyſionnomie conſervoit quelque choſe de » ſon ancienne élévation ; & elle avoit de la » liberté & de la nobleſſe dans ſon maintien : elle ne reſta pas long-tems à bord, » probablement parce qu'elle ſentoit qu'elle » ne jouoit plus à nos yeux un auſſi grand » rôle qu'en 1769, ou lors du voyage du » capitaine Wallis. Après avoir demandé des » nouvelles de ſes amis de l'Endéavour, elle » retourna à terre ſur la pirogue. O-Ammo » vint auſſi ſur notre bord, mais il excita encore moins d'attention qu'O-Béréa ; &, » comme on le connoiſſoit peu, on ne lui » permit pas même d'entrer dans la chambre du capitaine ; il eut peine à vendre » ſes cochons, parce que nous en avions tant » à bord, qu'il ne nous reſtoit plus de place. »

O-Too arriva, bien-tôt après, avec une nombreuſe ſuite & beaucoup de proviſions. Je mis une grande libéralité dans mes préſens, penſant que je voyois peut-être, pour la dernière fois, ces bonnes gens, qui avoient ſi généreuſement pourvu à nos beſoins : le ſoir, on les amuſa avec des feux d'artifice.

Ils nous

« Ils nous regardoient comme un peuple » fort extraordinaire, qui avoit les feux & » les étoiles à ſa diſpoſition, & ils donnoient » à nos feux d'artifice le nom d'*heiva bretan-* » *née, la fête angloiſe.* »

ANN. 1774. Mai.

Le 13, les vents ſouffl erent de l'eſt, & le tems fut beau. Cependant l'appareillage n'étoit pas prêt, parce qu'O-Too m'avoit fait promettre de le revoir encore une fois, & je lui deſtinois un dernier préſent. Œdidée n'étoit pas encore revenu d'Attahourou; différens bruits couroient ſur ſon compte; les uns diſoient qu'il étoit retourné à Mataïaï; d'autres qu'il ne reviendroit pas; & pluſieurs vouloient qu'il fût à O-Parrée. Afin de connoître la vérité, j'allai, le ſoir, à O-Parrée, & je l'y trouvai, ainſi que Towha, qui, malgré ſa maladie, ayant réſolu de m'embraſſer avant mon départ, étoit en marche pour ſe rendre au vaiſſeau. Une enflure lui interdiſoit entièrement l'uſage d'un pied & d'une jambe. Comme le jour étoit fort avancé, nous fûmes obligé d'abréger notre viſite; &, après avoir parlé à O-Too, je retournai, avec Œdidée, à bord. 13.

Ce jeune-homme deſiroit véritablement de reſter ſur cette iſle; car on l'avoit perſuadé, ainſi que pluſieurs autres, que nous ne reviendrions pas. Je l'avertis qu'il étoit

ANN. 1774. Mai.

le maître de demeurer ou de nous quitter à Uliétéa, ou de nous suivre en Angleterre, & je lui avouai que, s'il choisissoit le dernier parti, il ne rentreroit probablement jamais dans son pays; que, dans ce cas, je prendrois soin de lui, & que je lui tiendrois lieu de pere. Il jeta ses bras autour de mon cou & pleura beaucoup, en disant que plusieurs de ses compatriotes l'engageoient à demeurer à Taïti. Je lui conseillai d'aller à terre, de conférer avec ses amis, & de venir me retrouver le lendemain. Il étoit très-aimé sur le vaisseau; de sorte que chacun l'engageoit à s'embarquer pour la Grande-Bretagne : on lui exposoit toutes les belles choses qu'il y verroit, & les richesses immenses dont il reviendroit chargé. Mais je jugeai à propos de le détromper, parce que son desir de partir étoit fondé sur l'espérance du retour, & je ne voyois aucune occasion de le ramener dans sa patrie, à moins qu'on envoyât un vaisseau uniquement pour cela, & nous ne pouvions pas l'espérer. Il me parut très-injuste de prendre à mon bord, un habitant de ces isles, sous des conditions que je ne ferois pas le maître de remplir. D'ailleurs cet Indien nous étoit alors absolument inutile : plusieurs jeunes gens s'offrirent d'eux-mêmes à venir, à

rester & mourir à *Pretane*, (nom qu'ils donnoient à notre pays, comme on l'a déjà dit.) O-Too me pressa beaucoup d'en emmener un ou deux, qui acheteroient pour lui des plumes rouges à Amsterdam : il me protesta que, s'ils ne revoyoient plus son isle, il ne me voudroit point de mal. Quelques-uns de nos Messieurs souhaitoient aussi en prendre pour domestiques. Mais je résistai à toutes les sollicitations de cette espèce, parce que je savois, par expérience, qu'il ne nous seroient d'aucune utilité pendant le voyage, & mes vues ne s'étendoient pas plus loin. Ce qui me détermina, c'est que je me croyois obligé de veiller à leur bien-être pour le reste de leur vie; &, en effet, je contractois des obligations à leur égard, puisqu'on ne pouvoit pas les tirer de leur patrie sans mon consentement. ANN. 177[illegible] Mai.

Le lendemain, au matin, Œdidée se rendit à bord, & m'apprit qu'il se décidoit à rester dans l'isle; mais M. Forster le détermina à nous accompagner à Uliétéa. 14:

« Il présenta au capitaine Cook plusieurs » Insulaires de Bolabola, dont l'un étoit » son frere. Ils demandoient à être transs » portés aux isles de la Société, & M. Cook » y consentit de bon cœur.

» Tout transporté de joie, il nous an-

ANN. 1774. Mai.

» nonça, en ſecret, qu'il avoit partagé la
» couche d'O-Béréa la nuit dernière : il
» regardoit cette faveur ſignalée, comme
» une marque de diſtinction, & il nous
» montra pluſieurs pièces de l'étoffe la plus
» fine qu'elle lui avoit donnée. O-Béréa,
» malgré ſa vieilleſſe, conſervoit donc encore
» des deſirs très-vifs. »

Bien-tôt après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, O-Béréa, & quelques autres de nos amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha ſur le vaiſſeau, « on laiſſa
» tomber un fauteuil, ſoutenu par des
» cordes, & nous le tirâmes en-haut; ce
» qui lui fit un grand plaiſir, & ce qui
» étonna beaucoup ſes compatriotes. » On l'aſſit enſuite ſur une chaiſe, au milieu du gaillard : ſa femme étoit avec lui. Parmi divers préſens que je fis à ce chef, il y avoit un pavillon anglois, qui l'enchanta d'autant plus, que je lui en appris l'uſage.

« Nous parlâmes de l'expédition projetée
» contre E-Imeo, & Towha continua de
» nous aſſurer qu'elle auroit lieu immédia-
» tement après notre départ. Malgré ſa
» maladie, il étoit déterminé à commander
» la flotte en perſonne : il nous dit que ſa
» vie étoit peu importante, puiſqu'il ne pou-
» voit pas être long-tems utile à ſon pays;

» quoique très-infirme, il étoit fort gai; tous
» ſes ſentimens annonçoient le véritable
» héroïſme : il prit congé de nous avec
» une tendreſſe & une cordialité extrêmes. »

ANN. 1774. Mai.

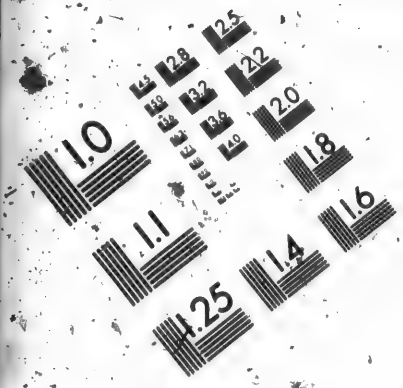
Dès que nous eûmes renvoyé nos amis, nous apperçûmes un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Parrée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, ſur la côte, avec quelques-uns de nos Meſſieurs : j'arrivai avant que les pirogues euſſent débarqué, & j'eus occaſion de voir de quelle manière elles approchent du rivage : quand elles ſe trouverent devant l'endroit, où elles projetoient d'atterrer, elles ſe formerent en diviſions, compoſées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avoit un peu plus dans chaque diviſion,) qui ſe ſuivoient de près, & enſuite chaque diviſion, l'une après l'autre, pagaya, de toutes ſes forces, vers le rivage : la manœuvre s'éxécuta d'une manière ſi adroite, qu'elles formerent, le long de la grève, une ligne qui n'avoit pas un pouce d'inflexion. Les rameurs étoient excités par leurs chefs, placés ſur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenoit une baguette à la main, & qui occupoit l'avant de la progue du milieu. Ce conducteur annonçoit aux rameurs, par des paroles &

ANN. 1774. Mai.

par des gestes, quand ils devoient pagayer tous à-la-fois; quand l'un des côtés devoit s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne suffisoient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvoit leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut dessiné la flotte, telle qu'elle étoit le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, composée de quarante voiles, & équippée de la même manière que celle dont on a parlé plus haut, appartenoit au petit district de Tettaha, & elle venoit à O-Parrée passer, comme la première, la revue du roi. Elle étoit suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appelloient *maraïs*, & qui avoient, à l'avant, une espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est-là où l'on dépose les morts : je suppose qu'ils vouloient parler des chefs, car autrement ils devroient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui étoit présent, eut la bonté d'ordonner, à ma prière, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des massues; mais ce combat finit tout de suite : de sorte que je n'eus pas le tems de

faire des obſervations. Ils livrerent enſuite un combat ſingulier, & ils montrerent avec beaucoup de preſteſſe les différentes manières de ſe battre; ils paroient fort adroitement les coups que leurs adverſaires eſſayoient de leur porter. Ils étoient armés de maſſues & de piques, qu'ils lançoient comme des dards. Ils faiſoient un ſaut en l'air, pour éviter les coups de maſſues qu'ils tâchoient de s'appliquer ſur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçoient leur tête, ils ſe couchoient un peu & ſautoient de côté : ainſi, le coup portoit à terre. Ils paroient les coups de pique ou de dard, à l'aide d'une pique qu'ils tenoient droit devant eux, qu'ils inclinoient enſuite plus ou moins, ſuivant la partie du corps qu'attaquoit leur antagoniſte; en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappoient facilement, & d'une manière aiſée, à toutes les bottes. Il me ſembla que, lorſqu'un combattant avoit paré les coups de l'autre, il ne profitoit pas de l'avantage qui s'offroit à lui. Par exemple après avoir paré un dard, il ſe tenoit toujour ſur la défenſive, & il laiſſoit ſon antagoniſte en prendre un autre : il ne profitoit pas du tems pour le tranſpercer. Ces champions ne portoient aucun vêtement ſuperflu. Les ſpectateurs leur enleverent une ou deux

ANN. 1774. Mai.



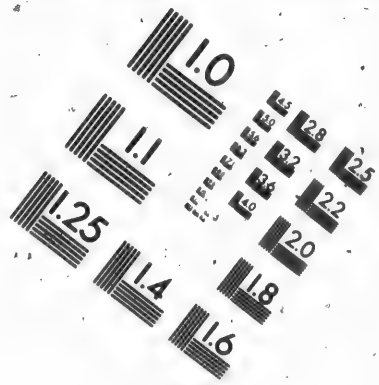
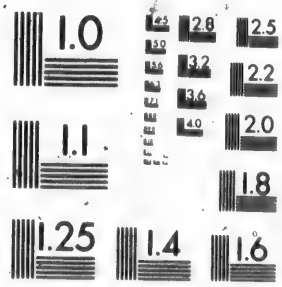
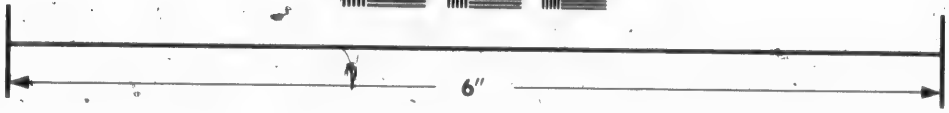
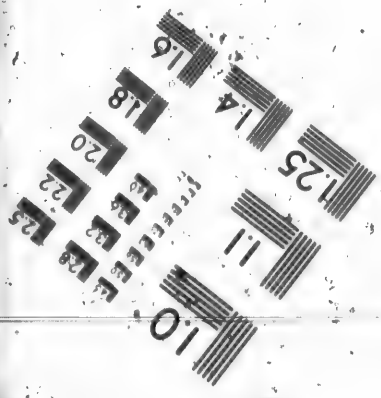
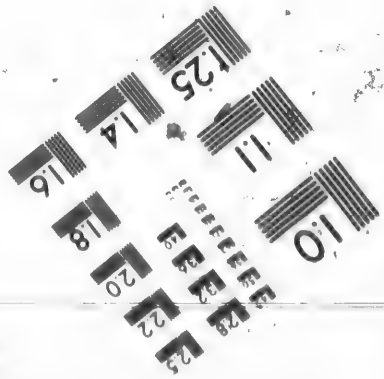


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ANN. 1774 Mai.

pièces d'étoffes dont ils étoient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, ſans ſuivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empreſſa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ſes chantiers, où on conſtruiſoit deux grandes *pahies*; chacune avoit cent huit pieds de long. On étoit prêt à les lancer, & on vouloit en faire une double pirogue. Le roi me demanda un grapin & une corde; j'y ajoutai un pavillon anglois, (dont il connoiſſoit très-bien l'uſage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia*. Il y conſentit, & elle reçut effectivement ce nom.

« L'homme qui commandoit la manœuvre » avec une baguette à la main, peut être » comparé au κελευστης des navires des an- » ciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous » rappella ſouvent les forces navales qu'em- » ployoit cette nation dans les premiers tems » de ſon hiſtoire. Les Grecs étoient ſans doute » mieux armés, parce qu'ils ſe ſervoient des » métaux; mais on voit, par les écrits d'Ho- » mere, qu'ils combattoient ſans ordre, & » que leurs armes étoient auſſi ſimples que » celles de Taïti. Les efforts réunis de la » Grèce contre Troye ne furent guère plus » conſidérables que l'armement d'O-Too con-

» tre l'iſle d'E-Iméo, & il y a apparence que
» les *mille Carinae* ſi célébrées, n'étoient guère ANN. 1774. Mai.
» plus formidables qu'une flotte de grandes
» pirogues, qui exigent de cinquante à cent
» vingt hommes pour les manœuvrer. La
» navigation des Grecs ne ſurpaſſoit pas celle
» des Taïtiens d'aujourd'hui par ſon étendue,
» car elle ſe bornoit à de courtes traverſées
» d'une iſle à l'autre; & comme les étoiles,
» pendant la nuit, dirigeoient les navigateurs
» dans l'Archipel, elles guident auſſi les In-
» ſulaires de la mer Pacifique. Les Grecs
» avoient de la bravoure, & les bleſſures
» nombreuſes des chefs de Taïti, ſont des
» preuves de leur courage & de leur intré-
» pidité. Il paroît que, dans les batailles, leur
» imagination s'exhalte juſqu'à la phrénéſie,
» & que leur bravoure eſt toujours en accès.
» D'après les combats d'Homere, il eſt évi-
» dent que l'héroïſme, qui produiſoit les ex-
» ploits que raconte le poëte Grec, étoit
» exactement de la même nature. Qu'il nous
» ſoit permis de prolonger encore un peu
» cette comparaiſon. On nous peint les hé-
» ros d'Homère, comme des hommes d'une
» groſſeur & d'une force plus que naturelles.
» Les chefs de Taïti, comparés au bas-peu-
» ple, ſont ſi ſupérieurs, par leur ſtature
» & l'élégance de leurs formes, qu'ils paroiſ-

ANN. 1774. Mai.

» ſent être d'une race différente (*a*). Leurs » eſtomacs, d'une dimenſion prodigieuſe, exi- » gent une quantité extraordinaire d'alimens. » On remarque que les héros du ſiège de » Troye, & les chefs de Taïti ſont fameux » par la quantité d'alimens qu'ils conſom- » ment, & il paroît que les Grecs n'aimoient » pas moins le porc que les Taïtiens d'aujour- » d'hui. On obſerve la même ſimplicité de » mœurs dans les deux nations, & leur ca- » ractère eſt également hoſpitalier, affectueux » & humain. Il y a même de la reſſemblance » dans leur conſtitution politique. Les chefs » des diſtricts de Taïti, ſont des princes » puiſſans qui n'ont pas plus de reſpect pour » O Too, que les Grecs n'en avoient pour » Agamemnon, & on parle ſi peu du bas- » peuple dans l'Iliade, qu'on a lieu de ſup- » poſer qu'il étoit d'auſſi peu d'importance » que les Towtows de la mer du ſud. Enfin » je penſe que la reſſemblance pourroit être » pouſſée plus loin; mais je n'ai voulu que » l'indiquer ſans abuſer de la patience des » lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve aſſez que » les hommes, parvenus au même degré de

(*a*) Cette différence de taille a engagé M. de Bougainville à dire qu'il y a réellement deux races différentes. *Voyez* ſon voyage autour du monde.

» civiliſation, ſe reſſemblent les uns les au- ANN. 1774. Mai.
» tres plus que nous ne le croyons, même
» aux deux extrémités du monde. Je ſerois
» fâché d'avoir fait ces courtes obſervations,
» ſi elles engageoient un écrivain ſyſtémati-
» que à trouver une origine commune aux
» Grecs & aux habitans de la mer du ſud.
» La manie de rapprocher les Egyptiens &
» les Chinois, par exemple, a excité tant
» de diſputes dans ces derniers tems, que
» les vrais ſavans deſirent qu'elle ne devienne
» pas une maladie contagieuſe. »

Towha me donna un cochon & une tortue qui peſoit environ ſoixante livres. Il fit mettre l'un & l'autre, en ſecret, dans notre chaloupe, parce que ce don déplaiſoit à quelques-uns de ſes grands, qui par-là étoient [illegible] d'un régal. Il m'offrit auſſi un gros [illegible]u, qu'on tenoit priſonnier dans une crique; (on lui avoit coupé quelques-unes de ſes nageoires, pour qu'il ne pût pas s'échapper) mais le porc & le bon poiſſon que nous venions de manger ſur cette iſle, nous inſpiroit du dédain pour un poiſſon ſi groſſier. Le roi & ſon premier miniſtre, Tee, vinrent dîner avec nous à bord, & ils nous firent enſuite des adieux très-touchans. Le prince ne ceſſa pas de me ſolliciter de retourner encore à Taiti, &, avant de ſortir du vaiſſeau,

ANN. 1774. Mai.

il prit un jeune-homme par la main, & il me le préſenta, en me priant de le mener à Amſterdam, où il l'envoyoit chercher des plumes rouges. Je lui dis que, ſachant qu'il ne reviendroit point, il m'étoit impoſſible de l'embarquer; mais que ſi jamais quelque vaiſſeau abordoit de la Grande-Bretagne à Taïti, je lui enverrois ou je lui apporterois des plumes rouges en abondance. Cette promeſſe parut le ſatisfaire; le jeune-homme avoit grande envie de partir, & ſi je n'avois pas réſolu de n'emmener aucun Inſulaire (outre Œdidée s'il vouloit s'en venir), & ſi je n'avois pas refuſé, la veille, à M. Forſter la permiſſion de prendre un petit domeſtique, j'y aurois conſenti. O-Too demeura dans ſa pirogue aux côtés du vaiſſeau, juſqu'à ce que nous fûmes ſous voiles. Alors il pagaya vers la côte, & il fut ſalué de trois coups de canons.

« O-Too propoſa à mon pere & à M. Hodges de reſter à Taïti, & lui promit très-» ſérieuſement de les faire A-Rée ou chefs » des riches cantons d'O-Parrée & de Ma-» tavaï; je ne ſais ſi cette invitation avoit » des motifs d'intérêt, ou ſi elle provenoit » uniquement de la bonté de ſon cœur. Nous » quittâmes cet aimable prince avec l'émo-» tion & la triſteſſe naturelle en pareilles » occaſions. »,

Un des aides du canonnier fut si enchanté de la beauté de l'isle & du caractère de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvoit pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & déployé les voiles, il se jetta à l'eau : il étoit bon nageur; mais on le découvrit bien-tôt : un bateau le poursuivit sur la chaloupe & le reprit. On observa à michemin, entre la Résolution & le rivage, une pirogue qui sembloit nous suivre; mais qui étoit destinée à le prendre à bord; dès que les Taïtiens qui la montoient apperçurent notre bateau, ils se tinrent éloignés, notre déserteur avoit concerté son plan avec eux, & O-Too qui en fut instruit, l'avoit encouragé. ANN. 1774. Mai.

« Ils espéroient, avec raison, qu'un Eu-
» ropéen leur procureroit de grands avan-
» tages. »

En considérant la position de ce fuyard, il ne parut pas si coupable; & le desir qu'il avoit de rester à Taïti me sembla moins extraordinaire. Il étoit Irlandois de naissance, & il avoit servi dans la marine hollandoise. Je le pris à Batavia au retour de mon premier voyage, & il ne m'avoit pas quitté depuis. Je n'ai connu ni parens ni amis,

ANN. 1774. Mai.

& rien ne l'engageoit à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes le nations lui étoient indifférentes; & où pouvoit-il goûter plus de bonheur que sur une de ces isles? Là, sous le plus beau climat de la terre, il alloit jouir des besoins & des aisances de la vie, & achever des jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurois accordé mon consentement s'il me l'avoit demandé, avant l'appareillage.

« La résolution de ce déserteur étoit fort » raisonnable; quand il auroit eu des liaisons » de parenté ou d'amitié en Angleterre, il » ne pouvoit pas espérer d'y être aussi heu- » reux que l'est le dernier des Taïtiens. A » son retour dans la Grande-Bretagne, au- » lieu de se reposer après une navigation si » longue & si pénible, il jugea avec raison » qu'on le conduiroit sur un autre vaisseau, » où il auroit à essuyer les mêmes fatigues » & les mêmes veilles. En supposant qu'on » lui permît de se reposer quelques jours, il » s'attendoit à être saisi au milieu de ses plai- » sirs, & à être traîné de force à la défense » de son pays, avec la perspective d'être tué » à la fleur de son âge, ou de rester estropié; » s'il échappoit à ces malheurs, il devoit tou- » jours gagner sa subsistance *à la sueur de son* » *front*; malédiction qu'on ne ressent pas à

» Taïti. Les travaux du bas-peuple, chez
» nous, ſont continuels & ſouvent exceſſifs: ANN. 1774. Mai.
» avant de manger du pain, il faut labourer
» la terre, recueillir, battre & moudre le
» grain, il faut cultiver cent fois plus de pro-
» ductions que n'en conſomme chaque indi-
» vidu; car on eſt obligé de nourrir les ani-
» maux dont le ſecours eſt abſolument né-
» ceſſaire dans le labourage, pour acquérir la
» liberté de ſemer la terre; d'acheter des vê-
» temens, indiſpenſables dans un climat ri-
» goureux; d'avoir des outils, &c. que d'ail-
» leurs on feroit aiſément de ſes propres
» mains, ſi l'agriculture ſeule n'abſorboit pas
» toute l'attention. Le commerçant, le ma-
» nufacturier & l'artiſte doivent tous travailler
» avec une égale aſſiduité, afin de fournir
» des marchandiſes au fermier qui leur donne
» du pain. Combien la vie molle des Taïtiens
» eſt différente de celle-là! Deux ou trois ar-
» bres à pain, qui croiſſent preſque ſans cul-
» ture, & qui ſubſiſtent plus qu'un homme,
» fourniſſent à chaque particulier une nour-
» riture fraîche & abondante les trois quarts
» de l'année: ils en font fermenter, & ils en
» conſervent pour les trois autres mois; les
» plantes qui, à Taïti, demandent le plus
» de ſoins, comme les choux & les racines
» d'Eddoë, en exigent beaucoup moins que

ANN. 1774. Mai.

» nos choux & que les herbages de nos jar-
» dins. On plante un arbre à pain, en dé-
» tachant une de ſes branches, qu'on fiche
» en terre; la banane, dont la riche grappe
» ſemble un poids trop peſant pour une tige
» herbacée, ſe reproduit du pied de la ra-
» cine; le palmier royal, qui eſt tout-à-la-fois
» l'ornement de la plaine & d'une extrême
» utilité aux habitans; la pomme d'or, dont
» nous avons éprouvé les effets ſalutaires,
» & beaucoup d'autres fruits y viennent en
» ſi grande abondance, & avec ſi peu de
» peine, que je pourrois les appeller ſponta-
» nés. La fabrique des étoffes eſt un paſſe-
» tems agréable, & la conſtruction des ca-
» banes & des pirogues, ainſi que la manu-
» facture des outils & des armes, ſont des
» occupations amuſantes, parce que les ou-
» vriers jouiſſent ſeuls du fruit de leurs tra-
» vaux; ils paſſent donc la plupart de leurs
» jours dans un cercle de jouiſſances variées,
» au milieu d'un pays où la nature a répandu
» des payſages charmans, où la température
» de l'air eſt chaude, mais rafraîchie ſans
» ceſſe par une briſe de mer, & où le ciel
» eſt preſque toujours ſerein : ce climat &
» ſes productions exquiſes contribuent à la
» force & à l'élégance de leurs formes : ils
» ſont tous bien proportionnés; & quelques-

uns

» uns auroient ſervi de modèle à Phidias ou
» à Praxitèle; leurs traits ont de la douceur, ANN. 1774. Mai.
» & leur viſage ne porte point l'empreinte
» des paſſions; leurs grands yeux, leurs ſour-
» cils arqués, & leurs fronts élevés, don-
» nent de la nobleſſe à leur tête, qu'ornent
» d'ailleurs une barbe fournie & de beaux
» cheveux (*a*); les femmes, compagnes de
» leur félicité, ſont très-intéreſſantes, comme
» on l'a dit tant de fois. On trouve dans la
» vie de ces Inſulaires l'uniformité du bon-
» heur: ils ſe levent avec le ſoleil, & ils vont
» ſe laver à la rivière ou à la fontaine; ils
» paſſent le matin à travailler ou à ſe pro-
» mener, juſqu'à ce que la chaleur augmente:
» ils ſe retirent alors dans leurs habitations,
» où ils ſe repoſent à l'ombre d'un arbre:
» là, ils s'amuſent à liſſer leurs cheveux, ou
» à les parfumer d'huile odorante, ou ils
» jouent de la flûte & chantent, ou enfin
» ils écoutent le ramage des oiſeaux. A midi,
» ils dînent; après leur repas, ils reprennent
» leurs amuſemens domeſtiques, & l'on re-

(*a*) Les autres navigateurs ont dit que les Taïtiens arrachent les poils de la lèvre ſupérieure, de la poitrine & des aiſſelles: mais cette coutume n'eſt pas générale; les chefs, en particulier, & le roi lui même conſervent leurs mouſtaches.

ANN. 1774. Mai.

» marque, durant cet intervalle, une affection mutuelle répandue dans tous les cœurs. » Nous avons ſouvent joui de ce ſpectacle » d'innocence & de bonheur; les ſaillies gaies » ſans malice, les contes ſimples, la danſe » joyeuſe, & un ſouper frugal amenent le » ſoir: on ſe lave une ſeconde fois à la ri» vière, & on finit ainſi la journée ſans in» quiétude & ſans peine.

» Il faut convenir que ces avantages, at» trayans pour les ames très-honnêtes, le » ſont bien davantage pour ceux qui n'ont » rien de plus à cœur que les jouiſſances » charnelles; &, quand on ne ſuppoſeroit » pas de vues bien élevées au matelot dont » on a fait mention, il ne faut pas s'étonner » qu'une vie ſi douce l'ait ſéduit. Peut-être » qu'accoutumé à l'activité, à l'agitation des » paſſions; peut-être qu'habitué à porter ſes » penſées ſur le paſſé & l'avenir; peut-être » que connoiſſant une quantité innombrable » d'objets ignorés des Taïtiens, il auroit été » bien-tôt fatigué d'une tranquillité mono» tone, convenable ſeulement à un philoſo» phe qui s'eſt dégoûté du monde, ou à un » peuple dont les penſées ſont ſimples & » bornées, car les idées de bonheur ſont in» finiment variées dans les différentes nations » & dans les individus, ſuivant les mœurs » & les principes de chacun, & ſuivant le

» degré de civilisation où on se trouve.

ANN. 1774. Mai.

Dès qu'on eut ramené le matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos amis; mais, avant de quitter Taïti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette isle, d'autant plus qu'elle avoit beaucoup changé, depuis huit mois.

J'ai déjà indiqué les améliorations qui nous avoient frappé dans les plaines de Matavaï & d'O-Parrée; nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avoient pu construire tant de grandes pirogues & de maisons. Les outils de fer qu'ils avoient tiré de nous & des autres nations qui ont relâché dernièrement à cette isle, contribuent sans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bien-tôt.

Le nombre des cochons excitoit notre étonnement: lors de notre première relâche, ils n'étoient probablement pas aussi rares que nous l'imaginâmes; mais, parce qu'ils ne vouloient pas nous en vendre, ils les avoient soustrait à nos regards. Quoi qu'il en soit, nous en prîmes cette fois, autant que nous en pûmes consommer, & même nous en embarquâmes quelques-uns.

ANN. 1774. Mai

Pendant le séjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avois une opinion assez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'isle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de conseil judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne sais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme roi, ni quelle autorité il a sur les chefs. Tout paroissoit d'ailleurs avoir concouru à l'état floriſſant de l'isle. Sans doute il y a des divisions parmi les grands de cet état, ainsi que dans la plupart des autres pays: autrement, pourquoi le roi nous disoit-il que Towa l'amiral, & Potatow, deux principaux chefs, n'étoient pas ses amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouissoient; car, dans toutes les occasions, il sembloit rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penser qu'ils venoient de lever le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvoit fournir l'isle, pour marcher contre E-Iméo, & qu'ils alloient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devoit commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, roi de Tiarrabou, avoit promis d'envoyer une flotte qui se joindroit à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéissance le

chef d'E-Iméo. Il ſemble me ſouvenir qu'on nous apprit qu'un jeune prince étoit un des commandans. On imagine qu'une iſle auſſi petite qu'E-Iméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation; mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parloit que de combattre; Towha me proteſta plus d'une fois qu'il y mourroit, ce qui prouve l'idée qu'il ſe formoit de cette guerre. Œdidée m'aſſura que la bataille ſe donneroit en mer; &, dans ce cas, l'ennemi avoit une flotte à-peu-près égale à celle qui alloit l'attaquer; ce qui ne me paroît pas probable. Il y avoit d'autant plus d'apparence que les Inſulaires d'E-Iméo reſteroient à terre ſur la défenſive, qu'ils ſuivirent ce plan cinq ou ſix mois auparavant, quand ils furent aſſaillis par les habitans de Tiarrabou, qu'ils repouſſerent. Cinq officiers-généraux dirigeoient cette expédition, & O-Too étoit du nombre: s'il nous les ont nommés ſuivant le rang qu'ils occupoient, O-Too ne rempliſſoit que la troiſième place dans le commandement. Cela eſt aſſez vraiſemblable, puiſqu'étant jeune, il ne pouvoit pas avoir aſſez d'expérience pour commander en chef dans une campagne, qui exigeoit beaucoup d'habileté & de ſavoir.

ANN. 1774, Mai.

J'avoue que j'aurois volontiers reſté cinq jours de plus à Taiti, ſi j'avois été sûr que

ANN. 1774 Mai.

l'expédition auroit lieu ; mais nous jugeâmes qu'ils deſiroient notre départ, & qu'ils ne vouloient pas commencer leur campagne tant que nous ſerions parmi eux. On nous avoit dit, pendant tout notre ſéjour, qu'on ne ſe battroit que dans dix lunes; & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils alloient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile; comme ſi cet eſpace de tems eût été néceſſaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur tems & de leur attention. Je remarquois que, depuis pluſieurs jours, O-Too & les autres chefs ne ſollicitoient plus nos ſecours : ayant été beaucoup importuné là-deſſus, je leur avois promis que ſi leur flotte partoit au moment de notre appareillage, je marcherois, avec eux, contre E-Iméo; mais ils ne me parlerent pas depuis ſur cet objet. En examinant cette affaire, ils avoient probablement conclu qu'ils ſeroient bien plus en ſûreté ſans moi; ils ſavoient que je donnerois la victoire à qui je voudrois, & que peut-être je ne ferois que dépouiller les vainqueurs & les vaincus. Quelques fuſſent leurs raiſons, ils ſouhaitoient d'être débarraſſés de nous, avant de rien entreprendre. Ainſi, nous fûmes privé de voir l'équippement

de toute la flotte; nous aurions peut-être été témoins d'un combat de mer; ce qui nous auroit inſtruit de leurs manœuvres. ANN. 1774. Mai.

Je n'ai jamais pu découvrir combien de vaiſſeaux compoſeroient cette expédition: je n'en ai vu que deux cent dix, outre de petites pirogues deſtinées à ſervir de bâtimens de tranſport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, ſur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu ſavoir non plus le nombre d'hommes néceſſaires pour équipper cette flotte: quand je le demandois, les Inſulaires répondoient, *warou, warou, warou*, Te Tata, c'eſt-à-dire, *beaucoup, beaucoup, beaucoup* d'hommes, comme ſi cette quantité eût ſurpaſſé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, & quatre pour chacune des autres, ſuppoſition qui paroît modérée, le nombre ſera de neuf mille. On eſt étonné de la force de cette armée, levée ſeulement dans quatre diſtricts; & même celui de Mataväi ne fourniſſoit pas le quart de ſa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarrabou; & peut-être auſſi que d'autres diſtricts armoient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'iſle ne faiſoit pas de préparatifs en cette occaſion; car nous

ANN. 1774. Mai.

n'en avons remarqué aucun à O-Parrée. D'après ce que nous avons vu, & d'après ce que nous avons appris, je penſe que le chef, ou les chefs de chaque canton, avoient la ſurintendance de l'équippement de la flotte de leur diſtrict; mais, l'équippement formé, toutes les pirogues paſſoient en revue devant le roi de qui elles relèvent en dernier lieu: de cette manière, il connoît l'état de toutes ſes forces, avant qu'elles entrent en campagne.

On a déjà obſervé que cent ſoixante pirogues de guerre appartenoient à Attahourou & à Ahopata quarante à Tettaha, & dix à Matavaï, qui n'y envoyoit pas le quart de ſes forces. En admettant que chaque diſtrict de l'iſle (il y en quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'iſle peut équipper mille ſept cent vingt pirogues de guerre, & ſoixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment (*a*).

(*a*) « M. Forſter fait un autre calcul; il dit, ſi » chacun des quarante-trois diſtricts arme vingt pi- » rogues de guerre, à trente-cinq hommes chacune, » il n'y auroit pas, dans toute la flotte, moins de » trente mille hommes, ſans compter les bateaux de » ſuite; &, ſi ces guerriers formoient le quart de la » population, l'iſle doit contenir au moins cent vingt

ANN. 1774. Mai.

Et comme les guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux ſexes, y compris les enfans, toute l'iſle contient au moins deux cent quarante mille habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment; mais quand je réfléchis à ces eſſains de Taïtiens, qui frappoient nos regards par-tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'eſt pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richeſſe de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'iſle ne formoit jadis qu'un royaume: j'ignore depuis quand elle eſt diviſée en deux états. Les rois de Tiarrabou ſont une branche de la famille de ceux de O-Poureonu: les deux princes ſont aujourd'hui proches parens; & je crois que le premier dépend, en quelque ſorte, du ſecond. O-Too eſt appellé *E-Arée de Hie* de toute l'iſle; & on nous a dit que Wahéatua, roi de Tiarrabou, ſe découvroit devant lui, ainſi que le dernier de ſes ſujets. Cet hommage eſt dû à O-Too comme *E-Arée de Hie* de l'iſle, à Tarevatou ſon frere, & à ſa ſœur cadette; à l'un, comme héritier; &

» mille habitans. » M. Forſter ajoute: « Qu'il a re-» connu, dans la ſuite, que ce calcul n'étoit pas aſſez » conſidérable. »

à l'autre, comme héritier apparent : ſa ſœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

ANN. 1774. Mai.

Les E-Owas & les *Whannos* paroiſſoient quelquefois couverts devant le roi ; mais nous n'avons jamais pu ſavoir ſi c'étoit par politeſſe, ou s'ils y ſont obligés, en vertu de leur place : ces hommes, les principaux perſonnages qui entourent le roi, & qui forment ſa cour, ſont ordinairement & peut-être toujours ſes parents. Tee, dont j'ai parlé ſi ſouvent, étoit de ce nombre. On nous a dit que les *E-Owas*, qui occupent le premier rang, ſervent par tour & par journée ; ce qui nous les fit appeller les gentilshommes de ſervice : je ne puis pas aſſurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittoit rarement le roi ; en effet, ſa préſence étoit néceſſaire, parce qu'il étoit plus en état de traiter les affaires qui ſe paſſoient entre nous & le prince, on le chargeoit toujours de cette commiſſion, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutoit à la ſatisfaction des deux parties.

Il eſt fâcheux que nous connoiſſions ſi ſuperficiellement ce gouvernement ; car nous ne ſavons point par quelle liaiſon & par quel rapport, tant de claſſes, d'ordres, de fonctions & d'emplois differens, forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'eſt une

eſpèce d'adminiſtration féodale; &, s'il eſt permis d'en juger d'après ce que nous avons vu, elle a de la ſtabilité, & ſa forme n'a rien de vicieux. ANN. 1774. Mai.

Les *E-Owas* & les *Whannos* mangent toujours avec le roi: excepté les *Towtows*, je ne ſache pas qu'aucun Inſulaire ſoit excepté de privilège; mais il n'eſt point ici queſtion des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles ſoient.

Malgré cette eſpèce d'établiſſement monarchique, la perſonne ou la cour d'O-Too n'avoit rien qui pût, aux yeux d'un étranger, diſtinguer le roi de ſes ſujets: je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une pièce commune d'étoffe, enveloppée autour de ſes reins; de manière qu'il ſembloit fuir toute pompe inutile, & il mettoit plus de ſimplicité dans ſes actions qu'aucun autre des *E-Arées*. Je l'ai obſervé pagayant, avec les autres rameurs, quand il venoit au vaiſſeau, ou qu'il s'en retournoit, et même lorſque quelques-uns de ſes *Towtows* aſſis, le regardoient & ne faiſoient rien. Tous ſes ſujets l'arbordent & lui parlent librement, & ſans la moindre cérémonie, partout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les chefs de ces iſles ſont plus aimés que craints par le peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité?

ANN. 1774. Mai.

On a dit que Wahéatua, roi de Tiarrabou, eſt parent d'O-Too, qui l'eſt auſſi des chefs d'E-Iméo; Tapammannoo, Huaheine, Uliétéa, O-Taha & Bolabola; car ils ſont tous alliés à la famille royale de Taïti. C'eſt un uſage parmi les *E-Arées*, & les autres Inſulaires d'un rang diſtingué, de ne jamais ſe marier avec les *Towtows*, ou dans des claſſes inférieures à la leur. Ce préjugé eſt probablement une des grandes cauſes qui produiſent les ſociétés appellées E-Aréeoies (*a*). Il eſt sûr que ces ſociétés empêchent beaucoup l'accroiſſement des claſſes ſupérieures, dont elles ſont uniquement compoſées; car je n'ai jamais oui-dire qu'un *Towtow* fût *E-Arréoy* ni qu'il pût ſortir de la claſſe dans laquelle il eſt né.

J'ai déjà eu occaſion de parler de la paſſion extraordinaire des Taïtiens pour les plumes rouges; ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ooravine, & qui croiſſent ſur la tête d'un perroquet verd, ſont auſſi précieuſes à leurs yeux que les diamans le ſont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges; mais ils en mettent un par-

(*a*) Voyez, dans la relation du premier voyage, des détails ſur ces ſociétés ſingulièr, où un grand nombre d'hommes & de femmes ſe réuniſſent en corps, & mettent, dit-on, en commun, leurs épouſes & leurs maris.

ticulier à celles-ci, & ils ſavent très-bien diſtinguer les unes des autres : pluſieurs de nos matelots eſſayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réuſſir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrêmité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite des groſſes fibres extérieures de la noix de cocos, & ſi bien torſe qu'elle eſt ferme comme un fil-d'archal, & ſert de queue au panache. Ils les emploient comme des ſymboles des E-Atuas ou des divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuſes. Je les ai vu ſouvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes ſeulement entre l'index & le pouce, & dire une prière, dont je ne comprenois pas un mot. Les navigateurs qui aborderont déſormais à cette iſle, doivent ſe pourvoir de plumes rouges : les mieux faites, & les plus petites, ſeront les meilleures : ils doivent auſſi y apporter une proviſion conſidérable de groſſes & de petites haches, de clous de fiche, de limes, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemiſes auront du débit ; ſur-tout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à pluſieurs de nos Meſſieurs.

ANN. 1774. Mai.

Les deux chevres que le capitaine Furneaux donna au roi O-Too, lors de notre dernière

relâche, ſembloient devoir perpétuer leur race. ANN. 1774 Mai. La chevre avoit déjà fait deux petits, devenus ſi gros que bien-tôt ils alloient engendrer, & elle étoit pleine pour la ſeconde fois. Les Taïtiens paroiſſoient aimer paſſionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumoient au climat : on peut eſpérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes ſe propageront juſques ſur les iſles voiſines, & qu'ainſi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la mer du ſud. Les moutons que nous y avions laiſſé étoient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprîmes, vivoit encore. Nous y avons dépoſé en outre vingt chats, ainſi qu'à Uliétéa & à Huaheine.

CHAPITRE IX.

Arrivée du vaisseau à l'isle d'Huaheine. Récit d'une expédition faite dans l'isle. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche.

« UN VENT frais nous éloignoit de Taïti : » nous regardions toujours cette isle charmante, lorsqu'un autre spectacle attira » nos regards sur les ponts. C'étoit une des » plus belles femmes de l'isle, qui avoit résolu » de venir avec nous à Uliétéa, sa patrie. » Ses parens, qu'elle avoit quitté quelques » années auparavant pour s'enfuir avec son » amant, vivoient encore, & sa tendresse » filiale la portoit à les revoir. Elle ne craignoit point leur colere, au contraire, elle » s'attendoit à en être bien reçue; en effet, » ces Insulaires pardonnent aisément les » fautes de jeunesse. Comme O-Too avoit » défendu, expressément, à aucune de ses » sujettes de nous suivre, elle s'étoit cachée » à bord durant la dernière visite de ce prince; mais, se voyant alors en pleine mer, » elle ne craignit point de se montrer. Le » frere d'Edidée, son domestique & deux » autres Naturels de Bolabola, nous accompagnerent aussi : ils se fioient à des étran- ANN. 1774. Avril.

» gers qui avoient ramené ſi fidélement un
ANN. 1774. Mai. » de leurs compatriotes, & qui s'efforçoient
» de leur donner toutes ſortes de marques
» d'amitié : leur compagnie anima notre
» converſation & abrégea en quelque ſorte
» notre paſſage à Huaheine. La Taïtienne
» portoit l'habit complet d'un de nos officiers,
» & elle étoit ſi charmée de ſon nouveau
» vêtement, qu'elle deſcendit à terre ainſi
» vêtue, dès qu'on eut abordé. Elle dîna
» avec les officiers ſans le moindre ſcrupule,
» & elle rit des préjugés de ſes compatriotes,
» avec toute la grace des femmes du monde.
» Si ſon éducation avoit été ſoignée, elle
» auroit brillé par ſon eſprit, même en Eu-
» rope, puiſque ſon extrême vivacité, jointe
» à des manières très-polies, la rendoit déjà
» ſupportable.

» Nous marchâmes toute la nuit, & le
15. » 15, au matin, nous découvrîmes Hua-
» heine. »

A une heure, après midi, je mouillai à l'entrée ſeptentrionale du havre d'O-Wharre : les chaloupes miſes en mer, remorquerent le vaiſſeau dans un lieu convenable ; & on amarra avec une ancre de poſte, & une ancre de touë, à moins d'une encablure de la côte. Durant les manœuvres, pluſieurs Naturels vinrent nous faire une viſite : le vieil

vieil chef O-Rée, qui étoit à leur tête, m'offrit un cochon & d'autres préſens, avec les cérémonies accoutumées. ANN. 1774. Mai.

« Ces Indiens nous demanderent des » haches; mais, parce qu'il nous en reſtoit » peu, nous les gardâmes pour les grandes » occaſions. Le ſoir, il y eut un calme par- » fait, & nous fûmes enchanté de voir & » d'entendre les Inſulaires, aſſis dans leurs » maiſons, le long de la côte autour de leurs » flambeaux, qui ſont des noix huileuſes, en- » filées à un mince bâton. »

Le lendemain, ils commencerent à nous apporter des fruits. Je rendis la viſite d'O-Rée; & je lui fis mes préſens. Je lui donnai entr'autres choſes des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans ſa main droite, & les mettant enſuite entre l'index & le pouce, il dit une prière, à laquelle il me parut que les ſpectateurs faiſoient peu d'attention. On dépoſa bien-tôt après deux cochons dans ma chaloupe, & O-Rée & pluſieurs de ſes amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîné, il m'expoſa quels préſens ſeroient plus agréables à lui & à ſes amis; & il mit les haches & les clous au premier rang. En conſéquence, je lui accordois ce qu'il demandoit : il voulut abſolument diſtribuer mes dons aux autres, & il s'en acquitta à la ſatisfaction de tout le

ANN. 1774 Mai.

monde. Un jeune-homme d'environ dix ou douze ans, ſon fils, ou ſon petit-fils, ſembloit être le perſonnage le plus conſidérable, & il eut la plus grande part à ſes libéralités.

Quand cette diſtribution fut finie, ils retournerent tous à terre.

« Poréo, le jeune Taïtien qui s'étoit em-
» barqué avec nous huit mois auparavant,
» & qui s'étoit retité à Uliétéa, vint à bord
» dès le grand matin : il nous avoua qu'il
» étoit reſté parderrière, malgré lui, lors
» de notre départ ; qu'aimant une jolie fille,
» elle lui avoit donné un rendez-vous, où
» il alla après avoir remis la poire à poudre
» du capitaine ; qu'arrivé à l'endroit que lui
» fixoit ſa belle maîtreſſe, il fut attaqué par
» le pere de la fille & par d'autres hommes,
» qui le dépouillerent de ſes vêtemens Euro-
» péens, le battirent & le tinrent enfermé,
» juſqu'à ce que nous fûmes ſous voile ; qu'il
» profita enſuite d'une occaſion pour paſſer
» à Huaheine, où l'hoſpitalité de ſes amis
» avoit pourvu à ſa ſubſiſtance, & qu'en-
» fin il n'étoit point dans la miſère. On peut
» conclure de cette hiſtoire que les habitans
» de ces iſles ne permettent pas toujours à
» leurs enfans de ſuivre leurs propres incli-
» nations ; mais quelques ſoient là-deſſus leurs
» principes, le pere de l'Indienne n'étoit point

» autorisé à prendre à Poréo ses habits.

» Nous descendîmes, à terre, le plu- ANN. 1774. Mai.
» tôt, & nous parvînmes aux lagunes que
» la mer forme au nord du Havre : elles
» étoient environnées de marais, remplis
» d'un grand nombre de plantes des Indes
» orientales, & une vase visqueuse, qu'à son
» apparence & à son odeur fétide nous ju-
» geâmes être de la même nature que l'*hepar*
» *sulphuris*, en composoit les bords. Il y avoit
» aux environs des troupes considérables de
» canards ; mais il étoit difficile d'en ap-
» procher, parce que nous enfoncions dans
» la vase, dès que nous voulions y poser le
» pied. La perspective de cette pièce d'eau est
» cependant très-agréable & très-pittoresque ;
» mais les émanations puantes passent pro-
» bablement pour mal-saines, car nous vî-
» mes peu de cabanes autour de la bordure :
» du côté de la mer, ces lagunes sont enfer-
» mées par un banc de corail étroit, couvert
» de sable, un peu élevé, le long duquel
» nous trouvâmes beaucoup de cocotiers : les
» marais vont de-là en pente, jusqu'à l'eau
» qui croupit. L'un des Naturels nous offrit
» des noix de cocos, alors très-rares sur l'isle.
» En revenant, notre domestique, qui por-
» toit un sac de plantes & un second sac
» d'outils de fer, fut attaqué & terrassé par

» cinq ou six Insulaires qui l'auroient dé-
ANN. 1774. Mai. » pouillé, si le docteur Sparmann n'étoit ac-
» couru à son secours; les voleurs s'enfui-
» rent avec une hache; c'est la seconde fois
» que nos gens furent aussi audacieusement
» assaillis par les Indiens d'Huaheine, qui, en
» général, semblent plus licentieux sous le
» gouvernement foible du vieil O-Rée, que
» ceux de Taïti ou des autres isles de la So-
» ciété.

» Ce vieil chef étoit plus indolent que lors
» de notre première relâche, & sa tête nous
» paroissoit fort affoiblie. Il avoit les yeux
» rouges & enflammés, & tout le corps
» écaillé & maigre. Il nous fut aisé d'expli-
» quer ce changement, quand nous appri-
» mes qu'il aimoit beaucoup la boisson eni-
» vrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en
» prenoit de très-grandes quantités. Œdidée
» eut l'honneur de passer plusieurs nuits à
» boire avec lui, & il s'éveilloit communé-
» ment le lendemain avec un violent mal
» de tête. »

17. Le 17, j'allai à terre, afin de me plaindre au chef de l'outrage dont on a parlé tout-à-l'heure; mais il n'étoit pas dans les environs de notre mouillage. L'après-midi, tandis que je me promenois sur la grève, une personne vint me dire qu'O-Rée desiroit de me voir. Je

me mis en route avec le député, & je fus conduit dans une grande maiſon, où le chef & pluſieurs Inſulaires de diſtinction étoient raſſemblés & tenoient, à ce que je crus, un conſeil. Après que je fus aſſis, & qu'ils eurent achevé leur converſation, O-Rée fit une harangue, & un de ſes compatriotes y répondit : je n'y compris rien, ſi-non qu'il étoit queſtion du vol commis la veille. Le chef m'aſſura que lui, & tous ceux qui étoient préſens (c'étoient les principaux chefs des environs) n'y avoient aucune part, & il m'engagea à tuer les coupables avec les canons. Je lui proteſtois que je n'accuſois de ce crime, ni lui, ni les Inſulaires qui l'entouroient ; que je traiterois les voleurs, & tous les autres que je pourrois ſurprendre, comme il le deſiroit. Je demandois enſuite où étoient ces brigands, & je priai qu'on me les amenât, afin de les châtier ; mais il répondit qu'ils s'étoient enfuis dans les montagnes, & qu'il ne pouvoit pas les attraper. J'ignore s'il diſoit la vérité. Je ſavois que des recherches ſans violence, ne les engageroient pas à me livrer les criminels, & je ne voulois pas employer la force. ANN. 1774. Mai.

Le ſoir, quelques-uns de nos Meſſieurs aſſiſterent à un ſpectacle dramatique. La pièce repréſentoit une fille qui s'enfuyoit avec nous de Taïti : le fait étoit vrai ; & la jeune

femme, dont il a été queſtion plus haut, vit elle-même jouer ſes propres aventures, ce qui lui cauſa tant de chagrin, que nos Meſſieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à reſter juſqu'à la fin, elle verſa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ſes amis à ſon retour, formoit le dénouement, qui n'étoit guère favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occaſion, compoſent ſur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'eſt-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'ils puniſſoient cette fille par une ſatyre, afin de décourager celles qui voudroient imiter ſon exemple?

ANN. 1774. Mai.

Le matin du 18, O-Rée vint à bord, & m'apporta des fruits; il reſta à dîné, &, l'après-midi, il voulut voir tirer de gros canons chargés à boulets. Il nous fit cette prière, parce qu'il avoit ouï dire à Œdidée, & à nos autres paſſagers Taïtiens, que nous avions eu cette complaiſance ſur leur iſle: il deſiroit qu'on tirât contre les collines, mais je n'y conſentis point, de peur que le boulet n'y arrivant pas, causât des malheurs; d'ailleurs il devoit mieux en voir l'effet dans l'eau.

Quelques-uns des bas-officiers, à qui j'avois permis de courir la campagne pour leur amuſement, emmenerent deux naturels qui leur ſervirent de guide, & ils emporterent des ſacs

remplis de clous, de haches, &c. afin de faire des échanges sur leur chemin. Les deux guides usant d'adresse, s'enfuirent avec les deux sacs; voici comment ils s'y prirent. Les officiers avoient deux fusils, afin de tuer des oiseaux, &, après une ondée de pluie, leurs guides en montrerent plusieurs qui les engagerent à tirer. L'un des fusils ayant fait long feu plusieurs fois, & l'autre étant parti, au moment où les Taïtiens virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre des armes à feu, ils s'enfuirent: nos Messieurs stupéfaits, les regarderent, & aucun d'eux n'eut la présence d'esprit de courir après eux. ANN. 1774. Mai.

« Nous fîmes différentes excursions dans » dans la campagne les deux derniers jours, » & nous en rapportâmes du corail, des co- » quillages & des bérissons que les Naturels » rassemblerent pour nous sur la côte de la » mer. Différens chefs, qui vinrent revoir » leurs anciennes connoissances, nous of- » frirent des cochons & des boucliers de » guerre, & ils eurent soin de ne pas s'en » dessaisir, avant d'avoir vu l'ami auquel ils » destinoit ces présens.

» Nous gravîmes aussi sur une colline, » plantée par-tout d'arbres à pain, de poi- » vriers & de mûriers, d'ignames & d'eddoes. » Les mûriers ou les arbres d'étoffe étoient

ANN. 1774. Mai.

» cultivés avec une attention particulière ; » l'intervalle entre chaque étoit proprement » ſarclé ; de vieilles coquilles, & du vieil co- » rail briſé ſervoient de marne, & un ſillon » ou canal profond entouroit la terre afin » de la tenir à ſec. Ils avoient brûlé en plu- » ſieurs endroits des fougères & des arbriſ- » ſeaux, pour y former de nouvelles planta- » tions. Preſque au haut de la colline, nous » trouvâmes une maiſon, où une vieille femme » & ſa fille nous accueillirent avec hoſpitalité : » nous leur donnâmes des grains de verre, » des clous & quelques plumes rouges : elles » accepterent les plumes uniquement comme » des curioſités, car elles n'y mettoient au- » cun prix. Les autres Inſulaires d'Huaheine » n'y en attachoit pas davantage. Ils deman- » derent des haches en échange de leurs co- » chons, & de petits outils de fer pour d'au- » tres proviſions ; &, comme nous avions » aſſez de porc, leurs propoſitions nous pa- » rurent déſavantageuſes, quoiqu'elles fuſſent » les mêmes que lors de notre première re- » lâche. Les plumes rouges n'ayant point ici » de valeur intrinſéque, c'eſt une nouvelle » preuve de l'opulence & du luxe des Taï- » tiens, qui les achetent avec tant d'empreſ- » ſement. Cette différence provient de l'ex- » trême fertilité de Taïti comparée à celle

» d'Huaheine, où la plaine qui ſert de ceinture aux collines eſt ſi étroite & ſi peu conſidérable, que les Naturels ſont obligés de cultiver les collines. ANN. 1774. Mai.

» Nous retrouvâmes au *Heiva*, de la veille, les Inſulaires qui avoit volé ſi adroitement les deux ſacs des officiers : ils avouerent leur faute, & promirent, ſi on leur pardonnoit, d'apporter en équivalent des boucliers de guerre. On conſentit à cette prière, & effectivement le lendemain ils tinrent leur parole.

» A chaque moment ils eſſayoient de nous voler : on en ſurprit un qui tâchoit de dérober une poire à poudre, & on lui donna quelques coups pour le corriger. Les vêtemens européens de la Taïtienne que nous avions amenée, tenterent auſſi les Naturels ; pluſieurs l'aſſaillirent dans une maiſon au moment où elle y penſoit le moins, & ſe mirent à la déshabiller ; heureuſement quelques-uns de nos Meſſieurs allerent à ſon ſecours & diſperſerent les brigands : cet accident l'effraya ſi fort, que depuis elle ne ſortit plus ſeule du vaiſſeau. »

La matinée du 19 fut pluvieuſe, & l'après-dînée belle. 19.

« Nous fîmes une promenade vers la longue paſſe, où le docteur Sparmann

ANN. 1774. Mai.

» avoit été volé huit mois auparavant. Il » plut tellement qu'il fallut nous réfugier » dans une petite hutte. Nous y trouvâmes » une famille aimable, qui nous offrit du » fruit à pain frais & du poiſſon. Une » vieille femme, d'un rang un peu diſtingué, » s'étoit réfugiée auſſi ſous le même toit » avec un homme de ſa ſuite, qui menoit » un cochon. Nous partîmes enſemble, lorſ- » que la pluie eut ceſſé ; & la bonne femme, » après nous avoir préſenté ſon cochon, » nous invita à ſa maiſon, ſituée à une » diſtance conſidérable. Nous traversâmes la » colline, & deſcendîmes ſur les bords de » la mer de l'autre côté de l'iſle. Le chemin » fut très-gliſſant, mais je recueillis des » plantes nouvelles. Le ciel devint parfaite- » ment beau, avant notre arrivée dans la » plaine. Nous vîmes une baie & un banc » étendu de corail, & un petit iſlot qu'ha- » bitoient des troupes nombreuſes de canards » ſauvages, de corlieux & de bécaſſines : à » la ſollicitation de notre bonne vieille, les » Naturels nous préſenterent des rafraîchiſ- » ſemens; ayant chaſſé quelque tems, nous » repaſsâmes la colline dans une autre di- » rection, & au-delà d'une belle vallée bien » peuplée, & couverte de toute ſorte de » plantations, nous atteignîmes enfin l'ha-

» bitation de la femme, qui étoit ſur le ri-
» vage. Nous y trouvâmes un vieillard, ſon ANN. 1774. Mai.
» mari, & beaucoup d'enfans, dont quelques-
» uns étoient d'un âge mûr. Elle nous ré-
» gala de volailles, de fruit à pain, de noix
» de cocos, & elle nous renvoya enſuite ſur
» ſa pirogue au vaiſſeau, dont nous étions
» éloignés d'environ cinq milles par mer:
» la diſtance auroit été au moins deux fois
» plus grande, en faiſant le chemin par terre.
» Cette bonne Indienne mit, dans le ſervice
» qu'elle nous rendit, un empreſſement que
» je n'avois jamais remarqué, quoique, ſur
» toutes les iſles de la mer du ſud, on nous
» eût donné des preuves ſans nombre d'at-
» tachement & d'hoſpitalité. »

Le 20, dès le grand matin, trois officiers 20.
partirent pour la chaſſe, un peu contre mon gré, parce que je ſavois que les Naturels guettant toutes les occaſions de voler ceux qui ſe détachoient en petites troupes, devenoient chaque jour plus audacieux. A trois heures de l'après-midi, on m'avertit que nos chaſſeurs venoient d'être ſaiſis & dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient. Je me rendis, ſur-le-champ, à terre avec M. Forſter, & l'équipage d'une chaloupe, & je m'emparai d'une grande maiſon, de ce qu'elle contenoit, & j'arrêtai deux chefs qui s'y trouvoient: mais, comme je ne

ANN. 1774. Mai.

voulois pas répandre l'alarme dans les environs, je fis tout cela si paisiblement, que les Insulaires savoient à peine que nous étions descendus. Je restai autour de l'habitation, jusqu'à ce que j'appris que les officiers étoient revenus sains & saufs, & qu'on leur avoit tout rendu ; je quittai alors la maison, & j'y remis ce que nous en avions enlevée. Les officiers eux-mêmes me raconterent ensuite à bord toute l'affaire. De petites insultes, de leur part, exciterent les Taïtiens à saisir leurs fusils, ce qui amena une violente querelle ; quelques chefs s'en mêlerent, ôterent les officiers du milieu de la foule, & leur firent restituer ce qu'on leur avoit pris.

« Il faut dire que le second lieutenant avoua » que les Anglois avoient été les agresseurs ; » l'un d'eux avant tué deux pigeons, voulut » qu'un Naturel allât les chercher dans l'eau : » l'Indien qui avoit souvent eu cette com- » plaisance, refusa cette fois de faire le ser- » vice d'un chien : un des officiers le battit » alors, jusqu'à ce qu'il obéît ; & le pauvre » Insulaire se traîna dans la vase, avec beau- » coup d'agilité. Quand il eut ramassé les ca- » nards, qui étoient à une distance considé- » rable de la côte, il s'enfuit à la nage, & » les emporta à l'autre bord de la lagune : il » sentoit bien que ces oiseaux pouvoient à

» peine payer ſa peine. Comme ceci piqua
» nos gens, l'un d'eux chargea ſon fuſil à ANN. 1774. Mai.
» balle; il tira, & manqua heureuſement l'In-
» dien. Il ſe préparoit à tirer un ſecondcoup,
» lorſque la foule qui l'entouroit, voyant
» qu'on ſe jouoit avec tant d'inſolence de
» la vie d'un Naturel, tomba ſur lui & ſaiſit
» cette arme terrible, dont les farouches étran-
» gers abuſoient ſi cruellement. L'Anglois ap-
» pella ſes camarades à ſon ſecours, & quoi-
» que l'un d'eux lâchât ſon fuſil, chargé à
» plomb, dans les cuiſſes d'un Inſulaire, les
» Indiens furieux, les frapperent impitoyable-
» ment. Le domeſtique d'Œdidée, jeune-hom-
» me robuſte d'une très-petite taille, accom-
» pagnoit nos Meſſieurs, & il ſe battit coura-
» geuſement en leur faveur, mais il fut ter-
» raſſé par le nombre. »

Ceci arriva à un endroit où l'on nous avoit dit auparavant, que des Taïtiens s'étoient réunis pour former une troupe de voleurs, dans le deſſein de détrouſſer tous ceux qui y paſſeroient. Il paroît que le chef ne put ni prévenir ni arrêter ces outrages multipliés. Je ne le vis pas ce ſoir; mais j'appris d'Œdidée qu'il vint ſur le rivage un moment après mon rembarquement pour le vaiſſeau, & qu'il étoit ſi affligé de ce qui venoit de ſe paſſer, qu'il en verſa des larmes.

ANN. 1774 Mai.

« Je ne dois pas oublier que nous débar-
» quâmes dans une maiſon, qui ſembloit être
» une hôtellerie ou caravanſera deſtiné aux
» voyageurs : il y avoit des perſonnes de dif-
» férentes familles, avec leſquelles nous con-
» versâmes d'abord paiſiblement; mais à la
» nouvelle de l'accident arrivé à nos officiers,
» la plupart s'enfuirent, & ceux qui reſterent,
» donnerent des marques de crainte, & re-
» tournerent à bord; nous vîmes les Naturels
» abandonner le pays des environs. »

21. Le 21, dès la pointe du jour, nous apperçûmes plus de ſoixante pirogues ſous voiles, qui ſortoient du Havre, & qui marchoit vers Uliétéa. En demandant la deſtination de cette flotte, on nous dit qu'elle étoit montée par des *Earéoys* (*a*), & qu'ils alloient faire une viſite à leurs confreres des iſles voiſines. On peut preſque les comparer aux franc-maçons; on nous aſſura qu'ils ſe ſecourent les uns les autres quand ils ſont dans le beſoin; ils ſemblent pratiquer des uſages qu'ils ne veulent point, ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il en étoit; Tupia en étoit auſſi, & ni l'un ni l'autre n'ont conſenti à me donner une idée nette de ces établiſſemens.

(*a*) Des membres de ces ſociétés de débauche, où toutes les femmes & tous les hommes ſont en commun.

ANN. 1774. Mai.

Œdidée nie qu'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtreſſes, ainſi que Tupia & pluſieurs Taïtiens nous l'avoient proteſté. J'ai eu différentes converſations avec Omaï ſur cette matière, & il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier voyage.

Œdidée couchoit ordinairement à terre; & il vint me faire un meſſage de la part d'O-Rée, qui deſiroit que je débarquaſſe, ſuivi de vingt-deux hommes, pour aller châtier, avec lui, treize voleurs. Afin de ſe ſouvenir du nombre des ſoldats que demandoit le chef, le député apporta vingt-deux morceaux de feuilles : c'eſt leur méthode de calculer. Dès que j'eus reçu cette députation extraordinaire, je me rendis auprès du chef; je le priai de m'expliquer plus clairement ſon intention; & tout ce que j'en appris, fut que ces voleurs formant une troupe de bandits, réunis en corps, ſe propoſoient de nous ſaiſir & de nous détrouſſer par-tout où ils nous trouveroient, & qu'ils avoient pris les armes pour cela : il m'invitoit à les punir. Je l'avertis que ſi je me mettois en marche, ils s'enfuiroient dans les montagnes : il m'apprit alors qu'ils étoient réſolus à nous attaquer, & il me conſeilla de les détruire eux & leurs maiſons; mais il me pria d'épargner leurs voiſins &

ANN. 1774. Mai.

les habitations des environs, ainſi que les pirogues & le Whennoa. Comme s'il avoit voulu s'aſſurer d'avance de ma bonne volonté en faveur des innocens, il me préſenta un cochon, offrande de paix de la part du Whennoa; il étoit ſi petit, qu'on ne pouvoit guere le préſenter que dans une cérémonie de cette eſpèce. Ce chef intelligent voyoit bien (ce que les autres Taïtiens n'imaginoient peut-être pas) que tout le voiſinage dépendoit de nous; &, pour arrêter nos forces, il recourut à un expédient qui doit être ſacré parmi eux. En retournant à bord, je penſai à ſa propoſition, qui me parut fort étonnante. Je me décidai cependant de m'y rendre, de peur que mon refus n'encourageât ces brigands à commettre de plus grands actes de violence; &, comme le bruit de leurs vols devoit bien-tôt ſe répandre à Uliétéa, où je me propoſois de relâcher, mon indulgence auroit pu engager les Inſulaires à nous traiter de la même manière, ou plus mal encore.

« Le lecteur aura ſoin de remarquer que » ces Indiens avoient fort à ſe plaindre de » l'injuſtice de nos gens, & qu'ils étoient » armés par le reſſentiment & la colère. » Je débarquai avec 48 hommes, y compris les officiers, Meſſieurs Forſter, le docteur Sparmann

Sparmann & M. Hodges. Le chef, ſuivi de peu de monde, nous joignit bien-tôt ; & nous marchâmes, en bon ordre, à la recherche des bandits. Durant la route, le cortège s'accrut à chaque pas. ANN. 1774. Mai.

« O-Rée demanda bien-tôt à reſter derrière; mais M. Cook l'engagea, ainſi que » quelques autres, à nous ſuivre; & il or- » donna à la foule de ne pas marcher plus » avant, ſous prétexte qu'au moment du » combat nous ne pourrions plus diſtinguer » nos amis de nos ennemis. »

Edidée, qui étoit avec nous, commença à s'alarmer, obſervant que pluſieurs des Inſulaires qui nous accompagnoient, faiſoient partie de la troupe que nous allions attaquer; & ils nous avertit qu'ils nous conduiſoient ſûrement à un endroit où leurs camarades nous tomberoient deſſus avec avantage. Je ne ſais pas ſi ces craintes avoient quelque fondement; mais ce fut le ſeul en qui nous euſſions confiance; & nous réglâmes nos mouvemens d'après ſes avis. Quelques milles au-delà, nous apprîmes que les bandits que nous pourſuivions, s'étoient enfuis dans les montagnes; je déclarai alors à O-Rée que je ne m'avancerois pas plus loin; car il nous falloit traverſer une vallée profonde, bordée, de chaque côté, de rochers eſcapés, où un petit

nombre d'hommes, avec des pierres pouvoient couper notre retraite, s'ils avoient les projets qu'Œdidée perſiſtoit toujours à leur prêter. Pleinement réſolus de revenir ſur mes pas, nous fîmes volte-face, & nous apperçûmes, en diverſes endroits, des Inſulaires qui nous avoient ſuivis, deſcendant des flancs des collines, & tenant, dans leurs mains, des armes qu'ils quitterent à l'inſtant, & qu'ils cacherent ſous des buiſſons, quand ils ſe virent découverts. Ceci ſembloit prouver qu'Œdidée avoit eu raiſon de nous donner ſes conſeils; mais ſi le peuple avoit de mauvaiſes intentions contre nous, je ne puis croire que le chef les partageât. Pendant notre retraite, nous nous arrêtâmes à un endroit convenable pour nous rafraîchir. Je demandai aux Taïtiens des noix de cocos, & ils nous en donnerent ſur-le-champ. Je penſe qu'ils deſiroient fort que nous quittaſſions la côte; car ils étoient sûrement effrayés, quoique nous n'euſſions rien fait qui fût capable de leur cauſer la moindre alarme. Deux chefs nous apporterent chacun un cochon, un chien, & de petits plantains, ſymboles ordinaires de paix, & ils me les préſenterent un à un, en obſervant les cérémonies accoutumées. Un autre m'offrit un cochon, & il voulut le tranſporter lui-même au vaiſſeau. Nous continuâmes enſuite notre route,

ANN. 1774. Mai.

jusqu'à la place de débarquement, où on tira plusieurs volées, pour convaincre les Naturels que nous pouvions former un feu continuel. Nous montâmes alors les chaloupes, & le chef, nous suivant de près, amena une grande quantité de fruits sur le vaisseau, où il resta à dîner. En sortant de table, les Insulaires nous envoyerent de nouveaux fruits & deux cochons; de sorte que cette petite excursion nous procura plus de rafraîchissemens que nous n'en avions obtenu avec nos présens. Ils furent certainement épouvantés à la vue d'un détachement si fort, qui pénétroit l'intérieur de leur pays; & la puissance des armes à feu sembla les frapper plus que jamais : je crois qu'auparavant ils avoient une idée assez foible ou assez méprisable des armes à feu en général; car ils n'avoient vu tirer que des oiseaux par ceux de nos gens qui se promenoient dans leurs champs, & qui, n'étant pas bons tireurs, perdoient communément deux coups sur trois; les fusils d'ailleurs faisoient souvent long feu, & on les chargeoit lentement. Ayant bien remarqué tout cela, ils en avoient conclu que les armes à feu ne sont pas si terribles qu'on vouloit le leur faire croire.

ANN. 1774. Mai.

— « Ainsi finit notre expédition guerrière, » au grand contentement de quelques-uns

ANN. 1774. Mai.

» d'entre nous, qui aimoient trop les Indiens » pour desirer leur mort. D'autres, accoutumés aux scènes horribles de la guerre & » du carnage, montroient un détestable empressement d'éprouver leur adresse, en tirant sur des hommes, plutôt que sur des » oiseaux. Nous ne vîmes que peu de Naturels, autour du vaisseau, l'après-midi. »

Quand les chefs prirent congé, le soir, ils promirent de nous envoyer beaucoup de provisions : le lendemain, nous reçûmes effectivement des fruits; mais les cochons étoient ce qui nous manquoit le plus, & on nous en apporta peu.

« Un chef, nommé Morura, avoit choisi » mon père comme son ami, & je fis, à » lui, à sa femme & à sa fille, des présens, » en retour de ceux qu'il apporta; mais mes » dons lui parurent si préférables aux siens, » qu'il en fut enchanté, & ses yeux me témoignerent sa gratitude avec une éloquence » particulière. »

J'allai à terre l'après-midi, & je trouvois O-Rée qui s'asseyoit pour commencer son dîné. Je ne sais pas pourquoi il prenoit son repas si tard. Plusieurs personnes se mirent à mâcher de la racine de poivre (*a*): elles en

(*a*) On a donné, dans cette traduction, le nom de

exprimerent environ une pinte de jus, que le chef but d'abord ſans aucun mêlange : on m'en offrit une coupe, mais je la refuſai; car la manière dont on venoit de le préparer, m'avoit donné du dégoût. Œdidée ne fut pas ſi délicat, & il accepta ce dont je ne voulus point. Le chef lava enſuite ſa bouche avec du lait de cocos, & il mangea beaucoup de *repe*, de plantains & de *mahée* ; & il finit ſon repas par avaler trois pintes de *popoie*, ſubſtance compoſée de fruits à pain, de plantains, de mahée, &c. battus enſemble & délayés avec de l'eau, juſqu'à la conſiſtance d'un flan. ANN. 1774. Mai.

Ceci ſe paſſoit au-dehors de ſa maiſon, en plein air; car alors on jouoit une pièce dans l'intérieur, ainſi qu'on en jouoit preſque tous les jours aux environs ; mais ces ſpectacles étoient ſi mauvais, que je n'y allois pas. Je remarquai qu'après qu'ils eurent extrait le jus de la racine du poivre mâchée, un des domeſtiques du chef recueillit & emporta ſoigneuſement les fibres. Je lui demandai ce qu'il en vouloit faire, & il me répondit qu'il alloit y mettre de l'eau, & en exprimer un nouveau jus : ils en tirent ainſi ce qu'on peut appeller une petite piquette.

racine de poivre à la plante que l'original appelle *pepper-root*.

ANN. 1774. Mai. « Nous laissâmes les trois amis d'Edidée » sur cette isle; mais nous prîmes à bord, » un autre Insulaire qu'O-Rée envoyoit en » députation à O-Poonée, roi de Bolabola. » Cet ambassadeur paroissoit très-stupide. » Nous ne pûmes pas cependant pénétrer le » secret de sa mission, qui d'ailleurs nous » intéressoit peu. »

23. Le 23, le vent souffla de l'est, comme il avoit toujours soufflé depuis notre départ
24. de Taïti. Le lendemain, dès le grand matin, nous démarrâmes, &, à six heures, nous mîmes en mer. Le bon vieil chef fut le dernier Insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus; il se mit à pleurer, & il me répondit: « *Laissez venir ici vos enfans, & nous* » *les traiterons bien.* » O-Rée est d'un excellent caractère; mais la plupart de ses sujets, qui ne le valent point, semblent abuser de son grand âge. Terrederi, son petit-fils & son héritier, est encore très-jeune. La manière douce avec laquelle j'ai toujours traité le peuple de cette isle, & l'imprudence de nos Messieurs, qui erroient dans la campagne, persuadés que leurs armes à feu les rendoient invincibles, excitèrent les Insulaires à commettre des violences que jamais les Taïtiens n'avoient osé entreprendre.

ANN. 1774. Mai.

Durant notre relâche, je me procurai du fruit à pain, des noix de cocos, &c. plus que nous ne pouvions en conſommer, mais pas aſſez de cochons pour en ſervir chaque jour à l'équipage : quoique ces animaux ne paruſſent point rares dans l'iſle, il faut cependant convenir que la quantité que nous en prîmes, pendant la relâche précédente, doit les avoir beaucoup diminués, & avoir répandu dans l'iſle un grand fonds de nos marchandiſes. D'ailleurs nous avions alors peu d'outils, de meubles, d'effets, &c. à leur donner en échange; le petit nombre de plumes rouges qui nous reſtoient, étoient de peu de valeur, comparées au prix que nous les vendions à Taïti. Je fus obligé de faire fabriquer, aux forgerons, différentes eſpèces d'outils de fer, de clous, &c. afin d'être en état de me pourvoir de rafraîchiſſemens aux autres iſles, & de maintenir mon influence & mon crédit parmi les Naturels.

CHAPITRE X.

Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens ſurvenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux vaiſſeaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa; regret des Inſulaires à cette occaſion. Caractère d'Œdidée. Obſervations générales ſur ces iſles.

AN. 4 Mai. DÈS que nous eûmes débouqué le havre, je fis voile & je portai ſur l'extrémité méridionale d'Uliétéa. Comme il y eut peu de vent l'après-midi, le ſoleil ſe coucha avant que j'atteigniſſe l'extrémité oueſt de l'iſle, où nous paſsâmes la nuit : un léger vent variable dura juſqu'à dix heures du lendemain, au matin, lorſque l'aliſé d'eſt prévalut, & je me haſardai à remonter le havre, après avoir détaché une chaloupe qui chercha un mouillage à l'entrée. Quand nous eûmes fait un petit nombre de bordées, nous arrivâmes devant le canal, & le vaiſſeau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut poſſible. On jeta enſuite l'ancre, & on plia les voiles : c'eſt la manière d'entrer dans la plupart des havres qui ſont ſous le vent de ces iſles, car les chenaux, en général, ſont trop étroits pour y

4.

manœuvrer. Nous étions mouillés alors entre les deux pointes du récif qui forme l'entrée : chacune étoit éloignée de nous seulement de deux tiers d'encablure, & la mer briſoit deſſus à une ſi grande hauteur & avec tant de violence, qu'elle auroit paru terrible à des navigateurs moins accoutumés à ces parages. Les chaloupes ayant porté en mer les ancres & les machines de toue, le vaiſſeau fut remorqué, & nous jetâmes l'ancre la nuit. Pendant ce travail, le chef O-Réo, mon vieil ami, & pluſieurs autres vinrent nous voir : ils ne manquerent pas de nous apporter des préſens. ANN. 1774. Mai.

Le lendemain, le vaiſſeau fut remorqué de nouveau, & amarré dans un mouillage convenable, qui commandoit toutes les côtes qui nous entouroient. Sur ces entrefaites, j'allai à terre, avec les officiers, rendre une viſite au chef, & lui offrir les préſens accoutumés. En entrant dans ſa maiſon, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuroient & ſe lamentoient, & qui, en même-tems, ſe découpoient la tête avec des inſtrumens de dents de goulu ; le ſang inondoit leurs viſages & leurs épaules : ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut eſſuyer les embraſſemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de ſang. Cette cérémonie (car 25.

ANN. 1774. Mai.

c'en étoit une) finie, elles ſortirent, ſe lavèrent & revinrent bien-tôt auſſi joyeuſes que le reſte de leurs compatriotes. « O-Réo parut enchanté de notre retour. La préſence d'Edidée & de l'ambaſſadeur que nous amenions, affermit ſans doute la bonne opinion qu'il avoit de nous, & inſpira de la confiance à tout ſon peuple. » Après avoir reſté là peu de tems, le chef & ſes amis mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous.

« L'après-midi, nous nous promenâmes » le long de la crique, où étoit le vaiſſeau, » autant que le permit la pluie. La côte étoit » bordée d'une quantité innombrable de pirogues, & chaque maiſon ou cabane fourmilloit d'habitans qui ſe préparoient à faire » de bons dînés ſur des tas de proviſions » accumulées par-tout. On a déjà dit qu'il » y a une ſociété particulière (appellées » Arréoy) d'hommes & de femmes qui ſe » raſſemblent de tems en tems, & voyagent » ſur toutes les iſles, en ſe livrant aux plaiſirs » & à la débauche. Durant notre relâche à » Huaheine, nous avions vu ſoixante-dix » pirogues montées par plus de ſept cents » Arréoys, qui partirent un matin pour » Uliétéa : nous apprîmes ici qu'ils paſſerent » quelques jours au côté oriental de cette

» isle, & qu'ils étoient arrivés sur la côte » ouest seulement un jour ou deux avant » nous : nous remarquâmes que c'étoient » tous des personnages de quelque impor- » tance, & de la race des chefs. Le *tatouage* » des uns offroit de larges figures, & Œdi- » dée nous assura que c'étoient les premiers » de l'ordre, & que plus ils étoient couverts » de piqures, & plus leur rang étoit élevé. » En général, ils étoient tous robustes & » bien faits, & tous guerriers de profession. » Œdidée avoit beaucoup de respect pour » cette société, & il nous déclara qu'il en » étoit. Ceux qui la composent sont unis » par les liens d'une amitié réciproque, & » ils exercent entr'eux l'hospitalité dans » toute son étendue : dès qu'un Arréoy en » va voir un autre, quoiqu'il ne le con- » noisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses » besoins, & qu'on lui donnera ce qu'il vou- » dra demander : on le présente aux mem- » bres de l'ordre, qui se disputent à qui le » comblera de plus de caresses & de présens ; » c'est pour cela qu'Œdidée jouit de tant de » plaisirs à Taïti. Les premiers Insulaires qui » le virent à bord, étoient Arréoys, & à » l'instant ils lui offrirent leurs habits, parce » qu'il n'avoit que des vêtemens Européens. » Il paroît qu'une ou plusieurs personnes de

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» chaque petite famille de chef entrent dans » cette communauté, dont la loi invariable » & fondamentale eſt qu'aucun des membres » ne peut avoir d'enfans. D'après le témoi- » gnage des Naturels les plus éclairés, nous » avons lieu de croire que, dans ſon inſti- » tution primitive, on exigeoit un célibat » perpétuel; mais, comme cette loi bleſſe » trop les mouvemens de la nature, qui ſont » d'une vivacité extraordinaire dans ce cli- » mat, ils y manquerent bien-tôt : ils con- » ſervent cependant l'eſprit de cette abſti- » nence, en ſuffoquant tous les enfans qui » naiſſent parmi eux.

» Les Arréoys jouiſſent de différens privi- » lèges, & on a pour eux une grande véné- » ration aux iſles de la Société & à Taïti; » ils ſont très-fiers de ne point avoir d'enfans. » Quand on dit à Tupia que le roi d'Angle- » terre a une nombreuſe famille, il avoua qu'il » ſe croyoit plus grand que ce Prince, parce » qu'il étoit Arréoy (*a*). Chez la plupart des » autres peuples, le nom de pere eſt hono- » rable, & il imprime le reſpect; mais un » Arréoy taïtien le prend pour un terme de » mépris & de reproche.

» Dans les grandes aſſemblées que tiennent

(*a*) Je tiens cette anecdote du capitaine Cook.

» les Arréoys, & dans les voyages qu'ils font, » ils ſe nourriſſent des végétaux les plus ex- » quis; ils mangent beaucoup de porc, de » viande de chien, de poiſſons & de volailles, » que les Towtows, ou la claſſe inférieure du » peuple, leur fourniſſent libéralement. On » leur prépare auſſi une boiſſon de racine de » poivre, dont ils font une conſommation » étonnante. Les plaiſirs ſenſuels les accom- » pagnent par-tout où ils vont; ils ont de la » muſique & des danſes, qu'on dit être très- » laſcives, ſur-tout la nuit, quand ils ne ſont » vus de perſonne.

ANN. 1774. Mai.

» L'iſle étant ſortie depuis long-tems de ſa » barbarie première, une ſociété ſi injurieuſe » au reſte de la nation ne s'y ſeroit point » perpétuée juſqu'à préſent, ſi elle n'offroit » pas des avantages conſidérables. Deux rai- » ſons ſemblent favoriſer l'exiſtence des Ar- » réoys, & ces deux raiſons tiennent l'une à » l'autre; la première, la néceſſité d'entre- » tenir un corps de guerriers pour défendre » la contrée contre l'invaſion & les dépré- » dations de l'ennemi: tous les Arréoys ſont » en effet ſoldats; mais comme l'amour pou- » voit les énerver, on les aſſujettit peut-être » d'abord à un célibat qu'enſuite ils ont trouvé » trop difficile; enfin, par cet établiſſement, » on a lieu de croire qu'ils veulent empêcher

ANN. 1774. Mai.

» la multiplication de la race des chefs. Un
» Taïtien intelligent, législateur de son pays,
» a pu prévoir que le peuple gémiroit à la
» longue sous le joug de ces petits tyrans, si
» on les laissoit pulluler en liberté. Le moyen
» le plus court d'aller au-devant de ce mal,
» étoit d'obliger une partie des chefs à garder
» le célibat; mais, afin de vaincre leur répu-
» gnance & les assujettir à un si grand sacri-
» fice, il falloit leur offrir quelque compen-
» sation : c'est peut-être de-là que vient la
» haute estime de toute la nation pour l'ordre
» de l'Arréoy : peut-être expliquera-t-on aussi
» par-là l'autorité & la gourmandise des mem-
» bres, car les guerriers jouissent de pareils
» avantages dans toutes les nations, avant
» qu'ils deviennent de vils mercenaires de la
» tyrannie. Dès que les Arréoys, enfreignant
» leurs premières loix, admirent les femmes
» parmi eux, il est aisé de concevoir qu'ils
» perdirent peu-à-peu l'esprit de chasteté qui
» animoit leurs corps. Sûrement ce sont au-
» jourd'hui les Insulaires les plus voluptueux;
» quoique je n'aie pas eu occasion de remar-
» quer ce raffinement de débauche qu'on leur
» a reproché. On a dit que chaque femme
» est commune à tous les hommes; mais,
» en faisant des questions sur cette matière,

» il nous a paru que cette accuſation a peu » de fondement (*a*).

ANN. 1774. Mai.

» Quelques Arréoys ſont mariés à une » femme, de la manière qu'Œdidée avoit » épouſé la fille de Toparée (*b*); mais d'autres » ont une maîtreſſe paſſagère : la plupart » connoiſſent ſans doute les proſtituées, com- » munes ſur toutes les iſles. La diſſolution eſt » beaucoup plus univerſelle dans chaque pays » policés de l'Europe, & je ne crois pas qu'on » puiſſe en conclure qu'il y exiſte une ſociété » d'hommes & de femmes auſſi débauchés » qu'on le ſuppoſe les Arréoys (*c*).

» Quand on conſidere le caractère doux, » généreux & tendre des Taïtiens, on ne » conçoit pas comment ils peuvent maſſacrer » leurs enfans; on eſt révolté de la barbarie » farouche du pere, & ſur-tout de la dureté » impitoyable de la mere, qui étouffe la voix » & l'inſtinct de la nature; mais la coutume

(*a*) On ne peut s'empêcher de remarquer ici que M. Forſter accuſe un peu légèrement d'inexactitude la relation du premier voyage; car puiſqu'il convient que les étrangers mêlent de la débauche à leurs aſſemblées, qu'ils font mourir les enfans qui naiſſent parmi eux, ſeroit-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes?

(*b*) Voyez ce qu'on a dit plus haut.

(*c*) On peut répondre à ce raiſonnement que les

ANN. 1774. Mai.

» éteint tous les ſentimens & tous les remords. » Dès qu'on m'eut aſſuré que les Arréoys » pratiquent cet uſage cruel, je reprochai à » notre ami Œdidée de ſe vanter d'être d'un » ſi déteſtable corps ; j'employai ſur cela » tous les argumens poſſibles ; je le convain- » quis enfin, & il me promit de ne pas tuer » ſes enfans, & de quitter la ſociété, dès » qu'il obtiendroit le titre glorieux de pere. » Il nous proteſta que les Arreoys ont très- » rarement des enfans. Comme ils choiſiſſent » vraiſemblablement leurs femmes & leurs » maîtreſſes parmi les proſtituées, & comme » d'ailleurs ils portent la volupté à un point » extrême, ils n'ont pas beaucoup à craindre » d'engendrer. Les réponſes d'O-Maï, que » j'ai conſulté ſur ce ſujet, après mon re- » tour en Angleterre, m'ont fait encore » plus de plaiſir, car elles diminuent la noir- » ceur de ce crime, & lavent le gros de la » nation du reproche qu'on pourroit lui faire » d'y prendre part ; il m'a confirmé que les » loix immuables des Arréoys ordonnent de » mettre à mort les enfans ; que la préémi- » nence & les avantages d'un Arréoy ſont

paſſions factices des peuples civiliſés, s'oppoſent à cette communauté des femmes dont on a cependant vu des exemples, même dans les grandes nations.

ſi précieux,

» si précieux, qu'il leur sacrifie la pitié; que » la mere ne consent jamais à cet horrible » assassinat; mais que son mari & les autres » membres la persuadent de se dessaisir de » l'enfant, & que, lorsque les prières ne suf- » fisent pas, on emploie la force: il ajoutoit » en outre que ce meurtre se commet tou- » jours en secret, de manière que personne » du peuple, ni même des Towtows & des » domestiques de la maison ne le voient; » que si quelqu'un en étoit témoin, les meur- » triers seroient tués (*a*).

ANN. 1774. Mai.

» Les Arréoys s'établirent dans notre voi- » nage; ils passerent plusieurs jours dans les » fêtes & dans la joie, & nous inviterent » souvent à être de leurs festins.

» Le 26, après avoir erré dans le pays » jusqu'au coucher du soleil, nous retournâ- » mes au vaisseau au moment où Œdidée, » la femme, & les autres passagers Indiens

(*a*) Je dois remarquer qu'il y a presqu'autant de » dépravation dans nos contrées policées. Des misérables » affichent publiquement, à Londres, leurs talens, & » offrent leurs services pour procurer l'avortement. » (Voyez sur cela, un avertissement dans un papier » public, *Morning post*, N.° 1322, du mercredi, 15 Jan- » vier 1777.) On leur permet de trafiquer impuné- » ment de la destruction des enfans qui sont dans le » ventre de leur mere. »

ANN. 1774 Mai.

» venoient de le quitter. Nous reçûmes la » visite d'un grand nombre de Naturels, & » entr'autres de plusieurs femmes, qui res- » terent parmi les matelots. Les habitantes » d'Huaheine avoient été peu complaisantes » pour eux; ils furent obligés de se conten- » ter de quelques étrangères qui étoient en » visite sur cette isle, & ils se livrerent ici » au plaisir avec le plus grand empresse- » ment. »

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, & il vit un cimetière de chiens, que les Naturels appelloient *Marai no te oore* (*a*); mais je crois que ce n'est pas parmi eux une coutume générale, puisque peu de chiens y meurent de mort naturelle : communément ils les tuent, & ils les mangent, ou ils les offrent à leurs dieux; c'étoit probablement un *Marai* ou Autel, où on avoit mis une offrande de cette espèce, où peut-être quelque Insulaire avoit, par fantaisie, enterré son chien favori de cette manière. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que ce soit un usage

(*a*) On a donné quelquefois, dans cette traduction, le nom de *Morai*, à ces temples ou cimetières; mais M. Forster les appelle toujours *Marai*, & M. Cook, lui-même, les nomme de tems-en-tems *Marai*.

universel; &, quant à moi, je n'avois jamais rien vu jusqu'alors ni rien entendu dire de pareil. ANN. 1774. Mai.

Le 27, dès le grand matin, O-Réo, sa femme, son fils, sa fille, & plusieurs de ses amis nous firent une visite, & ils nous apporterent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens : c'étoient, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenus. Ils resterent à dîner. 27.

« Boba, vice-roi de l'isle d'O-Taha, & » Teïna, la belle danseuse dont M. Hodges » avoit eu tant de peine à faire le portrait » (*a*), étoit aussi avec O-Réo. Boba étoit un » jeune-homme grand & bien fait, natif de » Bolabola, & parent de O-Poonée, roi de » cette isle, & conquérant d'Uliétéa & de » Taha. Œdidée nous a dit souvent qu'il est » héritier présomptif d'O-Poonée, dont il doit » épouser la seule fille, âgée de douze ans, » & qu'on assure être fort belle. Boba étoit » Arréoy, & il entretenoit, comme maî- » tresse, la charmante Teïna, qui étoit alors » enceinte. Nous nous entretînmes avec elle » sur l'usage de tuer les enfans des Arréoys; » notre petit dialogue se fit dans les termes » les plus simples, parce que nous ne con-

(*a*) Et dont on trouve une gravure dans ce voyage.

ANN. 1774. Mai.

» noissions pas assez leur langue pour exprimer des idées abstraites. Toute notre rhétorique fut aussi bien-tôt épuisée, & elle produisit peu d'effet; seulement Teina Maï nous dit que *notre Eatua* (*notre Dieu*), *en Angleterre, seroit peut-être fâché de la conduite des Arréoys; mais que le leur n'en étoit pas mécontent. Elle ajouta que si nous voulions venir de notre patrie chercher son enfant, elle le conserveroit peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui apportassions une hache, une chemise & des plumes rouges.* Elle rit tellement, en nous adressant cette réponse, que nous ne crûmes pas qu'elle parlât sérieusement. Nous aurions essayé envain de continuer la conversation, car toutes sortes d'objets différens détournoient son attention; elle avoit déjà eu beaucoup de peine à nous écouter si long-tems. »

Après midi, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididii Harramy*, ce qui signifie *l'enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail : ils firent paroître tout-à-coup sur la scène un grôs enfant, haut d'environs six pieds, qui courut autour du théatre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril.

» L'homme, qui joua le rôle de la femme, » fit tous les geſtes que les Grecs alloient » admirer dans les boſquets de Vénus Ariad- » ne, près d'Amathie, où on obſervoit la » même cérémonie, le ſecond jour du mois » *Gorpioeus*, en mémoire d'Ariadne, qui » mourut en couches (*a*); ainſi, l'imagina- » tion folle des hommes a inventé, dans » tous les pays, les coutumes les plus extra- » vagantes. ANN. 1777. Mai.

» Il eſt impoſſible d'exprimer les éclats de » rire des Naturels, lorſqu'ils virent le nou- » veau-né courant ſur la ſcène, & pour- » ſuivi par des danſeuſes qui eſſayoient de » l'attraper.

» Les femmes contemplerent, ſans rougir, » toute la pièce, qui n'étoit point du tout » indécente pour elles, & elles ne furent » pas obligées, comme nos dames d'Europe, » de regarder à travers leurs éventails. »

» Au commencement, à la fin & dans les » entr'actes, il y eut des danſes & des pan- » tomimes. Poyadua, fille d'O-Réo, déploya » ſon agilité ordinaire, & nous l'applaudîmes » de bon cœur; des hommes jouerent auſſi » des farces, dans les chanſons deſquelles » nous reconnûmes le nom du capitaine

(*a*) Voyez Plutarque, vie de Théſée.

ANN. 1774. Mai. » Cook, de plusieurs personnes de l'équipage ; » & il nous parut qu'il étoit question d'un » vol commis par un de leurs compatriotes. » Une autre farce représenta l'invasion des » Insulaires de Bolabola, & pour cela ils se » battirent les uns les autres à coups de cour- » roie ou de fouets qui produisoient un bruit » retentissant. »

J'eus occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'enfant vient*, & je remarquai qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentoit l'enfant, ils comprimerent & applatirent son nez ; j'en conclus qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent, & voilà peut-être pourquoi ils ont tous, en général, le nez plat. Cet endroit de la pièce nous fit quelque plaisir par sa nouveauté, & la manière grotesque dont il fut joué. Comme nous rîmes beaucoup, il est probable qu'ils la jouerent si souvent dans la suite, pour nous mieux amuser ; mais cette comédie, ainsi que les autres, ne pouvoient nous distraire qu'une fois, d'autant plus que faute de connoître leur langue, nous entendions peu les paroles.

28. Le 28 se passa à-peu-près de la même manière que la veille, c'est-à-dire, que je régalai nos amis, qui, à leur tour, tâcherent de nous

« O-Réo, qui dîna à bord, but une bou-

» teille de vin ſans paroître ivre. Il fut très- ANN. 1774. Mai.
» facétieux, comme à l'ordinaire. Il parla
» ſur-tout des pays que nous avions viſités
» dernièrement, & dont Œdidée, ſon com-
» patriote, lui avoit fait la deſcription. Après
» qu'on lui eut réſolu différentes queſtions
» qu'il propoſa, il dit que, quoique nous
» euſſions vu bien des pays, il nous citeroit
» une iſle que nous ne connoiſſions pas encore.
» *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quelques jours*
» *de chemin ; elle eſt habitée par des géans*
» *monſtrueux, auſſi haut que le grand mât, &*
» *auſſi gros à la ceinture, que la tête du cabeſ-*
» *tant. Ces peuples ſont bons ; mais, quand ils*
» *ſe fâchent contre quelqu'un, ils le prennent &*
» *le jettent dans la mer, comme ſi c'étoit une*
» *petite pierre. Si vous arrivez près de leurs*
» *côtes avec votre vaiſſeau, ils ſe rendront peut-*
» *être à gué à côté du bâtiment, & ils l'em-*
» *porteront, ſur leur dos, à terre.* Il mit dans
» ſon diſcours pluſieurs autres circonſtances
» badines ; &, pour donner plus de poids
» à ce qu'il avançoit, il finit, en nous di-
» ſant que l'iſle s'appelloit *Mirro, Mirro* :
» nous jugeâmes que toute ſon hiſtoire (*a*)

(*a*) Cette hiſtoire étoit peut-être fondée ſur une de leurs opinions mythologiques dont on parlera plus bas.

ANN. 1774. Mai.

» étoit une ironie, contre cette partie de no-
» tre relation, qu'il ne croyoit point, & dont
» il ne pouvoit pas ſe former une idée. Nous
» admirâmes l'imagination & la gaieté d'eſprit
» qui brilloit dans ce conte, & nous crûmes,
» avec M. de Bougainville, que l'abondance
» du pays, qui procure aux Inſulaires du
» contentement & du plaiſir (*a*), leur donne
» en même-tems ce talent & ce caractère.

» Longeant la côte, au ſud, nous ren-
» contrâmes un pays très-fertile & des
» habitans hoſpitaliers. Nous parvînmes à
» un grand bâtiment de pierre, appellé
» *Maraï no Paruá*, cimetière de Parua. Ce
» monument avoit ſoixante verges de long
» & cinq de large : les murailles étoient
» formées de grandes pierres, & d'environ
» ſix ou huit pieds de haut. Je montai
» pardeſſus, & je trouvai l'intérieur couvert
» de petites pierres de corail.

» De-là, nous fîmes pluſieurs milles juſqu'à
» une baie ſpacieuſe, où trois petites iſles
» giſſent en-dedans du récif. Le pays,
» autour de cette baie, étoit marécageux &
» rempli de canards. Après avoir paſſé quel-
» que tems à en tirer, nous nous embar-

(*a*) Voyez le voyage autour du monde de M. de Bougainville.

» quâmes sur deux petites pirogues, & nous
» descendîmes sains & saufs sur un des îlots. ANN. 1774. Mai.
» Il y avoit quelques cocotiers & quelques
» arbrisseaux, mais point d'arbres fruitiers :
» nous ne vîmes qu'une seule hutte de pê-
» cheur, qui renfermoit des filets & d'autres
» meubles nécessaires à la pêche. Nous re-
» tournâmes bien tôt sur la côte de la grande-
» terre, sans avoir trouvé de coquillages,
» quoique l'espoir d'en recueillir nous eût
» engagé à passer l'eau. »

Le lendemain, nous reconnûmes qu'on 28.
avoit volé des gouvernails, des grapins & des crocs dans nos chaloupes, placées près de la bouée, à environ soixante-dix verges du vaisseau. Dès que j'appris cette nouvelle, j'allai en informer le chef; mais il connoissoit le vol, par qui, & où il avoit été commis, &, sur-le-champ, il vint dans ma chaloupe, à la poursuite des larrons. Après avoir marché assez loin, le long de la côte, vers l'extrêmité méridionale de l'isle, il nous fit débarquer aux environs de quelques maisons, où on nous rapporta bien-tôt tout ce qui avoit été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinasse, qu'on me dit être un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Je témoignai le desir d'aller le chercher; mais O-Réo ne s'en soucia pas, & il se sauva adroitement,

ANN. 1774 Mai.

ſans être apperçu, parderrière des arbres. Je ſavois que, ſans lui, je ne pourrois rien faire. Le peuple commença à s'alarmer, quand il me vit pourſuivre mon chemin; & j'en conclus que les ſpectateurs n'étoient pas les maîtres de me rendre le gouvernail. J'envoyai donc un député au chef, pour le prier de revenir. Il revint en effet; nous nous aſsîmes alors, & on nous ſervit quelques alimens : il croyoit peut-être que, comme je n'avois pas déjeûné, j'étois de mauvaiſe humeur, parce que j'avois faim. On m'apporta enſuite deux cochons, qu'on me pria d'accepter : je les reçus, & les craintes des Naturels ſe diſſiperent. Je crus faire un bon marché d'acquérir ces deux excellens cochons, pour une choſe qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de recouvrer. La paix ainſi terminée, nous retournâmes à bord, & O-Réo, & ſon fils, dînerent avec nous. Nous allâmes, après-midi, à terre, & on joua une pièce pour ceux d'entre nous qui voulurent perdre leur tems à y aſſiſter. Outre ces comédies, que le chef faiſoit repréſenter ſouvent, il y avoit, dans le voiſinage, une troupe d'acteurs ambulans, qui tenoient ſpectacle chaque jour; mais toutes les pièces étoient ſi reſſemblantes, que nous en fûmes bien-tôt fatigués, d'autant plus que nous ne

pouvions y rien appercevoir d'intéreſſant. On y parloit beaucoup de nous, de notre vaiſſeaux & de notre pays; mais je ne ſais pas comment. Il paroît que c'étoit un compliment qu'on nous adreſſoit, & ils retranchoient probablement cette partie de la pièce quand nous n'y étions pas. Je me rendois au théâtre d'O-Réo, ordinairement vers la fin de la pièce, & j'allai deux fois à l'autre, pour donner quelque choſe aux acteurs. Il n'y avoit d'actrice, au théâtre d'O-Réo, que ſa fille, jolie brune, à qui, dans ces occaſions, ſes nombreux adorateurs faiſoient beaucoup d'offrandes. Je crois que c'étoit une des principales raiſons qui engageoit ſon pere à nous divertir ſi ſouvent avec ces ſpectacles. ANN. 1774. Mai.

« Tandis que, le capitaine Cook fit des » démarches pour retrouver ce qu'on nous » avoit volé, je deſcendis à terre d'un autre » côté, & je vis un héeva ou danſe qu'exé- » cutèrent deux petites filles : leur vêtement » n'étoit pas auſſi brillant que celui de Poya- » dua, & elles danſerent beaucoup plus » mal qu'elle. Le tamow, ou les cheveux » treſſés qui ornoient leurs têtes, n'étoient » point diſpoſés en forme de turban, mais » formoient pluſieurs longues touffes, qui » produiſoient un joli effet, & qui reſſem- » bloient, en quelque ſorte, à la coëffure » élevée de nos femmes.

ANN. 1774. Mai.

» Je trouvai enſuite Poyadua qui danſoit; » &, comme ſi elle avoit voulu ſurpaſſer » toutes les actrices, elle étoit mieux parée » qu'à l'ordinaire, & elle portoit pluſieurs » de nos bagatelles d'Europe. Son agilité ſur- » prenante, le mouvement gracieux de ſes » bras & l'agitation rapide de ſes doigts, ex- » citoient l'admiration de ſes compatriotes; » & il faut convenir qu'elle méritoit tous les » éloges que lui donnoient les ſpectateurs. » Les Naturels étoient ſur-tout enchantés » des contorſions extraordinaires de ſa bou- » che, qui nous ſembloient horribles, & qui » fut la ſeule choſe que nous critiquâmes.

» Tout, dans ces environs, reſpiroit la » joie; & l'aſſemblée des Arréoys, occaſionna, » ſans doute, des ſpectacles plus fréquens: » leur préſence égayoit la contrée, & cha- » cun goûtoit alors des plaiſirs tumultueux. » Ils ôtoient ſouvent leurs vêtemens; ils paſ- » ſoient leur tems dans une oiſiveté volup- » tueuſe; ils parfumoient leurs cheveux » d'huiles odorantes; ils chantoient & jouoient » de la flûte; ils ne quittoient un divertiſ- » ſement que pour ſe livrer à un autre; ils » reſſembloient ſi bien à ce peuple fortuné » qu'Ulyſſe trouva en Phéacie, que ces vers » d'Homere leur conviennent parfaitement:

» La parure, la danſe & les chants occupent » tous nos momens.

» Nous passions le jour en fête, & la nuit à faire » l'amour.

ANN. 1774. Mai.

» Notre ami Œdidée étoit peut-être le seul » des nobles qui ne partageoit point la joie » & les divertissemens de ses compatriotes. » Il ne recevoit pas les marques distinguées » de faveur qu'on lui avoit prodiguées à » Taïti; car il paroît que, même sur les isles » de la mer du sud, un homme n'est jamais » moins estimé que dans son pays. Tous ses » parens, qui ne formoient pas un petit » nombre, attendoient de lui des présens, » comme une obligation de sa part; à Taïti, » au contraire, sa libéralité lui faisoit des » amis, & lui procuroit beaucoup d'avan- » tages. Tant qu'il resta à ce généreux Indien » quelques-unes des richesses qu'il avoit » rassemblées, au péril de sa vie, pendant » notre dangereuse & triste campagne, on » ne cessa point de lui en demander; &, » quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce qu'il » avoit, ses connoissances l'accusoient d'a- » varice. Il fut bien-tôt réduit à venir, à » bord, nous supplier de lui accorder de » nouveaux trésors; car il n'avoit plus que » quelques plumes rouges, & d'autres curio- » sités, qu'il destinoit à O-Poonée, son pa- » rent, roi de Bolabola.

» Ainsi méconnu, il desiroit de retourner

ANN. 1774. Mai.

» à Taïti, & il nous dit qu'il vouloit s'y établir dès qu'il auroit vu Poonée, & le reſte » de ſa famille qui habitoit Bolabola. Il nous » auroit même ſuivi avec joie en Angleterre, » ſi nous lui avions donné la moindre eſpérance de revenir dans la mer du ſud; mais » le capitaine Cook lui déclarant qu'on n'y » renverroit jamais de vaiſſeau, il aima mieux » être privé du plaiſir de voir la Grande-» Bretagne, que de quitter les lieux charmans » où il eſt né. Quand on réfléchit ſur ce » qu'eſt devenu O-Maï, ſon compatriote, on » a lieu de penſer que cette réſolution a été » avantageuſe à ſon cœur & à ſa morale. Il » ne connoît point la ſplendeur d'une des » plus belles contrées de l'Europe : mais il » n'a point d'idée de ces vices abominables » qui déshonorent nos brillantes capitales. »

Le 30, dès le grand matin, je partis avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forſter, d'Œdidée, du chef, ſa femme, ſon fils & ſa fille, pour une habitation, ſituée à l'extrêmité ſeptentrionale de l'iſle, & qu'Œdidée diſoit être à lui. « Il nous avoit tant » parlé de ſes poſſeſſions, que quelques-uns » des officiers paroiſſoient en douter, & il » fut bien aiſe de prendre une occaſion de » ſe juſtifier. » Il avoit promis de me donner des cochons & des fruits en abondance; mais,

en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouiſſoit d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whenua*, que poſſédoit alors ſon frere, qui, bien-tôt après notre débarquement, me préſenta deux cochons, avec les cérémonies ordinaires. Je lui offris, en retour, un très-beau préſent, & Œdidée lui donna auſſi quelque choſe. ANN. 1774. Mai.

Cette cérémonie finie, je fis tuer & apprêter un des cochons, & j'aſſiſtai moi-même à toute l'opération que je vais décrire. Trois hommes étranglerent d'abord l'animal: après l'avoir placé ſur ſon dos, deux poſerent ſur ſon goſier un bâton aſſez gros, & ils en preſſerent, de toutes leur forces, les deux extrêmités. Le troiſième, tenant ſes jambes de derrière, lui remplit le fondement d'herbes, pour empêcher l'air, à ce que j'imaginai, d'entrer ou de ſortir. Ils le tinrent, dans cette poſition, environ dix minutes, avant qu'il fût entiérement mort. Sur ces entrefaites, quelques Inſulaires échaufferent le four, qui étoit tout près; ils mirent le cochon ſur le braſier, & ils lui brûlerent ou flamberent le poil, & il en ſortit preſqu'auſſi net que s'il avoit été échaudé. Comme il étoit dépouillé de ſon poil d'un côté, on appliqua l'autre au feu. Cette opération finie, on le porta cependant au bord de la mer, où il fut raclé avec des pierres

ANN. 1774. Mai.

de ſable & du ſable; ce qui acheva de nettoyer la peau. Quand ils eurent bien enlevé le ſable & la boue, on rapporta le cochon au premier endroit, & on le poſa ſur des feuilles vertes très-propres, afin de l'ouvrir. On fendit d'abord la peau du ventre; on détacha la graiſſe, ou le lard, entre la peau & la chair, qu'on mit ſur une grande feuille verte; on ouvrit enſuite le ventre, & on ôta les entrailles, qu'on emporta dans un panier: je ne ſais pas ce qu'on en fit; mais je ſuis sûr qu'elles ne furent pas jetées: on remplit auſſi une large feuille du ſang. Le cochon fut lavé avec de l'eau douce, en-dedans & en-dehors, & on mit dans ſon ventre des pierres chaudes & des feuilles vertes. Le four ſe trouva alors ſuffiſamment chaud; on en ôta le feu, & quelques-unes des pierres rouges; ils firent, avec les autres pierres, une eſpèce de pavé au fond du creux ou du four; &, après l'avoir couvert de feuilles, ils y placerent le cochon ſur ſon ventre. Le lard & la graiſſe ayant été lavés dans l'eau, on les mit dans un vaſe, fabriqué, à l'inſtant, de l'écorce verte d'un plantain, avec deux ou trois pierres chaudes, & on les plaça ſur un des deux côtés du cochon. Le ſang renfermé dans une feuille, fut encore mis dans le four, & on le couvrit d'une pierre chaude, ainſi que le fruit

fruit à pain & les plantains : ils dépoſerent pardeſſus, des pierres, du ſable qu'ils ramaſſerent dans les environs, & ils acheverent l'opération, en couvrant bien le tout de terre. Tandis que le cochon cuiſoit, on garnit de feuilles vertes le plancher d'une grande remiſe de pirogues. ANN. 1774. Mai.

« Pendant ces entrefaites, je montai, avec » le Docteur Sparmann & mon pere, ſur » les collines voiſines, & nous ne trouvâmes » rien de nouveau, quoique nous nous fuſ- » ſions éloignés d'au moins ſept ou huit mil- » les du vaiſſeau. »

Après deux heures & dix minutes, on ouvrit le four, & on en ôta tout ce qui y étoit. Ceux des Naturels qui dînerent avec nous, s'aſſirent les uns à côté des autres à un bout de la table ; on plaça le cochon devant nous, & devant eux la graiſſe & le ſang, qu'ils mangerent principalement ; ils dirent qu'ils étoient *mamity*, très-bons.

« Une foule de Towtows qui nous entouroient, jettoient des regards avides ſur ce » mets ; mais on ne leur en donna point ; » on en offrit quelques morceaux à la femme » d'O-Réo & à ſa fille, qui les envelopperent » ſoigneuſement pour s'en régaler quand elles » ſeroient ſeules. Quoique ce cochon eût été » apprêté en entier & découpé par les hom-

ANN. 1774. Mai.

» mes, cela n'empêcha pas les femmes d'en » accepter des portions. D'autres fois cepen- » dant elles ne mangent que ce qui a été » apprêté par des petits garçons qu'on en- » tretient pour cela (*a*); ou du moins elles » ne mangent pas des mets apprêtés pour » les hommes.

» D'autres peuples ne mangent pas avec » les femmes : pluſieurs de nations nègres, » & même les Naturels du pays de Labra- » dor, ſuivent le même uſage. Dans les tribus » des Africains & des Eſkimaux, l'extrême » mépris des hommes pour le ſexe en eſt la » cauſe; mais, comme les Taïtiennes ſont » traitées amicalement & avec eſtime, cette » coutume doit avoir une autre origine, & » peut-être que des obſervations exactes la » découvriront dans la ſuite (*b*).

» M. Cook avoit apporté quelques bou- » teilles d'eau-de-vie; en la mêlant avec de » l'eau, j'en fis la liqueur qu'aiment tant les

(*a*) Voyez la relation du premier voyage de Cook.

(*b*) On peut voir dans l'ouvrage, intitulé : l'*Eſprit des uſages des différens peuples*, *L. I*, une conjecture ſur l'origine de cet uſage; qui n'eſt pas préſenté très-exactement par M. Forſter : Les Taïtiens n'ont pas ſeulement de la répugnance à manger avec les femmes, les hommes ſe fuient auſſi pour prendre leurs repas.

» marins anglois, & qu'ils appellent *grog*. » Les Arréoys, & d'autres chefs, la trou- » verent forte & preſqu'auſſi bonne que celle » qu'ils tirent de la racine du poivre, & ils » en burent beaucoup : ils burent enſuite des » coups d'eau-de-vie pure, elle leur parut ſi » excellente, & ils y revinrent ſi ſouvent, » qu'ils furent bien-tôt obligés de ſe coucher » pour dormir. »

ANN. 1774. Mai.

Le cochon, qui fit notre dîné, peſoit environ trente livres : quelques parties des environs des côtes me ſemblerent un peu trop cuites, mais celles qui étoient plus charnues ſe trouverent parfaites ; & la peau, qu'on peut à peine avaler quand le porc a été apprêté à notre manière, avoit un goût & une ſaveur ſupérieure à tout ce que j'aie jamais mangé en ce genre. J'ajouterai que, durant ces différentes opérations, ils montrerent une propreté admirable. J'ai été très-détaillé ſur ce ſujet, parce que je ne me ſouviens pas qu'aucun de nous ait vu auparavant tous les préparatifs de leur cuiſine, & ils ne ſont pas décrits avec exactitude dans la relation de mon premier voyage.

Tandis qu'on préparoit le dîné, j'examinai Whennoa d'Edidée. Il y avoit peu de terre, mais il étoit dans un canton agréable, & les maiſons, bien arrangées, formoient un

ANN. 1774 Mai.

très-joli village, ce qu'on voit rarement ſur ces iſles. Après dîné, nous partîmes pour le vaiſſeau, avec l'autre cochon, & quelques plantains : nous avions eſpéré de nous procurer beaucoup de rafraîchiſſemens, mais nous fûmes bien trompés.

En retournant au vaiſſeau, nous mîmes à terre au coin d'une maiſon, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, arrangées ſur une tablette : elles avoient une pièce d'étoffe autour des reins, & ſur leurs têtes une eſpèce de turban, garni de longues plumes de coq. Un Naturel, qui occupoit la cabane, nous dit que c'étoient *E-Atua note Toutou, les dieux des ſerviteurs ou des eſclaves.* Cette aſſertion ne ſuffit peut-être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux ſerviteurs & aux eſclaves d'avoir les mêmes dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais oui dire que Tupia fît une pareille diſtinction, ni même que ſes compatriotes rendiſſent un culte à quelque choſe de viſible. D'ailleurs ce ſont les premières divinités de bois que nous ayons rencontrées ſur quelqu'une de ces iſles, & même nous jugeâmes que c'étoient des dieux, uniquement ſur la parole d'un Inſulaire, peut-être ſuperſtitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir

que les habitans de cette isle, sont, en général, plus superstitieux qu'à Taïti. Dans la première visite que je fis au chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiseaux aussi sacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. Le sont parmi les vieilles femmes en Angleterre: Tupia, qui étoit prêtre, & qui connoissoit bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montra pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos officiers pensoient que ces oiseaux étoient des *E-Atuas* ou dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avoit pas détrompé. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connoissance que lui, & par conséquent nous n'avons pu ajouter que des idées superstitieuses à ce qu'il nous a dit de la religion de ces contrées.

ANN. 1774. Mai.

« Nous arrivâmes, à cinq heures, à bord; » comme le jour étoit très-chaud nous re- » tournâmes à terre, pour nous baigner » dans une belle fontaine, qui nous avoit » servi souvent au même usage. Des arbres » odorans courboient leurs branches sur les » ondes fraîches & limpides, qui se trouvoient

ANN. 1774. Mai.

» ainſi à l'abri du ſoleil. Ce bain nous fut
» très-ſalutaire : les Naturels ne manquoient
» jamais de s'y rendre le matin & le ſoir pour
» s'y laver également. Ces iſles ſont pleines de
» charmans réduits de l'eſpèce de celui-ci : ils
» embelliſſent la contrée & contribuent, ſans
» doute, à la ſanté des habitans. »

Les Inſulaires, ſachant que nous mettions bien-tôt à la voile, nous apporterent, le 13, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avoit un jeune-homme de ſix pieds quatre pouces & $\frac{6}{10}$, & ſa ſœur plus jeune que lui, avoit cinq pieds dix pouces $\frac{1}{2}$. Nous achetâmes beaucoup de cochons & de fruits.

« Nous fîmes, de notre côté, différentes
» excurſions ſur les collines, où nous re-
» cueillîmes des plantes, que nous ne con-
» noiſſions pas encore. Ces collines reſſem-
» bloient exactement à celles de Taïti, mais
» elles étoient un peu plus baſſes. Nous
» trouvâmes une vallée très-pittoreſque en-
» vironnée d'une forêt d'arbres & d'arbuſtes,
» & arroſée par un joli ruiſſeau qui tomboit
» en pluſieurs caſcades ſur des rochers brûlés
» & ſur des précipices. »

8 Juin. Le 2, dans l'après-midi, on nous dit que, trois jours auparavant, deux vaiſſeaux étoient arrivés à Huaheine, que l'un étoit commandé

par M. Banks, & l'autre par le capitaine Furneaux. L'homme, qui annonça cette nouvelle, ajouta qu'il s'étoit enivré à bord de l'un des bâtimens, & il décrivit ſi bien la perſonne de M. Banks, & celle du capitaine Furneaux, que je n'eus pas le moindre doute ſur ce qu'il aſſuroit, & je penſai à envoyer ce même ſoir une chaloupe avec des ordres pour le capitaine Furneaux, lorſqu'un Naturel, ami de M. Forſter, qui vint nous voir, nia toute cette hiſtoire, & proteſta que c'étoit *Wa-warre*, un menſonge. Celui qui nous avoit informé de la prétendue arrivée de ces vaiſſeaux venoit de partir, de ſorte que je ne pus pas le confronter, & les ſpectateurs ne ſavoient rien ſur cela que par oui-dire; je différai le départ de la chaloupe juſqu'à ce que je fuſſe mieux informé. Le ſoir, nous tirâmes des feux d'artifices, pour amuſer les Inſulaires, ſur une des petites iſles ſituées à l'entrée du havre. ANN. 1774. Juin.

J'avois réſolu d'appareiller le lendemain; mais le bruit, vrai ou faux, de l'arrivée de ces deux bâtimens, me fit changer de deſſein. Le chef avoit promis d'amener à bord le Naturel qui en parla le premier; mais on ne put pas le trouver, & peut-être qu'il ſe cacha. Le matin, les opinions des Inſulaires étoient partagées là-deſſus; mais, l'après-midi, ils con- 5 Juin.

ANN. 1774. Juin.

vinrent tous que c'étoit une fauſſeté. M. Clarke avoit été, dans la partie la plus éloignée de l'iſle, faire de nouvelles recherches, il revint ſans rien apprendre de ſatisfaiſant. En un mot, cette nouvelle me parut trop mal fondée pour dépêcher une chaloupe, ou pour différer mon départ plus long-tems.

« En repaſſant au Cap de Bonne-Eſpérance, nous apprîmes que le capitaine Furneaux étoit parti d'Huaheine, long-tems avant le tems où on ſuppoſoit qu'il avoit relâché ſur cette iſle. M. Bancks n'avoit pas quitté l'Europe. On nous a dit depuis que M. Saint-Denys, navigateur françois, eſt allé dans la mer du ſud avec deux vaiſſeaux au milieu de 1774, époque dont il eſt ici queſtion.

» Les Naturels, voyant que notre départ ne ſeroit plus différé, nous vendirent leurs fruits à bon marché. Comme notre proviſion de haches & de couteaux étoit épuiſée depuis long-tems, notre armurier travailla à en faire de nouveaux, d'une forme très-mauvaiſe, & de très-peu de valeur, ſur-tout les couteaux, qui étoient de morceaux de cercle de fer. Les Naturels en furent ſatisfaits, & ils ne ſavoient pas diſtinguer à l'œil les bons des mauvais.

» Parmi les Naturels des iſles de la Société

» il y a un petit nombre d'hommes inſtruits
» des traditions nationales, & des idées de my-
» thologie & d'aſtronomie répandues dans le
» pays. Œdidée, tandis que nous étions en
» mer, nous avoit ſouvent parlé d'eux, comme
» des plus ſavans de ſes compatriotes, & il
» les nommoit *Tata-o-Rerro*, terme qu'on
» peut rendre par celui de maître. Après
» beaucoup de recherches, nous trouvâmes
» dans le diſtrict d'Hamaméno un chef nom-
» mé Tootavaï, qui portoit ce titre : nous
» regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt;
» mais mon pere réſolut d'employer le tems
» qui lui reſtoit à faire des recherches ſur
» un ſujet auſſi intéreſſant que l'hiſtoire des
» opinions religieuſes.

ANN. 1774. Juin.

» Tootovaï fut charmé de trouver une oc-
» caſion de déployer ſes connoiſſances : il
» étoit flatté de notre attention à l'écouter,
» & il parla ſur le même objet avec plus de
» patience & plus long-tems que nous ne
» l'attendions d'un habitant de ces iſles, do-
» miné par la vivacité & la légèreté de ſon
» caractère. La religion de ces Inſulaires paroît
» former un ſyſtême de polythéiſme ſingu-
» lier. Quelques peuples abſorbés par le ſoin
» de pourvoir à leur ſubſiſtance, ne s'élèvent
» pas juſqu'à la divinité; mais il y en a peu :
» ceux de Taïti & des iſles de la Société

ANN. 1774. Juin.

» croient l'exiſtence d'un être-ſuprême, créa-
» teur de toutes choſes. Ces nations ont fait
» des recherches plus ou moins profon-
» des ſur les qualités de cet eſprit univerſel
» & incompréhenſible, & elles ont adopté
» des abſurdités en ſe perdant là-deſſus dans
» des réflexions inutiles. Les petits eſprits que
» surchargeoit la vaſte conception d'une per-
» fection ſuprême, perſonnifièrent bien-tôt
» les différens attributs de la divinité. Les
» dieux & les déeſſes devinrent innombra-
» bles, & une erreur en enfanta mille autres.
» L'homme dans le cours de l'éducation,
» apprit de ſon pere l'exiſtence d'un Dieu,
» & l'inſtinct nourrit en lui cette idée. La
» population s'accrut, les diſtinctions de rang
» s'établirent, & on vit naître de nouvelles
» paſſions. Dans chaque ſociété des individus
» profitant du penchant du peuple à adorer,
» s'efforcerent de captiver le jugement de la
» multitude, & défigurant les qualités du
» Tout-Puiſſant, éteignirent l'affection du
» genre-humain à l'égard de ſon bienfaiteur,
» & lui firent craindre ſa colère. Il paroît
» que ceci eſt arrivé aux iſles de la Société
» comme ailleurs : les habitans révérent des
» divinités de toute eſpèce, & ce qu'il y a
» de plus ſingulier, chaque iſle a une théo-
» gonie ſéparée. Le lecteur doit comparer ce

» que nous allons dire avec les obſervations
» ſur cette matière, inſérées dans le premier
» voyage du capitaine Cook. (*a*)

ANN. 1774. Juin.

» Tootavai commença à nous apprendre
» que ſur chaque iſle de ce grouppe, ils don-
» nent un nom différent au Dieu ſuprême,
» créateur de la terre & du ciel; &, voulant
» s'exprimer plus clairement, il ajouta que,
» ſur chaque iſle, on croit des divinités
» différentes, parmi leſquelles il y en a une
» reconnue de toutes, qui tient le premier
» rang. Ainſi, à Taïti & E-Iméo, l'être
» ſuprême, c'eſt O-Rooahottoo; à Huaheine,
» c'eſt Tané; à Ulïétéa, O-Roo; à O-Taha,
» Orra; à Bolabola, Taootoo; à Mowrua,
» O-Too; & à Tabbooa, Mannoo (l'iſle
» de Sir Charles Saunders) Taroa.

» Treize divinités préſident ſur la mer dont
» elles ont le gouvernement : ſavoir, 1.°
» Oorohaddoo. 2.° Tana-Ooee. 3.° Ta-Apée.
» 4.° O-Tooareeonoo. 5.° Tanàea. 6.° Tahou-
» meonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.°
» O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Ootya. 12.°
» O-Mahooroo. 13.° O-Whaddoo. Une divi-
» nité différente de celle-là, Oo-Marràa, paſſe
» cependant pour avoir créé la mer. Il en
» eſt de même du ſoleil, créé par O-Mauwee,

(*a*) *Tome II, pag. 517*, de la traduction françoiſe.

ANN. 1774. Juin.

» Dieu puiſſant, qui produit les tremblemens
» de terre. La divinité qui réſide dans cet
» aſtre, & qui le gouverne, ſe nomme Too-
» toomo-Hororirrée : ils lui donnent une très-
» belle forme, & des cheveux qui lui deſ-
» cendent juſqu'aux pieds. Ils aſſurent que
» les morts vont partager ſon habitation,
» & que là ils mangent continuellement du
» fruit à pain & du porc, qui n'ont pas beſoin
» d'être préparés au feu. Ils croient que cha-
» que homme a au-dedans de lui un être ſéparé,
» appellé Tee, qui agit d'après l'impreſſion
» des ſens, & qui de ſes conceptions forme
» des penſées. (a) Cet être, qui reſſemble à
» l'ame, exiſte après la mort, & il habite les
» images de bois placées autour des cimetières,
» auxquelles ils donnent le même nom de Tee.
» Ainſi, la croyance d'une vie à venir, &
» l'union de l'eſprit & de la matière, ſont
» répandues juſque ſur les iſles les plus éloi-
» gnées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils
» admettent des récompenſes ou des châti-
» mens dans l'autre monde ; mais il eſt pro-
» bable que ces idées ne ſont point étran-
» gères à une nation dont la civiliſation eſt
» auſſi avancée que celle de Taïti.

(a) Les Naturels donnent aux penſées le nom de *Parou no te Oboo*, ce qui ſignifie littéralement, *paroles dans le ventre*

ANN. 1774. Juin.

» La lune, ſuivant eux, a été créée par » une divinité femelle, nommée O-Héenna, » qui gouverne auſſi cette planète, & qui ré- » ſide dans les taches ou les brouillards noirs. » Les femmes chantent un couplet qui ſemble » être un acte d'adoration à cette divinité; cet » uſage provient peut-être de ce qu'elles pen- » ſent qu'elle a de l'influence ſur les infirmités » périodiques de leur ſexe.

Te-Oowa no te malama,
Te-Oowa te heenàrro.

Le brouillard en dedans de la lune,
Ce brouillard j'aime!

» On a lieu de ſuppoſer que, pour les » Taïtiens, la déeſſe de la lune n'eſt pas la » chaſte diane des Anciens, mais plutôt l'Aſ- » tarté des Phéniciens. Les étoiles ont été » créées par une déeſſe, appellée Tettoo- » Matarou, & les vents ſont gouvernés par » le dieu Orrée-Orrée.

» Outre ces grandes divinités, ils ont un » nombre conſidérables de dieux inférieurs, » dont quelques-uns paſſent pour être mé- » chans, & pour tuer les hommes pendant » leur ſommeil. Le Tahowa-Rohaï ou le » grand-prêtre de l'iſle, les adore publi- » quement dans les principaux Morais. On » adreſſe aux dieux bienfaiſans des prières

ANN. 1774. Juin.

» qu'on ne prononce pas à haute voix : nous
» ne remarquions ces prières qu'au mouve-
» ment des lèvres des Indiens. Le prêtre leve
» les yeux au ciel, & l'E-Atua ou dieu sup-
» posé descendre & converser avec lui, sans
» être apperçu du peuple, & sans être en-
» tendu de qui que ce soit excepté du prêtre,
» qui, comme on voit, a soin de voiler la reli-
» gion de mystères.

» On offre aux dieux des cochons & des
» vollailles rôties, & toutes sortes de com-
» mestibles ; mais on ne rend pas d'autre
» culte aux divintés inférieures, & sur-tout
» aux esprits malfaisans. On croit que quel-
» ques-uns habitent une certaine isle déserte,
» nommée Mannua, où on les voit sous la
» figure d'hommes grands & forts, qui ont
» des yeux farouches, & qui dévorent ceux
» qui approchent de leur côte. Ceci fait peut-
» être allusion à l'antropophagie, qui semble
» avoir existé jadis sur ces isles, comme je
» l'ai observé ailleurs.

» Il y a des plantes consacrées particu-
» lièrement aux divinités. On trouve souvent
» près des Morais ou des temples le casuarina,
» le palmier & le bananier, ainsi qu'une
» espèce de *crataeva*, sorte de poivre, l'*hibis-*
» *cus populneus*, la *dracaena terminalis*, &
» le *calophyllum*, qui tous passent pour des

» ſignes de paix & d'amitié. Des oiſeaux, tels
» que le héron, le martin-pêcheur, & le ANN. 1774. Juin.
» coucou ſont auſſi conſacrés à la divinité;
» mais j'ai déjà obſervé que tous les Inſulaires
» n'ont pas une égale vénération pour eux;
» & il faut remarquer que différentes iſles
» donnent en cela la préférence à différens
» oiſeaux.

» Les prêtres conſervent leurs places pen-
» dant leur vie, & leur dignité eſt héréditaire. Le grand pontife de chaque iſle eſt
» toujours un A-Rée, qui jouit du premier
» rang, après celui du roi. On les conſulte
» dans la plupart des occaſions importantes:
» on leur donne ce qu'il y a de meilleur
» dans la contrée; car ils ont trouvé le
» moyen de ſe rendre néceſſaires. Il y a auſſi,
» ſur chaque diſtrict, un ou deux docteurs,
» ou Tata-O-Rerro, comme Tootavai, qui
» ſavent la théogonie & la coſmogonie, &
» qui, à de certains tems, inſtruiſent le
» peuple: les Indiens conſervent ainſi les
» connoiſſances qu'ils ont dans la géographie
» & aſtronomie, & ſur la diviſion du tems.
» Ils nomment quatorze mois lunaires dans
» l'ordre ſuivant. Le premier, O-Pororo-
» Mooa; le ſecond, O-Pororo-Moorée; le
» troiſième, Moorehah; le quatrième, O-Ohée-
» E-lya; le cinquième, O-Whirre-Amma;

ANN. 1774. Juin.

» le ſixième, Taowa; le ſeptième, O-Whirre-
» Erre-Erre; le huitième, O-Téarrée; le
» neuvième, O-Te-Taï; le dixième, Wàre-
» hoo; le onzième, Wàhou; le douzième,
» Pipirrée; le treizième, E-Oonoonoo; le
» quatorzième, O-Omannoo. Les trois pre-
» miers mois collectivement, s'appellent
» O-Urroo, ou la ſaiſon du fruit à pain;
» mais nous ne ſavons pas encore par quel
» arrangement ils font de ces mois un cycle,
» ou une année complète. Il paroît que
» quelques-uns, ſur-tout le ſecond & le ſep-
» tième, ſont intercalaires; car leurs noms
» reſſemblent à ceux du premier & du
» cinquième, & ils les inſerent dans les
» différentes années. Chacune des lunes eſt
» compoſée de 29 jours. Pendant les deux
» derniers, ils diſent que la lune eſt morte,
» parce qu'on ne la voit pas; il eſt donc clair
» qu'ils commencent à compter de la pre-
» mière apparition de la planète, & non
» du tems réel de la conjonction. Le vingt-
» cinquième jour de la treizième lune
» E-Oonoonoo, répondoit à notre troiſième
» de Juin, jour où on nous apprit ces
» différens détails.

» Le nom de Tahowa, que les Taïtiens
» donnent aux prêtres, ne leur eſt pas par-
» ticulier; ils le donnent auſſi aux perſonnes
qui

» qui connoiſſent la propriété du petit » nombre de plantes, qu'ils emploient » comme les remèdes de différentes maladies. » La quantité de leurs remèdes n'eſt pas » conſidérable, & leur médecine eſt très- » ſimple; mais ils n'ont pas beaucoup de » maladies, & elles ne ſont point compli- » quées. »

ANN. 1774. Juin.

Le 4, dès le grand matin, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. O-Réo, le chef, & toute ſa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la dernière fois; ils étoient accompagnés d'Oo-ooroú l'*E-Arée de Hi* & de Boba, l'*E-Arée* d'O-Taha, & de pluſieurs de leurs amis. Ils nous apporterent tous des préſens; mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus conſidérable que les autres, parce que c'étoit ſa première & ſa dernière viſite.

Je leur donnai tout ce qui me reſtoit de marchandiſes & de meubles. L'hoſpitalité avec laquelle ce peuple m'avoit accueilli, me rendoit chère toute la nation, & ils méritoient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il étoit en mon pouvoir de leur accorder. Je leur propoſai des queſtions ſur les vaiſſeaux qu'on diſoit être venus à Huaheine; &, ſans exception, ils nièrent tous le fait. Pendant qu'ils reſterent à bord, ils ne ceſſerent pas de me conjurer de retourner les voir. Le chef, ſa

ANN. 1774. Juin.

femme & ſa fille, & ſur-tout les deux femmes, pleurerent preſque ſans relâche. Je ne ſais pas ſi leur chagrin étoit réel ou ſimulé : peut-être y avoit-il quelque choſe de factice, mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une manière très-affectueuſe & très-tendre. La dernière prière d'O-Réo fut encore pour m'engager à retourner : quand il vit que je ne voulois pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Maraï*, du lieu où l'on m'enterreroit. Je ne balançois pas un moment à lui répondre *Stepney*, nom de la paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répéter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer ; alors cent bouches à-la-fois s'écrièrent *Stepney Maraï no Toote*, *Stepney le tombeau de Cook*. M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, lui avoit demandé la même choſe; mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un marin ne ſavoit pas où il ſeroit enterré. Toutes les grandes familles de ces iles ont coutume d'avoir des cimetières particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taïti, pendant le règne de Tootoha, étoit appellé *Marai no Tootoha*; mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déja remarqué. Quelle plus

grande preuve d'amitié ces Inſulaires pou-
voient-ils nous donner, que de vouloir le
ſouvenir de nous, lors même que nous ne
ſerions plus? Nous leur avions répété ſou-
vent que nous les voyons pour la dernière
fois : ils voulurent ſavoir dans quel endroit
nos cendres iroient ſe joindre à celles de nos
ancêtres.

ANN. 1774. Juin.

Comme je ne pouvois ni promettre, ni eſpérer qu'on enverroit de nouveaux vaiſſeaux ſur ces iſles, Œdidée, notre fidèle compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie; mais il nous quitta avec des regrets qui montroient bien ſon eſtime pour nous; & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le chef me preſſoit avec tant d'inſtance de revenir, [illegible] lui fis quelquefois des réponſes qui lui laiſſoient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tiroit de côté, & il ſe taiſoit répéter ce que je venois de dire. « Lorſqu'il fallut nous ſéparer, il » courut de chambre en chambre pour em- » braſſer tout le monde. »

Enfin je ne puis pas décrire les angoiſſes qui remplirent l'ame de ce jeune-homme quand il s'en alla : il regardoit le vaiſſeau, il fondit en larmes, il ſe coucha de déſeſpoir au fond de la pirogue.

« En ſortant des récifs, nous le vîmes

» encore qui étendoit ſes bras vers nous. »

ANN. 1774 Juin.

Il vérifioit bien la maxime, qu'on n'eſt jamais prophète dans ſa patrie. A Taïti, on avoit des égards pour lui, & on lui donnoit tout ce qu'il deſiroit; mais il n'excitoit pas ici la moindre attention. Il avoit de l'intelligence & du ſens, &, comme la plupart de ſes compatriotes, il étoit d'un caractère docile, doux & humain; mais ils étoit fort ignorant ſur la religion, le gouvernement, les mœurs, les uſages & les traditions de ſon pays, & par conſéquent il ne nous auroit rien appris d'eſſentiel, s'ils s'étoit embarqué avec nous. D'ailleurs il auroit plus ſervi qu'O-Maï à donner une idée juſte de la figure & du caractère de ces Inſulaires. Au moment où il ſortit du vaiſſeau, il me demanda *tatou parou*, quelque choſe qu'il pût montrer aux commandans des autres bâtimens qui, dans la ſuite, relâcheroient ſur ſon iſle: j'y conſentis, & je lui accordai un certificat du tems qu'il avoit été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

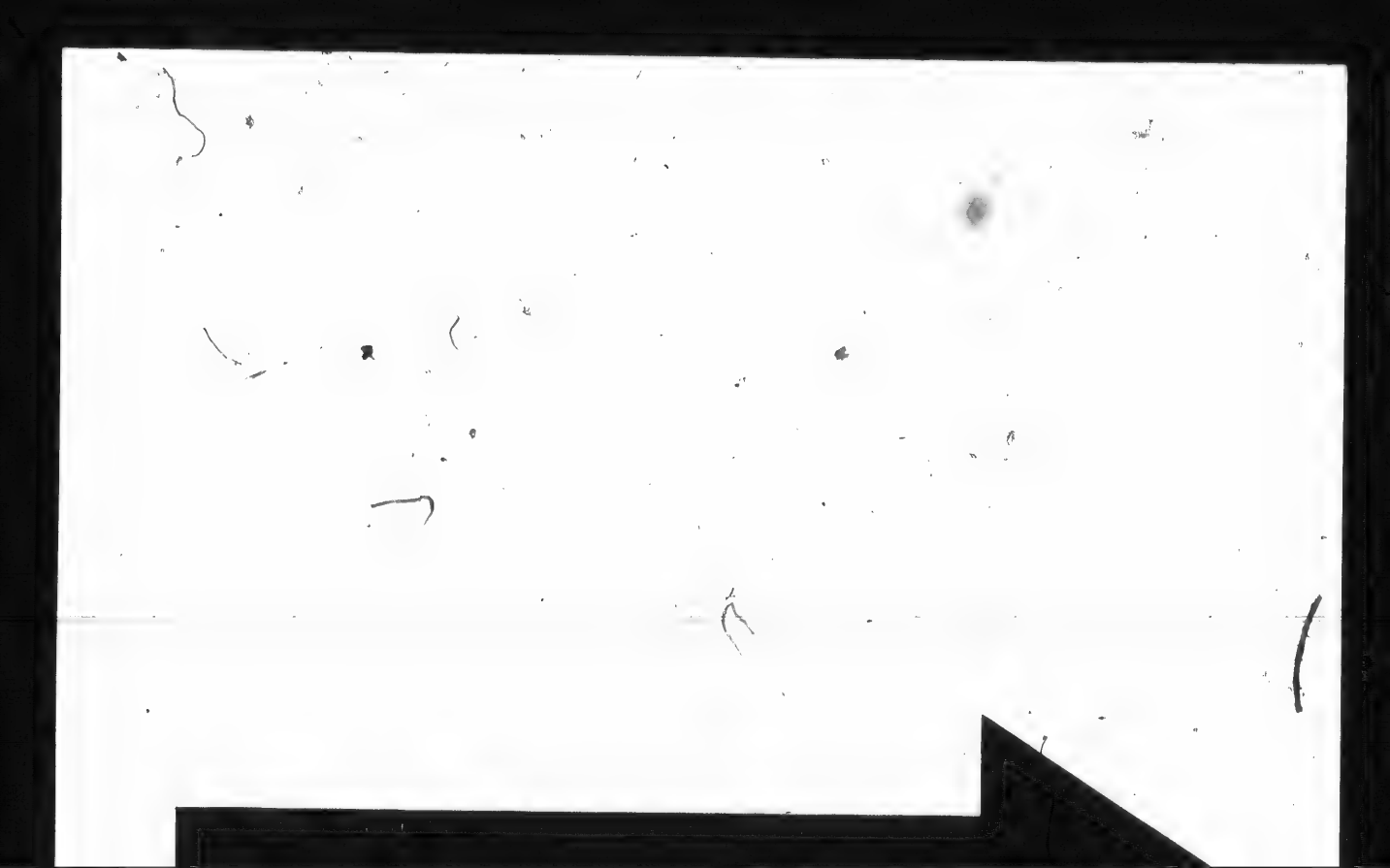
Nos amis nous quitterent à onze heures, au moment où nous levâmes l'ancre pour mettre en mer; mais Œdidée ne s'en alla que quand nous fûmes hors du havre. Il s'arrêta afin de tirer quelques coups de canon; comme c'étoit l'anniverſaire de la naiſſance de ſa

majesté, on tira le salut de réjouissance à notre départ.

ANN. 1774. juin.

En abordant sur ces isles, la première fois, j'avois eu dessein de visiter sa fameuse Bolabola de Tupia, comme j'avois pris à bord assez de rafraîchissemens de toute espèce, & que la route que je projetois exigeoit tout mon tems, je renonçai à ce dessein, & je marchai à l'ouest, faisant nos derniers adieux à ces isles fortunées, où la nature a, d'une main prodigue, répandu ses faveurs.

« Malgré leurs imperfections, ces peuples » sont peut-être plus innocens & plus ver- » tueux que les nations plus raffinées & plus » instruites. Sans citer l'exemple d'Édidée, » nous avons observé souvent des actions réci- » proques de bienfaisance, ce qui prouve qu'ils » pratiquent beaucoup les vertus sociales. J'ai » vu un seul fruit à pain, ou quelque noix de » cocos, partagés entre un grand nombre de » personnes, de manière que chacun en avoit » un petit morceau; je les ai vu se donner » mutuellement leurs habits & se rendre des » services, avec le même empressement qu'ils » mettoient à nous obliger. Afin d'empê- » cher la houle de mouiller nos pieds, lors- » qu'il falloit entrer dans nos chaloupes ou » en sortir, ils étoient prêts à nous porter » sur leurs dos; ils se chargeoient des curiosi-



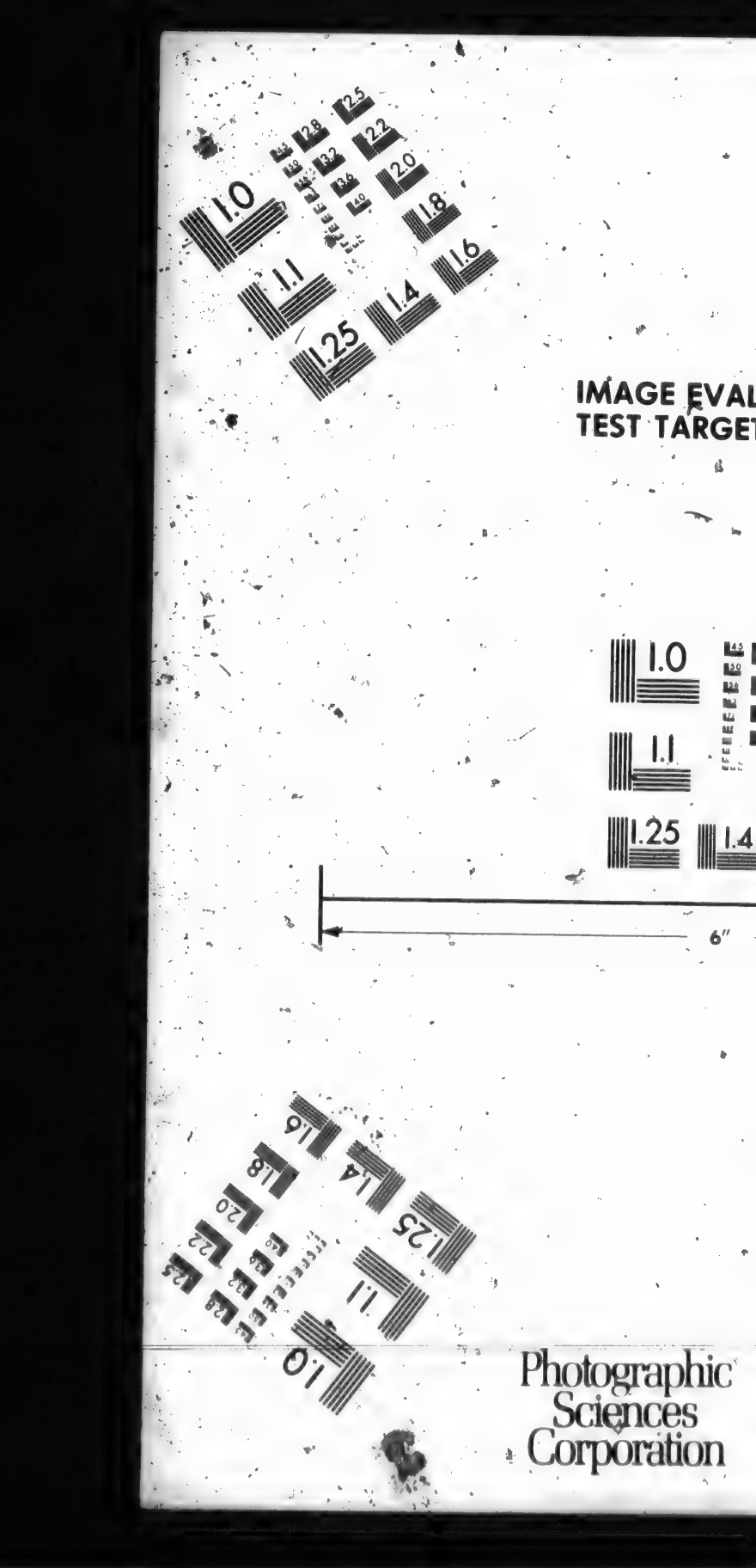


IMAGE EVAL
TEST TARGE
1.0
1.1
1.25
1.4
6"
Photographic
Sciences
Corporation

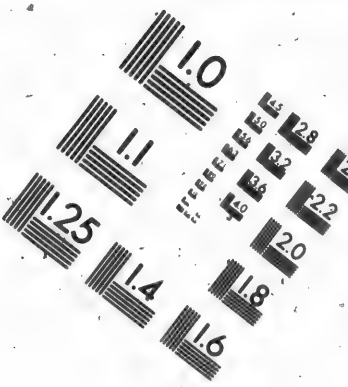
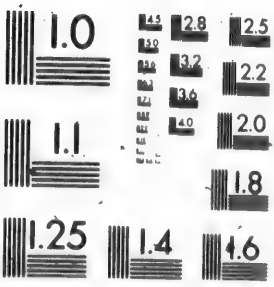
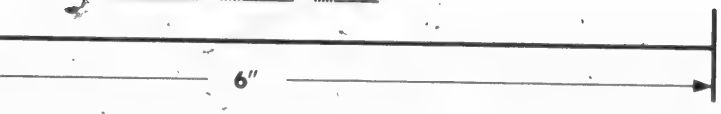
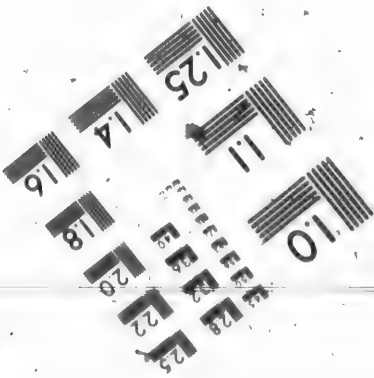


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» tés que nous achetions, & ils refuſoient rare-
ANN. 1774 Juin » ment d'aller chercher, dans l'eau, les oiſeaux
» que nous tuyons. Si la pluie nous ſur-
» prenoit dans nos excurſions [illegible] que la
» chaleur du ſoleil ou la fatigue [illegible] route
» nous accablaſſent, ils nous offroient leurs
» habitations pour nous y repoſer, & ils nous
» offroient leurs meilleures proviſions : ces
» hôtes généreux ſe tenoient même un peu
» loin de nous, & ne touchoient jamais à au-
» cun mets, avant d'en être priés ; &, ſur
» ces entrefaites, quelques perſonnes de la
» famille, s'occupoient à nous donner de
» l'air avec une feuille, ou avec la branche
» d'un arbre. Avant de quitter la maiſon,
» ils nous adoptoient communément ſuivant
» nos différens âges, en qualité de peres,
» de freres ou de fils. Ils nous croyoient
» tous parens. Les chefs de toutes les iſles
» de la Société, deſcendent de la même
» famille : ils regardoient comme parens
» tous les officiers de l'équipage, & ceux qui
» mangeoient enſemble ; ils ſuppoſoient que
» le capitaine Cook & mon pere étoient
» freres, uniquement par cette raiſon ; ils
» ſont mauvais phyſionomiſtes. En général,
» leur hoſpitalité, à notre égard, étoit
» abſolument déſintéreſſée, &, comme ils
» ſont généreux ſans s'en appercevoir, nous

» eûmes une très-bonne opinion de leur » conduite entr'eux. »

Ann. 1774. Juin.

Imitant la libéralité de la nature, ils fourniſſent de bon cœur, & ſans épargne, aux beſoins des navigateurs. Durant les ſix ſemaines que nous y paſsâmes, nous eûmes, dans la plus grande abondance, du porc frais, & tous les fruits qui étoient de ſaiſon, outre du poiſſon à Taïti & des volailles ſur les autres iſles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciſeaux, des gouges, des étoffes, des plumes rouges, des grains de raſſade, des couteaux, des miroirs, &c. qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemiſes, article eſſentiel quand on a des préſens à faire, ſur-tout pour ceux qui veulent fréquenter le beau ſexe; car alors une chemiſe tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre : les femmes de Taïti, après avoir dépouillé leurs amans de leurs chemiſes, trouverent une méthode de ſe procurer leurs habits. Elles avoient coutume d'aller à terre chaque matin, & de revenir à bord le ſoir, ordinairement couvertes de guenilles : elles ſe ſervoient de ce prétexte pour demander, avec importunité, à leurs amans de meilleurs habits : quand l'amant ne pouvoit plus lui donner les ſiens, il falloit qu'il les revêtît d'une étoffe du pays : ces honnêtes courtiſannes

ANN. 1774. Juin

portoient, à terre, ces vêtemens; elles revenoient encore en guenilles, & il falloit les habiller de nouveau. Ainſi, le même vêtement paſſoit peut-être dans vingt mains différentes, & il étoit vendu, acheté & donné vingt fois.

Avant de terminer la deſcription de ces iſles, il eſt néceſſaire de dire tout ce que je ſais ſur le gouvernement d'Uliétéa & d'O-Taha. O-Réo, dont on a parlé ſi ſouvent, eſt natif de Bolabola; mais il poſsède des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penſe, par la conquête, ainſi que pluſieurs de ſes compatriotes. Il réſide ſur cette dernière iſle, comme lieutenant d'O-Poony, qui ſemble jouir de l'autorité royale & de la ſuprême magiſtrature. O-Ooo-Rou, qui eſt E-Arée par droit héréditaire, ne ſemble plus poſſéder que le titre, & ſon propre *Whennoa* ou diſtrict, dans lequel, je crois, il eſt ſouverain. J'ai toujours vu O-Réo lui montrer le reſpect dû à ſon rang, & il étoit charmé quand il s'appercevoit que je le diſtinguois des autres.

O-Taha, autant que j'ai pu le découvrir, eſt gouvernée de la même manière. Boba & O-Ta ſont les deux chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba eſt jeune, robuſte & bien fait; & l'on m'a dit qu'après la mort d'O-Poony,

monarque actuel, il doit épouſer ſa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité royale; de façon qu'il ſemble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité royale, ne peut cependant pas exercer le pouvoir ſouverain. Je crois que la conquête de ces iſles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenſer ſes nobles, qui, en effet, ſe ſont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paroît pas qu'il ait exigé aucune des marchandiſes, outils, &c. que nous avons laiſſés en ſi grand nombre.

ANN. 1774. juin

Œdidée m'a fait, pluſieurs fois, l'énumération de toutes les haches, des clous, que poſsède O-Poony, & à peine en a-t-il autant qu'il en avoit, lorſque je le vis en 1769. Quelque vieil que ſoit ce fameux Inſulaire, il ne paſſe point ſes derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la première fois, il étoit à Maurana : bien-tôt après, il retourna à Bolabola; & l'on nous dit, cette dernière fois, qu'il étoit allé à Tubi.

Je finirai ce volume par quelques obſervations ſur la montre marine que m'a communiqué M. Wales. A notre arrivée dans la baie de Mataväi à Taïti, la longitude, indiquée par la montre, fut de $2^d\ 8'\ 38'' \frac{1}{2}$ trop loin à l'oueſt; c'eſt-à-dire que, depuis notre départ du détroit de la reine Charlotte, elle

ANN. 1774. Juin. avoit gagné 8′ 34″ ½ sur sa marche ordinaire dans l'espace d'environ cinq mois, ou un peu plus; &, durant ce tems, elle avoit passé par les extrêmes du froid & par les extrêmes de la chaleur. On jugéa que la moitié de cette erreur avoit eu lieu après notre départ de l'isle de Pâque; & ainsi elle alla beaucoup mieux dans les climats froids, que dans les climats chauds.

Fin du second Livre & du Tome troisième.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du vaiſſeau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obſtacles qu'a oppoſé la glace. Méthode ſuivie pour reconnoître la mer pacifique Auſtrale.* . . . . . Page 5

CHAP. II. *Suite du paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'iſle de Pâque; relâche & incidens à l'iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du pays. Deſcription de quelques-unes des ſtatues giganteſques les plus ſurprenantes qu'on y trouve.* 57

CHAP. III. *Deſcription de l'iſle de Pâque, de ſes productions, de ſa ſituation, de ſes habitans, de leurs mœurs, & de leurs uſages. Conjectures ſur leur gouvernement, leur religion, & ſur d'autres ſujets. Deſcription plus particulière des ſtatues giganteſques.* . . . 106

CHAP. IV. *Paſſage de l'iſle de Pâque aux iſles des Marquiſes. Evénemens ſurvenus tandis que le vaiſſeau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Réſolution ſur l'iſle Sainte-Chriſtine.* 126

CHAP. V. *Départ des Marquiſes. Situation, étendue, forme & aſpect des différentes iſles. Deſcription des habitans, de leurs coutumes, habillemens, habitations, alimens, armes & pirogues. Recherches ſur leur bonheur & leur population.* 163

CHAP. VI. *Deſcription de pluſieurs iſles découvertes dans la traverſée des Marquiſes à Taïti. Deſcription d'une revue navale.* 176

CHAP. VII. *Viſite que nous font O-Too, Towha, & pluſieurs autres chefs. Vol commis par un des Naturels; effets de ce vol, & obſervations générales ſur cette matière.* . . . . 218.

CHAP. VIII. *Préparatifs pour quitter l'iſle. Seconde Revue navale. Différens autres incidens. Deſcription de l'iſle & de ſes forces navales. Nombre de ſes habitans.* 271

CHAP. IX. *Arrivée du vaiſſeau à l'iſle d'Huaheine. Récit d'une expédition faite dans l'iſle. Pluſieurs incidens ſurvenus pendant notre relâche.* 303

CHAP. X. *Arrivée à Uliétéa. Réception qu'on nous fit. Divers incidens ſurvenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux vaiſſeaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Uliétéa; regrets des Inſulaires à cette occaſion. Caractère d'Edidée. Obſervations générales ſur ces iſles.* 328

Fin de la Table des Chapitres.

tuation ;
tes iſles.
outumes,
armes &
r & leur
. . 163
s décou-
à Taïti.
. . 176
Towha,
s par un
obſerva-
. . 218.
er l'iſle.
incidens.
navales.
. . 271
e d'Hua-
ans l'iſle.
notre re-
. . 303
on qu'on
pendant
eux vaiſ-
tifs pour
s à cette
ervations
. . 328

ces.